Femmes en guerre

Chinua Achebe

VISIT...



Femmes en guerre

Ch. Achebe



MONDE NOIR
POCHE
CEDA • CECAF • HATIER • LEA

CHINUA ACHEBE

Femmes en guerre

Hatier – Collection Monde noir

1981

Ce recueil réunit la plupart des nouvelles de Chinua Achebe, depuis l'université d'Ibadan *(Le mariage est l'affaire du couple,* 1952) jusqu'après la guerre du Biafra *(Jours de paix,* 1971, *Femmes en guerre* et *Bébé-la-douceur,* 1972). Dans ces trois derniers textes, on découvre le tragique d'une situation qui amène les êtres à révéler le pire, mais aussi le meilleur d'eux-mêmes. La jeune héroïne de *Femmes en guerre* en est sans doute l'exemple le plus émouvant et symbolise l'héroïsme inutile de tout un peuple acculé à la mort.

Cette traduction suit la seconde édition de *Girls at War and other stories* (Heinemann, African Writers Sériés, n° 100, 1977).

Chinua Achebe appartient à cette « première génération » d'écrivains nigérians dont les œuvres sont aujourd'hui célèbres dans le monde entier.

Né en 1930 en pays ibo, il y poursuit ses études secondaires avant d'entrer à l'université d'Ibadan. Homme de radio jusqu'à la guerre du Biafra, Chinua Achebe entame ensuite une carrière universitaire à laquelle sa renommée croissante donne un éclat particulier.

L'œuvre romanesque de Chinua Achebe débute avec *Le Monde s'effondre* (1958), considéré maintenant comme un des classiques de la littérature nigériane. D'autres ouvrages tels que *Le Malaise* (1960), *La Flèche de Dieu* (1964) et *Le Démagogue* (1966) font aujourd'hui Chinua Achebe l'un des grands maîtres du roman contemporain.

COLLECTION MONDE NOIR POCHE
sous la direction de Jacques Chevrier
avec la collaboration de Paul Désalmand

Femmes en guerre
et autres nouvelles

CHINUA ACHEBE
traduit par Jean de Grandsaigne

© HATIER-PARIS 1981

Le fou

Il était attiré par les marchés et les routes droites. Pas par n'importe quel minuscule marché, où une poignée de bonnes femmes bavardes se réunissent au coucher du soleil pour cancaner et acheter de l'*ogili* pour faire la soupe du soir, mais par un immense bazar où on se perd, et qui attire autant les habitués que les étrangers venus de partout. Et pas par n'importe quel vieux sentier poussiéreux qui commence dans ce village-ci et se termine à ce marigot-là, mais par les grand'routes larges, noires et mystérieuses, sans début ni fin. Après avoir beaucoup erré, il avait découvert deux marchés selon son cœur, reliés par une grand'route de ce genre ; et son errance s'en trouva alors terminée. Le premier marché s'appelait Afo ; le second Eke. Les deux jours qui séparaient leur tenue respective lui convenaient très bien : avant de se mettre en route pour Eke[1], il avait tout le temps de bien arranger ses affaires à Afo. Il y passait la nuit, remettant de l'ordre dans sa case que deux femmes du marché, aux amples postérieurs, avaient souillée toute la journée de leur présence, prétendant que c'était leur échoppe. D'abord, il avait résisté mais les femmes étaient allées chercher leurs hommes - quatre costauds, de vraies bêtes de la brousse - pour le chasser à coups de fouet de sa case. Après ça, il les évitait toujours, s'éloignant du marché au petit matin et n'y revenant que dans la soirée pour y passer la nuit. Puis, le matin suivant, il rassemblait rapidement ses affaires et commençait son voyage sur ce long et superbe boa constricteur qu'était la route menant au marché d'Eke, qui avait lieu dans la ville lointaine d'Ogbu. Il serrait son bâton et sa trique dans la main droite, prêt à frapper, tandis que de la gauche, il maintenait en équilibre sur la tête le panier contenant ses affaires.

Il s'était procuré une trique peu de temps auparavant pour régler leur compte aux sales gosses qui, le long du chemin, lui jetaient des cailloux et se moquaient de la nudité de leurs mères, pas de la sienne.

Il avait l'habitude de marcher au milieu de la route, lui faisant la conversation. Mais, un jour, un chauffeur de mammy-wagon[2] et son apprenti lui tombèrent dessus en criant, lui donnant des bourrades et des claques. Ils prétendaient que leur camion avait failli passer sur le corps de leur mère, pas du sien. Après ça, il évita également ces camions bruyants occupés par ces vagabonds.

Après avoir marché un jour et une nuit, il était maintenant près de l'endroit où se tenait le marché d'Eke. De tous les petits chemins adjacents, une foule de gens se déversait sur la grand-route pour aller rejoindre l'énorme flot se dirigeant

vers Eke. Et soudain, il vit avec étonnement quelques jeunes filles qui venaient vers lui avec des canaris sur la tête et qui, à la différence des autres gens, s'éloignaient donc du marché. Puis, il vit apparaître deux autres canaris sur un sentier qui venait déboucher en montant sur le côté de la grand'route où il se trouvait. Alors, il eut soif et s'arrêta pour réfléchir. Ensuite il déposa son panier par terre, sur le bas-côté de la route, et pénétra dans le sentier en pente. Mais auparavant, il implora sa grand'route de ne pas se vexer et de ne pas continuer le voyage sans lui.

- Je t'en rapporterai aussi, dit-il d'un ton enjôleur et en lui jetant un tendre regard par-dessus l'épaule. Je sais que tu as soif.

Nwibe était un homme dont la réputation déjà bien établie à Ogbu continuait encore à s'affirmer ; c'était un homme riche et intègre. Il avait informé tous les porteurs du titre d'*ozo* de la ville qu'il avait l'intention de demander à être admis dans leur respectable hiérarchie à la prochaine saison d'initiation.

- Ton intention est louable, dirent les tenants du titre. Nous y croirons quand nous le verrons.

Ce qui était une façon élégante de lui dire de peser sa décision et de s'assurer qu'il avait bien les moyens d'aller jusqu'au bout des dépenses. Car l'*ozo* n'a rien d'une simple cérémonie, comme celle où on donne un nom à l'enfant ; et où un homme peut-il cacher sa honte lorsqu'ayant commencé la danse de l'ozo, il se retrouve immobile, les pieds entravés, sur l'aire de danse ? Mais, dans ce cas, cette mise en garde des anciens n'était qu'une simple formalité car Nwibe était un homme si raisonnable que personne ne pouvait penser qu'il entreprendrait quoi que ce soit sans être sûr de pouvoir le finir.

Ce jour d'Eke, Nwibe s'était levé tôt pour aller à son champ, de l'autre côté du marigot, et y travailler un peu avant d'aller au marché à midi boire une corne ou deux de vin de palme avec ses pairs, et peut-être également acheter le tas de chaume dont il avait besoin pour réparer le toit de la case de ses femmes. Pour ce qui était de la sienne, il avait définitivement résolu la question deux ans auparavant, en remplaçant le chaume par de la tôle ondulée. Tôt ou tard, il ferait de même pour ses femmes. Il aurait pu couvrir la case de Mgboye dès à présent, mais il avait décidé d'attendre jusqu'à ce qu'il puisse faire les deux en même temps, sinon Udenkwo mettrait toute la concession à feu et à sang. Udenkwo était sa plus jeune femme, ayant trois ans de moins que Mgboye, mais cela ne la gênait pas. Heureusement Mgboye était une femme qui tenait à avoir la paix et qui exigeait rarement de sa congénère le respect qui lui était dû. Elle souffrait la langue piquante d'Udenkwo, parfois même pendant toute une journée, sans émettre un mot en réponse. Et quand elle acceptait de répondre, elle le faisait en

peu de mots et d'une voix mesurée.

Ce matin même, Udenkwo l'avait accusée de jalousie et de toutes sortes de méchancetés à propos d'un petit chien.

- Qu'est-ce qu'un petit chien peut bien t'avoir fait ? hurlait-elle assez fort pour que la moitié du village l'entende. Je te le demande, Mgboye, quel affront a pu commettre ce chiot, si tôt le matin ?

- Ce qu'a fait ton chiot si tôt ce matin, répondit Mgboye, c'est qu'il a mis son museau merdeux dans ma marmite.

- Et alors ?

- Et alors, je lui ai donné une tape.

- Tu lui as tapé dessus ? Pourquoi ne couvres-tu pas ta marmite ? Est-il plus facile de frapper un chien que de couvrir une marmite ? Un petit chiot devrait-il avoir plus de raison qu'une femme qui laisse traîner sa marmite... ?

- Tu en as dit assez, Udenkwo.

- Non, Mgboye, ce n'est pas assez, pas assez ! Si ce chien te doit quelque chose, je veux le savoir. Tout ce que j'ai, même ce petit chien que j'ai acheté pour qu'il mange les excréments de mon bébé, t'empêche de dormir la nuit. Tu es une méchante femme, Mgboye, tu es une très méchante femme !

Nwibe avait écouté tout cela sans rien dire dans sa case. Mais connaissant le souffle d'Udenkwo, il se rendait compte qu'elle pourrait continuer ainsi jusqu'à l'heure du marché. Aussi intervint-il de sa façon habituelle en criant à sa première femme :

- Mgboye ! Que j'aie la paix en ce petit matin !

- Tu n'entends pas toutes les injures qu'Udenkwo...

- Je n'entends rien de ce que dit Udenkwo et je veux avoir la paix dans ma concession. Si Udenkwo est folle, faut-il que tout le monde devienne fou aussi ? Une folle ne suffit-elle pas dans cette concession si tôt le matin ?

- Le grand juge a parlé, chantonna Udenkwo de façon insultante. Merci, grand juge. Udenkwo est folle. C'est toujours Udenkwo qui est folle, mais que ceux qui sont sains d'esprit comme vous sachent...

- Ferme-la, femme effrontée, ou une bête sauvage va t'arracher les yeux ce matin. Quand apprendras-tu à réserver ta méchanceté pour cette concession au lieu de la crier pour que tout Ogbu l'entende ? Encore une fois, ferme-la !

Le silence ne fut plus alors interrompu que par les hurlements du bébé d'Udenkwo qui avaient été étouffés jusque-là par ceux plus forts des adultes.

- Ne crie pas, mon petit père, lui dit Udenkwo, ils veulent tuer ton chien, mais les gens de chez nous disent que l'homme qui décide de courir après un poulet devrait prendre garde à la chute...

Vers le milieu de la matinée, Nwibe eut fini tout ce qu'il avait à faire et se remit en route pour rentrer se préparer afin d'aller au marché. Au marigot, il décida à son habitude de se laver pour se débarrasser de la sueur du travail. Il mit donc son pagne sur un gros rocher, près de l'endroit où se baignaient les hommes, et entra dans l'eau. Il n'y avait personne aux alentours, à cause de l'heure et parce que c'était jour de marché. Mais mû par une modestie instinctive, il se tourna vers la forêt, tournant le dos aux approches du marigot.

Le fou l'observa pendant un bon moment. Chaque fois que Nwibe se baissait pour prendre dans ses paumes jointes de l'eau du marigot peu profond et qu'il se la faisait couler sur la tête et le corps, le fou souriait en regardant ses cuisses ouvertes. Et alors, il se souvint... C'est ce même costaud qui est venu avec trois autres comme lui et qui m'a chassé à coups de fouet de ma case au marché d'Afo.

Il opina de la tête. Et il se rappela encore : c'est le même vagabond qui m'est tombé dessus du camion au milieu de ma grand'route. Il secoua encore affirmativement la tête. Et il se rappela encore une fois : c'est le même homme qui apprend à ses enfants à me jeter des cailloux et à faire des remarques déplaisantes sur les fesses de leurs mères, pas sur les miennes. Et alors, il se mit à rire.

Nwibe se retourna d'un coup et vit l'homme nu en train de rire ; le bosquet profond où coulait le marigot amplifiait ce rire. Puis, le fou s'arrêta aussi soudainement qu'il avait commencé ; toute trace de gaieté disparut de son visage.

- Je t'ai surpris tout nu, dit-il.

Nwibe passa rapidement la main sur son visage pour écarter l'eau de ses yeux.

- Je te dis que je t'ai surpris tout nu, avec ton machin en train de ballotter.

- Je vois que tu as envie de te faire fouetter, dit Nwibe d'un ton de tranquille menace, car il avait entendu dire qu'un fou prend facilement peur à la simple mention du mot fouet. Attends un peu que je remonte...

Qu'est-ce que tu fais là ? Remets ça immédiatement à sa place... je te dis de remettre ça à sa place !

Le fou s'était emparé du pagne de Nwibe et en entourait sa propre taille. Il se regarda et se mit à rire de nouveau.

- Je vais te tuer, hurla Nwibe tout en éclaboussant tandis qu'il se dirigeait vers la rive, fou de colère. Je vais t'extirper ta folie à coups de fouet.

Ils remontèrent tous deux en courant le sentier raide et caillouteux bordé par la forêt verte et ombragée. Un brouillard s'accumulait devant les yeux de Nwibe et les couvrait tandis qu'il courait, trébuchait, tombait, se rattrapait, trébuchait

encore, tout en criant et en maudissant le fou. L'autre, bien qu'il fût retardé par un vêtement inhabituel, allongeait progressivement la distance car il était maigre et sec, un corps fait pour courir vite. De plus, il ne gaspillait pas son souffle à crier et à hurler des injures ; il se contentait de courir. Deux jeunes filles qui descendaient au marigot virent un homme qui remontait le raidillon en courant poursuivi par un homme complètement nu. Elles jetèrent leurs canaris et s'enfuirent en hurlant.

Quand Nwibe sortit dans la pleine lumière de la grand'route, il ne voyait plus clairement son pagne et sa poitrine était sur le point d'exploser sous la force du feu et du tourment qui y brûlaient. Mais il continua à courir. Il n'avait que vaguement conscience de la foule de gens qui l'entourait de tous côtés, et qu'il suppliait en larmoyant, tout en courant :

- Attrapez le fou, il a pris mon pagne !

Mais à ce moment-là, l'homme avec le pagne s'était presque complètement perdu, loin devant, dans une foule encore plus dense, si bien que la relation qui l'unissait à l'homme nu n'apparaissait plus clairement aux yeux des gens.

À présent, Nwibe heurtait continuellement le dos des gens et il envoya même par terre un vieil homme frêle, qui se débattait avec une chèvre têtue qu'il tenait par une corde.

- Arrêtez le fou, criait-il d'une voix rauque, le cœur battant à se fendre, il a pris mon pagne !

Chacun le regardait d'abord avec étonnement, ensuite avec un peu moins d'étonnement, car, lors d'un grand marché, les choses les plus bizarres peuvent arriver. Certains se mirent même à rire.

- On a pris son pagne, qu'il dit.

- Elle est bien bonne, celle-là. Il n'a pourtant pas l'air encore fou. C'est à se demander s'il a une famille ?

- Les gens ne font pas attention, aujourd'hui. Pourquoi ne peuvent-ils pas surveiller leurs parents malades, surtout un jour de marché ?

Plus loin sur la route, juste à la limite du marché, deux hommes du village de Nwibe le reconnurent et, l'un jetant son grand panier rempli d'ignames, l'autre sa calebasse de vin de palme retenue par une corde enroulée en anneau, ils lui donnèrent tous deux la chasse à corps perdu afin de l'empêcher de mettre irrévocablement le pied à l'intérieur du territoire où les forces occultes du marché étaient à l'œuvre. Mais il était trop tard. Quand ils le rattrapèrent finalement, il était déjà loin à l'intérieur de la place du marché pleine de monde.

En pleurs, Udenkwo arracha son pagne de dessus ; les hommes s'en servirent pour couvrir Nwibe, qu'ils emmenèrent ensuite chez lui en le tenant par la main.

Il ne parla qu'une seule fois du fou qui avait pris son pagne, près du marigot.

- Ça va bien, dit l'un des hommes, du ton d'un père parlant à son enfant qui pleure.

Ils le guidèrent et il suivait sans rien voir, sa lourde poitrine soulevée par des sanglots silencieux. Outre des gens de son village, quelques parents, et une ou deux personnes venant du village natal de sa mère, s'étaient joints à la petite troupe frappée de chagrin. Un homme murmura à un autre que c'était là la pire sorte de folie, celle qui est profonde et silencieuse.

- Que ce soit la fin de celui qui a causé ceci, souhaita un troisième.

Le premier féticheur que ses parents consultèrent refusa de le prendre comme patient, par un certain souci d'honnêteté.

- Je pourrais vous dire oui et prendre votre argent, dit-il, mais ce n'est pas ma façon de faire. On connaît mes pouvoirs de guérison dans tout le pays olu et igbo, mais je n'ai jamais prétendu ramener à la vie un homme qui a bu une gorgée des eaux fatidiques d'*ani-mmo* [3]. Il en est de même pour un fou qui, de son propre gré, se livre aux divinités du marché. Vous auriez dû mieux le surveiller.

- Ne nous blâme pas trop, dit un parent de Nwibe. Quand il a quitté la maison ce matin-là, il avait toute sa tête, comme toi et moi maintenant. Ne nous blâme donc pas trop.

- Oui, je sais. Cela arrive quelquefois. Et il y a ceux que le fétiche ne guérira jamais, je sais.

- Ne peux-tu rien faire pour lui alors, même pas lui délier la langue ?

- Rien ne peut être fait. Ils se sont déjà emparés de lui. C'est comme un homme qui fuit l'oppression de ses compatriotes, court vers le bois où s'abrite un *Alusi*[4] et lui dit : « Prends-moi, esprit, je suis ton *osu*[5]. » Personne ne peut plus le toucher après ça. Il est libre et, pourtant, nul pouvoir ne peut briser sa servitude. Il s'est libéré des hommes et s'est asservi au dieu.

Le second féticheur n'était pas aussi célèbre que le premier, ni aussi honnête. Il leur dit que le cas de Nwibe était grave, très grave, mais que personne ne se croisait les bras parce que la condition de son enfant était désespérée. Il faudrait qu'il tâtonne pour trouver la cure et qu'il fasse de son mieux. Ses auditeurs exprimèrent leur vibrant accord en opinant vigoureusement de la tête. Puis, il se dit à lui-même : et si les docteurs renvoyaient tous les patients qu'ils ne sont pas sûrs de pouvoir soigner, combien y en aurait-il qui pourraient faire un repas complet par semaine, avec ce que leur donnerait leur pratique ?

Nwibe guérit de sa folie. L'humble praticien qui avait réussi ce miracle devint du jour au lendemain le plus célèbre guérisseur de fous de sa génération. On le

nomma « l’hôte du Pays des Esprits ». Mais il n’en reste pas moins que si la folie peut parfois prendre congé d’un fou, le train de ses accompagnateurs ne disparaît jamais tout à fait pour autant. Certains demeurent - ceux qu’on pourrait appeler les retardataires -, et ils continuent à hanter les arches des yeux du fou. Car comment un homme pourrait-il redevenir le même qu’avant, quand des gens de tout le pays olu et igbo peuvent témoigner avoir vu un jour un bel homme très fort, dans la force de l’âge, complètement nu, se frayant un chemin en bousculant la foule pour répondre à l’appel du marché ? Un tel homme est marqué à jamais.

Nwibe devint un homme calme, retiré, qui chaque fois qu’il le pouvait évitait de se mêler aux réjouissances des gens de chez lui. Deux années plus tard, avant une autre saison d’initiation, il se renseigna à nouveau pour savoir s’il pourrait devenir membre de la communauté des hommes titrés de sa ville. S’il avait été accepté, Nwibe aurait retrouvé son prestige, du moins en partie ; mais les *ozos*, toujours aussi pleins de dignité et de politesse, engagèrent avec habileté la conversation sur d’autres sujets.

L’électeur

Rufus Okeke - Rouf pour les intimes - était très populaire dans son village. Sans doute les villageois ne le disaient pas expressément, mais la popularité de Rouf était à la mesure de la reconnaissance qu’ils vouaient à ce jeune homme énergique qui, à la différence de ses camarades du même âge, n’avait pas abandonné le village pour aller chercher du travail, n’importe lequel, dans une des villes du pays. Et Rouf n’était pas pour autant un bon à rien de village. Tout le monde savait qu’il avait été pendant deux ans en apprentissage à Port-Harcourt chez un réparateur de bicyclettes, et qu’il avait renoncé de son propre chef à un bel avenir pour revenir chez ses compatriotes et les guider en ces temps difficiles. Non pas qu’Umuofia eût tellement besoin d’être guidé sur la bonne voie. Le village appartenait déjà « en masse » au Parti de l’Alliance Populaire et son enfant le plus illustre, Son Excellence le chef Marcus Ibe, était ministre de la Culture dans le gouvernement « rentrant ». Personne n’avait le moindre doute sur la réélection de Son Excellence le ministre dans sa circonscription. Pour lui, l’opposition était comme la mouche du coche du proverbe. Et cette opposition était déjà suffisamment ridicule, sans avoir à venir en plus, comme c’était le cas maintenant, d’une complète nullité, d’un homme inconnu du village.

Comme on pouvait s’y attendre, Rouf était au service de Son Excellence le ministre pour les prochaines élections. Il était devenu un véritable spécialiste des campagnes électorales à tous les échelons - élections municipales, cantonales et même nationales.

Il pouvait lire l’humeur et l’état d’esprit de l’électorat à n’importe quel moment. Par exemple, plusieurs mois auparavant, il avait averti le ministre qu’un changement radical était intervenu dans la façon de penser des gens depuis les dernières élections nationales.

Pendant cinq ans, les villageois avaient eu le temps de voir comment le jeu politique apportait rapidement et en abondance la richesse, les chefferies, les doctorats *honoris causa* et autres honneurs. Pour certains de ces titres d’ailleurs, comme le doctorat *honoris causa*, par exemple, les villageois attendaient toujours une explication satisfaisante car, dans leur naïveté, ils persistaient à penser qu’un « docteur » doit être capable de guérir les malades. De toute façon, ces honneurs et ces avantages étaient venus si facilement à l’homme à qui ils avaient donné pour rien leurs voix, il y a cinq ans, que maintenant ils étaient

prêts à agir différemment.

Il ne fallait pas oublier, selon eux, que pas plus tard qu'hier, Marcus Ibe n'était encore qu'un instituteur sans grand avenir à l'école de la mission. Puis, quand la politique avait fait son entrée au village, il avait prouvé sa sagacité en se mettant sur les rangs, juste à temps, disaient certains, pour éviter un renvoi imminent à la suite d'une histoire de grossesse qui compromettait l'institutrice. Aujourd'hui, il était le chef et ministre ; il possédait deux longues voitures et venait de se faire construire la plus grande maison jamais vue dans les environs. Mais il faut reconnaître que tous ses succès n'étaient pas montés à la tête de Marcus comme on aurait pu s'y attendre. Il restait attaché à ses compatriotes ; chaque fois qu'il le pouvait, il quittait les délices de la capitale pour retourner à son village qui n'avait ni eau courante, ni électricité, bien que dernièrement il eût fait installer un groupe électrogène qui produisait le courant nécessaire à sa nouvelle résidence. Il savait d'où lui venait la réussite, à la différence du petit oiseau du proverbe qui, après avoir bien bu et bien mangé, s'en alla se quereller avec son génie créateur. Marcus Ibe avait baptisé sa nouvelle maison « la Résidence d'Umuofia » en l'honneur de son village et il avait fait égorger cinq taureaux et un nombre incalculable de chèvres pour régaler les villageois le jour de l'inauguration par l'archevêque.

Chacun avait alors chanté ses louanges. Un vieillard avait dit : « Notre fils est un homme de bien ; il n'est pas comme le mortier qui, dès qu'on lui apporte de la nourriture, tourne le dos à la terre. » Mais quand les célébrations furent terminées, les villageois se dirent qu'ils avaient sous-estimé le pouvoir du bulletin de vote, dans le passé, et qu'ils ne devaient plus faire la même erreur aujourd'hui. Mais Son Excellence n'avait pas été prise au dépourvu. Marcus avait tiré une avance de cinq mois sur son traitement de ministre, avait changé quelques centaines de livres en pièces brillantes d'un shilling, et avait armé les jeunes costauds qui lui servaient d'agents électoraux de petits sacs de jute qui parlaient avec éloquence aux villageois. Dans la journée, Marcus faisait ses discours ; la nuit, ses agents menaient leur campagne parallèle à voix basse. Rouf était un de ses meilleurs hommes de confiance.

- Nous avons un ministre qui vient de chez nous, un enfant du village, était-il en train de dire à un groupe d'anciens réunis chez Ogbuefi Ezenwa, un homme porteur d'un titre très estimé dans la hiérarchie traditionnelle. Quel plus grand honneur peut obtenir un village ? Est-ce qu'il vous arrive parfois de vous demander pourquoi nous avons été choisis, entre tous, pour cet honneur ? Je vais vous le dire : c'est parce que les dirigeants du P.A.P. nous favorisent. Que nous votions ou non pour Marcus, le P.A.P. continuera à gouverner. Pensez un peu à l'eau courante qu'on nous a promise...

En plus de Rouf et de son assistant, il y avait cinq anciens dans la pièce. Une vieille lampe tempête au verre ébréché et couvert de suie les éclairait d'une lumière jaunâtre. Les anciens étaient assis sur des tabourets très bas. Par terre, juste devant chacun d'eux, il y avait deux pièces d'un shilling. Dehors, au-delà de la porte fermée, la lune gardait un visage de bois.

- Nous croyons que chaque parole que tu prononces est la vérité, dit Ezenwa. Chacun d'entre nous, il mettra son papier dans la boîte de Marcus. Qui aurait l'idée de quitter la grande fête de l'*ozo* pour aller faire un maigre repas rituel ? Dis à Marcus que nos papiers, et aussi ceux de nos femmes, sont pour lui. Mais ce que nous disons, c'est que deux shillings, c'est une honte.

Il rapprocha la lampe et la pencha vers l'argent qui était devant lui pour s'assurer qu'il ne s'était pas trompé.

- Oui, deux shillings, c'est honteux. Si Marcus était pauvre - que nos ancêtres le protègent - je serais le premier à lui donner mon papier pour rien comme je l'ai fait avant. Mais aujourd'hui, Marcus est un grand homme et il doit faire les choses en grand homme. Hier, nous ne lui avons pas demandé d'argent ; nous ne lui en demanderons pas demain ; mais aujourd'hui nous appartient ; aujourd'hui, nous avons grimpé en haut de l'iroko et nous serions bien fous de ne pas en rapporter tous les fagots dont nous avons besoin pour faire du feu chez nous.

Rouf ne pouvait qu'être d'accord. Depuis peu, lui-même avait ramassé pas mal de fagots. Pas plus tard qu'hier, il avait demandé à Marcus de lui donner un de ses nombreux et luxueux boubous - et il l'avait obtenu. Dimanche dernier, la femme de Marcus (cette même institutrice qui avait failli lui causer des ennuis) s'était insurgée (comme toute femme) quand Rouf avait sorti sa cinquième bouteille de bière du réfrigérateur, et s'était fait rondement et publiquement remettre à sa place par son mari. Et pour couronner le tout, Rouf avait récemment gagné son procès, parce que, en plus d'autres manœuvres, il s'était fait conduire à l'endroit où se trouvait le terrain en litige dans la voiture avec chauffeur du ministre. Aussi comprenait-il parfaitement ce que les anciens voulaient dire en parlant de fagots.

All right, dit-il en anglais avant d'en revenir à l'igbo. Ne nous disputons pas pour de petites choses.

Il se releva, ajusta son vêtement et plongea la main à nouveau dans le sac. Puis il se pencha comme un prêtre qui distribue la communion et donna encore un shilling à chaque homme ; mais il le mit par terre et non dans leur main. Les hommes qui jusqu'ici n'avaient même pas daigné toucher l'argent regardèrent par terre et secouèrent la tête. Rouf se releva et donna à chacun un autre shilling.

- Je n'en ai plus, dit-il d'un air de défi qui n'en était pas moins convaincant pour être clairement de commande.

Les anciens savaient jusqu'où ils pouvaient aller sans perdre leur dignité. Aussi, quand Rouf ajouta : « Allez voter pour l'ennemi, si vous voulez ! », chacun fit un petit discours de circonstance pour le calmer. Et quand le dernier homme eut fini de parler, ils purent, sans trop perdre la face, ramasser l'argent qui était par terre.

L'ennemi auquel Rouf avait fait allusion était le Parti Progressiste (P.P.) qui avait été créé par les tribus de la côte pour échapper, comme le proclamaient les fondateurs du parti, à « l'anéantissement total, politique, culturel, social et religieux ». Il était clair que ce parti n'avait aucune chance de vaincre au village et pourtant, il avait lancé, avec une bêtise caractéristique, une attaque frontale contre le P.A.P., mettant à la disposition de quelques voyous et canailles du coin des voitures et des haut-parleurs pour circuler dans le village et faire le plus de bruit possible. Personne ne savait exactement combien d'argent le P.P. avait lâché dans Umuofia, mais on disait qu'il s'agissait de Sommes considérables. Au bout du compte, les agents électoraux de ce parti se retrouveraient, sans aucun doute, d'autant plus riches.

Jusqu'à la veille des élections, tout avait marché « comme sur des roulettes », comme aurait dit Rouf. Mais il reçut alors une curieuse visite, celle du représentant de l'équipe électorale du P.P. Ils se connaissaient bien l'un l'autre et pouvaient même se dire bons amis, mais la visite n'en demeura pas moins sans chaleur et l'autre alla droit au but. Il ne perdit pas son temps en paroles inutiles. L'homme plaça cinq billets d'une livre par terre devant Rouf et lui dit : « Nous voulons ta voix. » Rouf se leva de sa chaise, alla à la porte d'entrée, la ferma avec soin et revint s'asseoir. Cette petite promenade lui avait donné le temps de peser l'offre. Et tandis qu'il parlait, ses yeux ne s'écartèrent pas un instant des billets qui étaient par terre. Il avait l'air hypnotisé par l'image, sur les billets, du paysan en train de récolter son cacao.

- Tu sais que je travaille pour Marcus, dit-il sans force. Ce serait très mal...

- Marcus ne sera pas là quand tu mettras ton bulletin dans l'urne. Nous avons beaucoup de choses à faire cette nuit ; tu les prends ou non ?

- Personne hors d'ici ne le saura ? demanda Rouf.

- On cherche des voix, pas des bavardages.

- All right, dit Rouf en anglais.

L'homme poussa du coude son compagnon et celui-ci mit sous les yeux de Rouf un objet recouvert d'un tissu rouge qu'il enleva. C'était une petite chose assez effrayante, dans un canari, et avec des plumes collées dessus.

- Cet *iyi* vient de chez Mbanta. Tu sais ce que ça veut dire. Jure que tu voteras pour Maduka. Si tu ne le fais pas, cet *iyi* s'en souviendra.

Quand Rouf vit l'*iyi*, son cœur faillit exploser dans sa poitrine ; il connaissait,

en effet, la réputation de Mbanta pour ce genre de choses. Mais Rouf était un homme qui savait se décider rapidement. Que pouvait retrancher une seule voix, donnée en secret à Maduka, à la victoire certaine de Marcus ? Rien.

- Je donnerai ma voix à Maduka, et si je ne le fais pas, que cet *iyi* s'en souvienne.

- Ça va, dit l'homme en se levant avec son compagnon qui avait déjà recouvert l'objet et l'emportait à leur voiture.

- Tu sais qu'il n'a aucune chance contre Marcus, dit Rouf sur le seuil de la porte.

- Cela suffit qu'il recueille quelques voix cette fois-ci ; la prochaine fois, il en aura plus. Les gens sauront qu'il donne des billets et non des pièces, et ils l'écouteront.

Le jour des élections, le grand jour où, tous les cinq ans, le peuple exerce sa souveraineté. Sur les murs des maisons, sur les troncs d'arbres, sur les poteaux télégraphiques, des affiches délavées par les intempéries clament leur message à ceux qui savent lire : Votez pour le Parti de l'Alliance Populaire ! Votez pour le Parti Progressiste ! Votez pour le P.A.P. ! Votez pour le P.P. ! Les affiches qui sont déchirées clament ce qu'elles peuvent.

Comme d'habitude, Son Excellence le chef Marcus Ibe faisait les choses avec panache. Il avait fait venir d'Umuru un orchestre de Highlife et l'avait placé aussi près des bureaux de vote que la loi le permettait. De nombreux villageois dansaient au son de la musique, tenant haut leur bulletin de vote avant de se diriger vers les bureaux de vote. Son Excellence le chef Marcus Ibe était assis « à la place du propriétaire » à l'arrière de son énorme voiture verte, souriant et saluant les gens. Un villageois plus rompu aux usages s'approcha de la voiture, serra la main du grand homme et lui souhaita d'avance « mes félicitations », ce qui donna immédiatement le ton à la foule. Des centaines d'admirateurs imitèrent son geste en venant serrer la main de Marcus en répétant ce qu'ils avaient cru entendre et qui revenait à quelque chose comme « méfaits licites ».

Rouf et les autres organisateurs se pavanaient de droite et de gauche, donnant un dernier conseil aux électeurs et suant comme des bœufs.

- N'oubliez pas, disait Rouf encore une fois à un groupe de femmes illettrées qui donnaient l'impression d'être sur le point d'éclater d'enthousiasme et de bonne humeur. Notre symbole est la voiture...

- Comme celle dans laquelle Marcus est assis.

- C'est ça, la mère, dit Rouf. C'est la même voiture. L'urne sur laquelle il y a une voiture est la vôtre. Ne regardez pas l'autre, avec la tête d'homme ; ça, c'est pour ceux qui ont la tête dérangée.

Sa plaisanterie fut saluée par un grand rire. Rouf lança un coup d'œil rapide et affairé au ministre et reçut en retour un sourire d'appréciation.

- Votez pour la voiture, cria-t-il, les veines du cou tendues à se rompre. Votez pour la voiture et vous en aurez une aussi !

- Et si ce n'est pas nous, ce sera nos enfants, chanta la même vieille avec à-propos.

L'orchestre entama un nouveau morceau : « Pourquoi marcher quand on peut aller en voiture... »

Malgré son calme apparent et sa confiance, Son Excellence le chef Marcus veillait sans défaillance aux moindres détails. Il savait qu'il remporterait une victoire que les journaux qualifieraient de « raz de marée », mais malgré tout, il ne voulait pas perdre une seule voix. Aussi, dès que la première vague d'électeurs fut retombée, il demanda immédiatement à ses agents d'aller déposer leur bulletin un par un.

- Rouf, il vaut mieux que tu ailles le premier, lui dit-il.

La bonne humeur de Rouf tomba mais il réussit à cacher sa gêne. Toute la journée, il avait masqué sa profonde inquiétude sous une activité débordante, qui, même pour lui, était inhabituelle. Maintenant, il se précipitait de son pas dansant vers le bureau de vote. À l'entrée, l'agent de police le fouilla pour voir s'il n'avait pas de faux bulletins sur lui, et le laissa passer. Puis, l'assesseur lui expliqua la signification des deux urnes. À ce moment-là, il ne restait plus rien du pas triomphant de Rouf. Il se glissa dans l'isoloir et se trouva en face de la voiture et de la tête. Il sortit de sa poche son bulletin de vote et le regarda.

Comment pouvait-il trahir Marcus même en secret ? Il décida qu'il irait voir l'autre homme et lui rendrait les cinq livres...

Cinq livres ! Il se rendit compte immédiatement que c'était impossible. Il avait juré sur l'*iyi* ; les billets de banque étaient roses, le paysan était occupé à rentrer sa récolte de cacao.

À ce moment-là, il entendit vaguement la voix de l'agent de police qui demandait à l'assesseur ce que cet homme pouvait bien faire à l'intérieur : « Il est en train d'accoucher ou quoi ? »

Comme un éclair, une idée traversa l'esprit de Rouf. Il plia le bulletin en deux, le déchira le long du pli et mit une moitié dans chaque urne. Il prit la précaution de mettre d'abord la première moitié dans l'urne de Maduka en confirmant verbalement son acte : « Je vote pour Maduka. »

On lui appliqua sur le pouce de l'encre violette indélébile pour l'empêcher de voter une seconde fois, et il sortit du bureau de vote avec autant de désinvolture qu'il y était entré.

Le mariage est l’affaire du couple

- As-tu déjà écrit à ton papa ? demanda Nene, un après-midi, tandis qu’elle était assise avec Nnaemeka dans sa chambre au 16 Kasanga Street, à Lagos.

- Non, j’ai réfléchi à la question. Je crois qu’il vaut mieux lui annoncer la chose quand je retournerai à la maison en congé.

- Mais pourquoi ? Tes congés sont encore très éloignés, six grandes semaines. On devrait lui faire partager notre bonheur dès maintenant.

Nnaemeka resta un moment sans rien dire et puis commença très lentement comme s’il cherchait ses mots :

- Je voudrais bien être sûr que ça le rende heureux.

- Mais naturellement qu’il le sera, répondit Nene un peu étonnée. Pourquoi ne le serait-il pas ?

- Tu as toujours habité Lagos et tu ne sais presque rien de la mentalité des gens qui vivent dans les endroits reculés de ce pays.

- C’est ce que tu dis toujours. Mais tu ne me feras pas croire qu’il y a des gens si différents des autres que le mariage de leurs enfants peut les rendre malheureux.

- Si, justement, surtout si ce n’est pas eux qui arrangent le mariage. Et dans notre cas, c’est encore pire : Tu n’es même pas Ibo.

Ceci fut lancé avec tant de sérieux et de brutalité que Nene ne trouva d’abord rien à répondre. Vivant dans l’atmosphère cosmopolite de la ville, elle avait toujours cru que les gens se moquaient en disant qu’on doit se marier dans son ethnie.

Elle dit enfin :

- Tu ne veux pas vraiment dire qu’il s’opposera à ton mariage avec moi uniquement pour ça ? J’avais toujours cru que vous, les Ibos, vous étiez bien disposés à l’égard des autres ethnies.

- Et c’est vrai. Mais quand il s’agit de mariage, alors, ce n’est plus aussi simple que ça. Si ton père était encore vivant et habitait au cœur même du pays ibibio, il réagirait exactement comme le mien.

- Je n’en sais rien. Mais, de toute façon, puisque ton père t’aime tellement, je suis sûr qu’il te pardonnera bien vite. Allons, sois gentil et envoie-lui une jolie petite lettre...

- Ce ne serait pas très sage de lui annoncer la nouvelle par écrit. Une lettre serait pour lui un gros choc. Ça, j’en suis sûr.

- Très bien, mon chéri, fais comme tu veux. Tu connais ton père.

En rentrant chez lui ce soir-là, Nnaemeka retournait dans sa tête les différents moyens de vaincre l'opposition de son père, surtout maintenant que celui-ci s'était mêlé de lui trouver une femme. Il avait pensé montrer la lettre de son père à Nene mais en y réfléchissant, il s'était décidé à ne pas le faire, du moins pour le moment. Il la relut quand il fut rentré chez lui et ne put s'empêcher de sourire intérieurement. Il se souvenait très bien d'Ugoye, une vraie brute qui battait tous les garçons, y compris lui-même, sur le chemin du marigot, et qui était un cancre fini en classe.

« J'ai trouvé une jeune fille qui fera admirablement ton affaire - Ugoye Nweke, la fille aînée de notre voisin, Jacob Nweke. Elle a été élevée très chrétiennement. Quand elle a arrêté ses études, il y a quelques années, son père (un homme au jugement sûr) l'a envoyée vivre chez un pasteur où elle a appris tout ce qu'une épouse doit savoir. Son professeur à l'école du dimanche m'a dit qu'elle lisait très couramment la Bible. J'espère que nous pourrons commencer les premières démarches quand tu reviendras à la maison en décembre. »

Le deuxième soir après son arrivée de Lagos, Nnaemeka était assis avec son père sous un acacia. C'était là que le vieil homme s'installait pour lire la Bible, quand le soleil brûlant de décembre s'était couché et qu'un vent frais et vivifiant soufflait dans les feuilles.

- Père, commença soudain Nnaemeka, je viens te demander pardon.
- Pardon ? Pourquoi, mon fils ? demanda le père avec stupeur.
- Pour cette question de mariage.
- Quelle question ?
- Je ne peux pas - il faut - je veux dire qu'il m'est impossible d'épouser la fille de Nweke.
- Impossible ? Pourquoi ? demanda son père.
- Je ne l'aime pas.
- Personne ne dit le contraire. Et pourquoi devrais-tu l'aimer ? demanda-t-il.
- Aujourd'hui, le mariage est une chose différente...
- Allons, mon fils, interrompit son père, rien n'a changé. Ce qu'il faut chercher dans une épouse, c'est un bon caractère et une éducation chrétienne.

Nnaemeka se rendit compte qu'il n'arriverait à rien en continuant la discussion dans cette direction-là.

- D'autre part, dit-il, j'ai promis d'épouser une autre jeune fille qui a toutes les qualités d'Ugoye et qui...

Son père ne pouvait en croire ses oreilles.

- Qu’est-ce que tu dis ? demanda-t-il avec lenteur et d’un air déconcerté.

- C’est une bonne chrétienne, continua son fils, et elle est professeur dans une école de filles à Lagos.

- Professeur, as-tu dit ? Si tu considères que c’est là un avantage pour faire une bonne épouse, laisse-moi te faire remarquer, Emeka, qu’une chrétienne ne devrait pas enseigner. Dans son Épître aux Corinthiens, saint Paul dit que les femmes doivent garder le silence.

Il se leva lentement de son siège et se mit à aller et venir. C’était son sujet de discussion favori et il condamnait violemment les autorités ecclésiastiques qui encourageaient les femmes à enseigner dans leurs écoles. Après avoir donné cours à ses sentiments dans une longue homélie, il revint enfin aux fiançailles de son fils d’un ton qui paraissait plus radouci.

- Et dis-moi un peu, de qui est-elle la fille ?

- Elle s’appelle Nene Atang.

- Quoi ! Sa voix avait perdu toute douceur. Tu as dit Neneataga : qu’est-ce que ça veut bien dire ?

- Nene Atang de Calabar. C’est la seule jeune fille que je peux épouser.

C’était là une réponse très hardie et Nnaemeka s’attendait à voir l’orage éclater. Mais il n’en fut rien. Son père s’éloigna simplement et rentra dans sa chambre. C’était des plus inattendus et Nnaemeka en fut déconcerté. Le silence de son père était plus lourd de menaces qu’un flot de paroles menaçantes. Ce soir-là, le vieil homme ne mangea pas.

Quand il fit venir Nnaemeka le lendemain, il tenta de le dissuader par tous les moyens. Mais le cœur du jeune homme s’était endurci et en fin de compte, son père le considéra comme perdu.

- Il est de mon devoir envers toi, mon fils, de te montrer ce qui est bien et ce qui est mal. Quiconque t’a mis cette idée dans la tête aurait mieux fait de te couper la gorge. C’est l’œuvre de Satan.

Il fit signe à son fils de s’en aller.

- Tu changeras d’avis, père, quand tu connaîtras Nene.

- Je ne la verrai jamais, fut la réponse.

Et à partir de cette nuit-là, le père ne parla presque plus à son fils bien qu’il continuât à espérer que ce dernier comprendrait combien le danger vers lequel il se dirigeait était grave. Tous les matins et tous les soirs, il l’incluait dans ses prières.

De son côté, Nnaemeka était très touché par le chagrin de son père. Mais il espérait qu’avec le temps, ce chagrin disparaîtrait. S’il lui était revenu à l’esprit que dans l’histoire de son ethnie, jamais un homme n’avait épousé une femme parlant une langue différente, il aurait peut-être été moins optimiste. « On n’a

jamais entendu parler d'une chose pareille », fut le verdict d'un ancien discutant la question quelques semaines plus tard. Par cette phrase lapidaire, il résumait le sentiment de tous les membres de sa tribu. Cet homme était venu avec d'autres pour compatir au malheur d'Okeke, quand la nouvelle de la conduite de son fils avait commencé à faire le tour du village. Mais, à ce moment-là, le fils était déjà retourné à Lagos.

- On n'a jamais entendu parler d'une chose pareille, répéta l'ancien en secouant tristement la tête.

- Qu'a dit Notre Seigneur ? demanda un autre homme. Le fils se soulèvera contre son père ; c'est dans les livres saints.

- C'est le commencement de la fin, dit un autre.

Comme la discussion risquait de prendre un tour théologique, Madubogwu, qui était un homme éminemment pratique, la ramena de nouveau à un niveau plus terre à terre.

- As-tu pensé à consulter un féticheur pour ton fils ? demanda-t-il au père de Nnaemeka.

- Il n'est pas malade, fut la réponse.

- Qu'est-ce qu'il te faut, alors ? L'esprit de ce garçon est malade et seul un bon féticheur peut le ramener dans le droit chemin. C'est *Amalile,* le gri-gri, qu'il lui faut, celui-là même dont se servent avec succès les femmes pour ramener à elles l'affection vagabonde de leurs maris.

- Madubogwu a raison, dit un autre homme. Pour ce genre de choses, il faut avoir recours à un gri-gri.

- Je ne ferai pas appel à un féticheur.

Il était connu que le père de Nnaemeka défendait avec obstination sur cette question des vues plus avancées que ses voisins plus superstitieux.

- Je ne serai pas une autre Madame Gchuba. Si mon fils veut se tuer lui-même, qu'il le fasse de ses propres mains. Ce n'est pas à moi de l'y aider.

- Mais c'était de la faute de cette femme, dit Madubogwu. Elle aurait dû aller consulter un féticheur honnête. Malgré tout, elle a fait preuve d'astuce.

- Elle a commis un meurtre par pure méchanceté, dit Jonathan qui acceptait rarement de discuter avec ses voisins parce que, comme il le disait souvent, ceux-ci étaient incapables de raisonner correctement. Le gri-gri avait été préparé pour son mari et je suis persuadé qu'il lui aurait fait le plus grand bien. C'était de la perversion de le mélanger à la nourriture du féticheur, et de dire ensuite que c'était uniquement pour vérifier son efficacité.

Six mois plus tard, Nnaemeka montrait à sa jeune femme une courte missive de son père :

« Je suis stupéfait que tu puisses avoir assez peu de cœur pour m'envoyer la photo de ton mariage. Je te l'aurais bien renvoyée mais, à la réflexion, j'ai décidé de déchirer la partie où apparaît ta femme et de te la renvoyer, car je n'ai rien à faire avec elle. Comme je voudrais également n'avoir rien à faire avec toi. »

Quand Nene parcourut la lettre et vit la photo mutilée, ses yeux se remplirent de larmes et elle se mit à sangloter.

- Ne pleure pas, ma chérie, lui dit son mari, au fond, il a bon cœur et un jour, il fera preuve d'indulgence envers notre mariage.

Mais les années passaient et ce jour-là n'arrivait pas.

Pendant huit ans, Okeke se refusa à tout contact avec son fils, Nnaemeka. Il ne lui écrivit que trois fois (lorsque Nnaemeka lui demanda la permission de venir passer ses congés au village), village).

- Je ne peux te recevoir chez moi, répondit-il une fois. Cela ne m'intéresse absolument pas de savoir où et comment tu passes tes congés - ou ta vie, pour ce qui en est.

Ce n'était pas uniquement le petit village qui était prévenu contre le mariage de Nnaemeka. À Lagos, surtout parmi ses compatriotes qui y travaillaient, ce préjugé prenait une forme différente. Quand elles se retrouvaient aux réunions de l'Amicale du village, les femmes n'étaient pas désagréables avec Nene. Au contraire, elles faisaient preuve à son égard d'une déférence excessive pour mieux lui faire sentir qu'elle n'était pas des leurs. Mais avec le temps, Nene réussit petit à petit à battre en brèche ce préjugé et même à se faire des amies parmi ces femmes. Lentement et à contrecœur, elles commencèrent à reconnaître que Nene s'occupait de son ménage bien mieux que la plupart d'entre elles.

La rumeur atteignit finalement le village au cœur du pays ibo que Nnaemeka et sa jeune épouse formaient un couple parfaitement heureux. Mais son père était un des rares habitants du village à ne pas le savoir. Il se mettait dans une telle colère quand on mentionnait le nom de son fils que tout le monde évitait de le prononcer en sa présence. Par un énorme effort de volonté, il avait réussi à repousser le souvenir de son fils au plus profond de sa mémoire. Cet effort lui avait presque coûté la vie, mais il avait persévéré et avait réussi dans son entreprise.

Et puis, un jour, il reçut une lettre de Nene et malgré lui, il y jeta d'abord un coup d'œil rapide, puis tout d'un coup, son visage changea d'expression et il commença à lire plus attentivement :

« ... Du jour où ils ont appris qu'ils avaient un grand-père, nos deux fils ont insisté pour qu'on les emmène le voir. Il m'est impossible de leur dire que vous ne voulez pas les voir. Je vous supplie de permettre à Nnaemeka de les amener au village pour un court séjour, pendant ses congés, le mois prochain. Moi, je resterai ici à Lagos... »

Le vieillard sentit immédiatement que la décision qu'il avait mis tant d'années à fortifier était en train de fléchir. Il se disait qu'il ne devait pas céder ; il essaya de s'armer le cœur contre tous ces appels de l'émotion. Il revivait le même combat qui l'avait conduit à répudier son fils, mais cette fois-ci, en sens contraire. Il s'appuya contre une fenêtre et regarda dehors. Le ciel était couvert de gros nuages noirs et un grand vent commençait à souffler, remplissant l'air de poussière et de feuilles mortes. C'était une de ces rares occasions où la nature participe au combat humain. Très vite, il se mit à pleuvoir, la première pluie de l'année. Elle se mit à tomber à grosses gouttes accompagnée par les éclairs et le tonnerre qui marquent habituellement un changement de saison. Okeke essayait avec force de ne pas penser à ses deux petits-fils. Mais il savait bien qu'il menait un combat perdu d'avance. Il tenta de fredonner son cantique préféré, mais le bruit des grosses gouttes d'eau sur le toit arrêta sa voix. Son esprit revint immédiatement aux enfants. Comment pouvait-il leur fermer sa porte au nez ? Par un curieux détour de son esprit, il les vit debout, tristes et abandonnés, sous l'orage furieux et sans pitié - rejetés hors de chez lui.

Cette nuit-là, il dormit à peine, en proie aux remords, et aussi à une vague peur de mourir sans avoir pu faire la paix avec les siens.

Akueke

Akueke gisait malade sur son lit, isolée par la muraille d'animosité qui s'était soudain levée entre ses frères et elle. Leurs murmures l'effrayaient. Ils ne lui avaient pas encore dit ce qui devait être fait mais elle le savait. Elle voulait leur demander de l'emmener chez le père de sa mère à Ezi mais l'inimitié qui était venue si curieusement les séparer lui interdisait de parler. Qu'ils osent ! La nuit dernière, Ofodile, qui était l'aîné, avait voulu parler mais il était resté debout à la regarder avec des larmes dans les yeux. Pour qui versait-il ces larmes ? Qu'il bouffe de la merde.

Dans le demi-sommeil agité qui la visita plus tard, Akueke était bien loin, dans la concession de son grand-père à Ezi, toute trace de maladie oubliée. Elle était de nouveau la beauté du village.

Akueke était le dernier enfant de sa mère et la seule fille. Elle avait six frères et leur père était mort alors qu'elle était encore toute petite.

Mais c'était un homme qui avait du bien, et même après sa mort, sa famille ne connut pas vraiment le besoin, d'autant plus que certains des fils cultivaient déjà leurs propres champs.

Plusieurs fois par an, la mère d'Akueke emmenait ses enfants rendre visite à ses propres parents à Ezi, à une journée entière de marche d'Umuofia, à l'allure des plus jeunes. Akueke allait à pied ou bien sa mère la portait sur le dos. Quand le soleil montait dans le ciel, sa mère cassait une petite branche de manioc dans un champ qui bordait la route pour se protéger la tête.

Akueke attendait avec impatience ces visites chez le père de sa mère ; un vrai géant que cet homme à la barbe et aux cheveux blancs. Quelquefois, le vieillard tressait sa barbe comme une corde dont l'extrémité effilée laissait dégouliner les gouttes de vin de palme, lorsqu'il buvait. Ceci avait toujours le don d'amuser Akueke, et le vieillard qui le savait rendait la situation encore plus amusante en grinçant des dents entre les gorgées de vin.

Il aimait beaucoup sa petite-fille qui, disait-on, était le portrait de sa propre mère. Il appelait rarement Akueke par son nom ; c'était toujours *Mère*. En réalité, Akueke était cette femme d'une autre génération revenue dans le cycle de la vie. Pendant ses visites à Ezi, Akueke savait bien qu'elle pouvait faire tout ce qu'elle voulait : son grand-père interdisait à quiconque de la gronder. Au-delà du mur, les voix se firent plus fortes. Peut-être les voisins faisaient-ils des reproches à ses frères. Ils étaient donc tous au courant. Qu'ils bouffent tous de la merde. Si

elle avait pu se lever, elle les aurait tous chassés dehors avec le vieux balai qui se trouvait par terre, près de son lit. Elle aurait bien voulu que sa mère soit encore vivante. Tout ceci ne lui serait pas arrivé.

La mère d'Akueke était morte deux ans auparavant et son corps avait été transporté à Ezi pour être enterré parmi sa propre parenté. Le vieillard qui avait eu dans la vie de nombreux chagrins avait demandé : « Pourquoi prennent-ils mes enfants et me laissent-ils ici ? » Mais, quelques jours plus tard, il avait dit aux gens qui étaient venus le consoler : « Nous sommes les poulets de Dieu. Parfois, il en choisit un jeune pour le manger, parfois un vieux. » Le souvenir de ces scènes revint avec intensité à la mémoire d'Akueke et, pour une fois, elle se mit presque à pleurer. Que ferait le vieillard quand il apprendrait sa mort abominable ?

La classe d'âge d'Akueke dansa pour la première fois en public pendant la saison sèche qui suivit la mort de sa mère. Akueke fit sensation en dansant et le nombre de ses soupirants décupla. D'un jour de marché à l'autre, il y avait toujours un homme pour apporter du vin de palme à ses frères. Mais Akueke les rejetait tous. Ses frères commencèrent à s'inquiéter. Ils aimaient tous leur seule sœur, et surtout depuis la mort de leur mère, ils donnaient l'impression de rivaliser entre eux pour assurer son bonheur.

Et maintenant, ils s'inquiétaient parce qu'elle gaspillait les occasions de faire un bon mariage. Son frère aîné, Ofodile, lui dit avec toute la sévérité dont il était capable que les filles orgueilleuses qui refusent tous les prétendants se retrouvent souvent dans le malheur, comme Onwuero qui, dans l'histoire, rejeta tous les hommes mais finit par courir après trois poissons qui s'étaient métamorphosés en beaux jeunes gens afin de la faire mourir.

Akueke n'avait pas écouté. Et maintenant, son esprit protecteur, désespérant de lui faire entendre raison, était intervenu et l'avait frappée de cette maladie. D'abord, les gens avaient fait semblant de ne pas remarquer son ventre gonflé.

On fit venir des guérisseurs de tous les alentours pour la soigner. Mais toutes leurs herbes et leurs racines restèrent sans effet. Un devin *afa* envoya les frères d'Akueke à la recherche d'un certain palmier qu'étouffait une plante grimpante.

Quand vous la verrez, leur dit-il, prenez un coupe-coupe et coupez cette plante qui étouffe l'arbre. Les esprits qui enchaînaient votre sœur la délivreront alors.

Les frères fouillèrent Umuofia et les villages avoisinants pendant trois jours avant de découvrir le palmier et de le libérer en coupant les lianes. Mais leur sœur n'en fut pas délivrée pour autant ; au contraire, son état empira.

Enfin, ils tinrent tous conseil et décidèrent le cœur lourd qu'Akueke avait été frappée par la maladie qui gonfle le corps, ce qui était une abomination pour le pays. Akueke savait quel était le but de la discussion de ses frères. Dès que

l’aîné pénétra dans la chambre de la malade, celle-ci se mit à lui jeter des injures à la tête et il s’enfuit. Cela continua pendant toute la journée et on pouvait vraiment craindre qu’elle ne meure dans la maison et ne fasse retomber la colère d’*Ani* sur toute la famille, ou même sur le village tout entier. Les voisins vinrent prévenir les frères du grave danger auquel ils exposaient les neuf villages d’Umuofia.

Dans la soirée, ils la portèrent dans cette partie de la brousse qui était maudite. Ils avaient bâti pour elle un abri temporaire et un lit rudimentaire. Son épuisement et sa haine la laissaient alors sans voix ; ses frères l’abandonnèrent et s’éloignèrent.

Le lendemain matin, trois des frères retournèrent dans la brousse pour voir si elle était encore vivante. À leur stupéfaction, ils trouvèrent l’abri vide. Ils firent tout le chemin du retour en courant pour informer les autres, et ils revinrent tous et se mirent à fouiller la brousse. Il n’y avait aucune trace de leur sœur. Elle avait certainement été mangée par les animaux sauvages, ce qui arrivait parfois dans ces cas-là.

Deux ou trois lunes passèrent et leur grand-père envoya un messager à Umuofia pour demander s’il était vrai qu’Akueke était morte. Les frères répondirent « oui », et le messager retourna à Ezi. Une semaine ou deux plus tard, le vieillard envoya un autre message intimant l’ordre à tous les frères de venir le voir. Il les attendait dans son *obi* quand ses petits-enfants arrivèrent. Après les formalités de bienvenue que le souvenir de leur récente perte rendit plus discrètes, il leur demanda où était leur sœur. L’aîné lui raconta l’histoire de la mort d’Akueke. Le vieillard écouta jusqu’à la fin, la tête appuyée sur la paume de sa main droite.

- Ainsi, Akueke est morte, dit-il, d’un ton faussement interrogateur. Et pourquoi ne m’avez-vous pas envoyé un messager ?

Il y eut un silence et l’aîné répondit qu’ils avaient d’abord voulu compléter les rites de purification. Le vieillard grinça des dents puis il se leva avec peine et, à moitié courbé, se dirigea d’un pas mal assuré vers la chambre où il couchait, poussa la porte sculptée et le fantôme d’Akueke apparut devant eux, la bouche sévère, implacable. Ils sursautèrent et un ou deux se retrouvèrent même dehors.

- Revenez, dit le vieillard avec un triste sourire. Savez-vous qui est cette jeune femme ? Je veux une réponse. Toi, Ofodile, tu es l’aîné, je veux que tu me répondes. Qui est-ce ?

- C’est notre sœur Akueke.

- Votre sœur Akueke ? Mais vous venez de me dire qu’elle était morte de la maladie qui gonfle le corps. Comment a-t-elle pu mourir et être ensuite ici ? Il y eut un silence. Si vous ne savez pas ce qu’est cette maladie, pourquoi ne pas

avoir demandé à ceux qui savent ?

- Nous avons consulté les guérisseurs de tout Umuofia et Abame.

- Pourquoi ne pas l'avoir amenée ici ?

Silence.

Alors le vieillard leur fit savoir sans détour qu'il les avait réunis pour les informer qu'à partir d'aujourd'hui, Akueke était devenue sa fille et que son nom serait désormais Matefi. Elle n'était plus fille d'Umuofia mais d'Ezi. Ils restèrent silencieux, les yeux fixés devant eux.

- Quand elle se mariera, conclut le vieillard, sa dot m'appartiendra, pas à vous. Pour ce qui est des rites de purification, vous pouvez les continuer car Akueke est vraiment morte pour Umuofia.

Sans un seul mot de bienvenue à l'adresse de ses frères, Matefi rentra dans la chambre.

Les années d’école de Chike

Le dernier enfant de Sarah fut un garçon et sa naissance apporta beaucoup de joie dans la maison de son père, Amos. À son baptême, l’enfant reçut trois noms : John, Chike, Obiajulu, ce dernier signifiant « l’esprit est enfin au repos ». Quiconque entendait ce nom savait aussitôt que son propriétaire était ou bien enfant unique, ou bien le seul fils de la famille, ce qui était en effet le cas de Chike. Ses parents avaient eu cinq filles avant lui.

Comme ses sœurs, Chike fut élevé « selon les principes des Blancs », c’est-à-dire exactement à l’opposé de la tradition. Bien des années auparavant, Amos avait acheté une toute petite cloche avec laquelle il convoquait sa famille aux prières et aux cantiques, matin et soir. C’était là un des principes régissant la vie des Blancs. Sarah apprit à ses enfants à ne pas manger chez leurs voisins parce qu’ils « offraient leur nourriture aux idoles ». Et ce faisant, elle rompait ainsi avec une coutume immémoriale qui voulait que les enfants appartiennent à tous et donc, quelles que soient les relations existant entre les parents, que leurs enfants jouent ensemble et partagent leur nourriture.

Un jour, une voisine offrit un morceau d’igname à Chike, qui avait alors seulement quatre ans. Le garçon secoua la tête avec arrogance et dit :

- Nous ne mangeons pas la nourriture des païens !

La voisine, pleine de rage, réussit à se contrôler et se contenta de murmurer en aparté que, grâce aux Blancs, même un *osu* était plein d’orgueil aujourd’hui. Et elle avait raison. Autrefois, un *osu* n’aurait pu relever sa tête hirsute en présence d’un homme libre. C’était l’esclave de l’un des nombreux dieux du clan. C’était un objet à part, objet non pas de vénération mais de mépris, sur lequel on pouvait presque cracher. Il ne pouvait épouser qui que ce soit né libre et il ne pouvait porter aucun des titres du clan. Quand il mourait, il était enterré avec ceux de sa caste dans la partie maudite de la brousse.

Maintenant, tout avait changé, ou plutôt avait commencé à changer ; si bien que non seulement un enfant *osu* pouvait regarder avec mépris les gens libres, mais même parler de nourriture de païen ! Les Blancs avaient, en effet, accompli bien des transformations.

Au départ, le père de Chike n’était pas un *osu* mais il était allé se marier avec une femme qui l’était, au nom du christianisme. On n’avait jamais vu un homme se faire *osu* de cette façon-là, les yeux grands ouverts. Mais Amos n’était rien moins que fou ! La nouvelle religion lui était montée au cerveau comme du vin

de palme que certains peuvent boire sans perdre la tête, tandis que d'autres ne savent plus à la fin ce que reçoit leur estomac.

La seule personne qui encouragea Amos dans sa folle entreprise matrimoniale fut monsieur Brown, le missionnaire blanc qui vivait dans une cure au toit de chaume et aux murs de poto-poto, et que les gens respectaient beaucoup non pas à cause de ses sermons, mais en raison du dispensaire qu'il avait ouvert dans une de ses pièces. Amos était sorti de la cure de monsieur Brown grandement réconforté. Quelques jours plus tard, il annonça la nouvelle à sa mère veuve et qui s'était récemment convertie au christianisme, prenant le nom d'Elizabeth. Le choc faillit la tuer. Quand elle en fut remise, elle supplia à genoux son fils de ne pas faire une telle chose. Mais il ne voulut rien entendre ; on lui avait fermé les oreilles en les clouant ! En désespoir de cause, Elizabeth alla consulter un devin.

C'était un homme d'une grande sagesse et d'un grand pouvoir. Tout en restant assis sur le sol de sa case à tambouriner sur une carapace de tortue, les yeux cernés de lait de chaux, il voyait non seulement le présent, mais aussi ce qui avait été et ce qui serait. On l'appelait « l'homme aux quatre yeux ». Dès que la vieille Elizabeth fut entrée, il jeta sur le sol ses cauris et lui dit qu'elle était venue le voir pour parler de « ton fils qui a rejoint la religion des Blancs, comme toi aussi d'ailleurs, alors que, vu ton grand âge, tu devrais avoir plus de raison. Et peux-tu t'étonner qu'il ait été frappé de folie ? Ceux qui ramassent des fagots pleins de termites doivent s'attendre à la visite des lézards ». Il jeta ses cauris plusieurs fois et traça quelque chose avec son doigt dans un bol rempli de sable ; et pendant tout ce temps, son *nwifulu*, une calebasse qui parle, se parlait à elle-même. « Ferme-la », rugit-il et aussitôt, elle se calma. Le devin murmura quelques incantations et sans reprendre haleine, débita les uns après les autres, comme les cauris de sa corde magique, une série de proverbes.

Enfin, il prescrivit le remède. Les ancêtres étaient en colère et avaient besoin qu'on leur offre une chèvre pour les apaiser. La vieille Elizabeth se soumit aux rites mais son fils n'en continua pas moins dans sa folie et épousa une fille *osu* qui s'appelait Sarah. La vieille Elizabeth renia sa nouvelle religion et revint à la foi de ses pères.

Mais nous nous sommes éloignés de notre histoire. Cependant, il était important de savoir comment le père de Chike était devenu *osu*, car même aujourd'hui que le monde est à l'envers, une telle histoire est rare. Revenons maintenant à Chike qui refusait de manger le pain des païens à l'âge tendre de quatre, peut-être cinq ans.

Deux ans plus tard, il alla à l'école du village. Sa main droite pouvait alors atteindre son oreille gauche en passant par-dessus sa tête, ce qui prouvait qu'il était assez âgé pour s'attaquer aux mystères de la science des Blancs. Il fut ravi

de sa nouvelle ardoise et de son nouveau crayon, et surtout de son uniforme qui se composait d'une chemise blanche et d'un short de toile brun. Mais plus le jour de la rentrée approchait, plus son jeune esprit était obsédé par les multiples histoires qu'on racontait sur les professeurs et les châtiments corporels. Et il se souvenait de la chanson que ses sœurs aînées chantaient, chanson dont le refrain était assez inquiétant : Onye nkuzi ewelu itali piagbusie umuaka[6]

Un des moyens dont se sert l'ibo pour souligner l'importance d'une chose est l'exagération, si bien que le professeur du refrain n'avait peut-être pas fouetté les enfants jusqu'au sang mais il les avait certainement fouettés et cela faisait beaucoup réfléchir Chike.

Comme il était encore très jeune, Chike fut envoyé à ce qu'on appelait « la classe de religion » où on chantait, et quelquefois dansait le catéchisme. Chike adorait la sonorité des mots et le rythme de la danse. Pendant la leçon de catéchisme, la classe faisait la ronde pour danser au rythme des questions du professeur. « Qui était César ? » demandait-il par exemple, et la réponse sortait d'un seul coup, à grand renfort de bruit de pieds battant le sol en cadence.

Siza bu eze Rome

Onye nachi enu uwa dum[7],

sans s'inquiéter qu'au vingtième siècle César n'était plus le maître du monde entier.

Et parfois aussi, ils chantaient en anglais. Chike aimait beaucoup « Ten Green Bottles ». On leur avait appris les mots de la chanson, mais ils se rappelaient uniquement les premiers et les derniers vers. Les paroles du milieu étaient fredonnées, indistinctes et mâchonnées :

Ten grin botr angin on dar war,
Ten grin botr angin on dar war,
Hm hm hm hm hm,
Hm hm hm hm hm hm,
An ten grin botr angin on dar war[8].

La première année s'écoula donc de cette façon. Chike fut reçu à « l'école enfantine » où on travaillait plus sérieusement.

Il est inutile de le suivre tout au long de ces années-là. Ce serait une autre histoire plus ou moins semblable d'ailleurs à celle des autres enfants. Cependant, à l'école primaire, Chike commença à faire montre d'une personnalité bien à lui. Il conçut une véritable haine pour l'arithmétique mais par contre, il adorait les histoires et les chansons. Et surtout, il aimait la sonorité des mots anglais, même s'il n'y comprenait rien du tout. Certains le remplissaient tout simplement de ravissement. « Periwinkle » était un de ceux-là. Il avait depuis longtemps oublié

comment il l'avait appris et ce qu'il voulait dire exactement. Il lui avait donné un sens particulier un peu vague et qui le rendait féerique. « Constellation » était un autre de ces mots. Le professeur de Chike aimait beaucoup les grands mots. On disait qu'il était très savant. Son passe-temps favori consistait à recopier les mots dont on a plein la bouche et qu'il trouvait dans son dictionnaire étymologique Chamber. Peu de temps auparavant, il avait soulevé les applaudissements de sa classe en réduisant à rien l'excuse que fournissait un garçon pour expliquer son retard en lui disant : « La procrastination est l'excuse du paresseux. » L'érudition du professeur transparaissait dans toutes les matières qu'il enseignait. Ses leçons de choses étaient mémorables. Chike se rappellerait toujours la leçon sur les différentes formes de propagation des graines. Selon le professeur, il y en avait cinq : l'homme, l'animal, l'eau, le vent et la machine explosive. Même ceux des élèves qui oublièrent tout des autres méthodes se souvenaient de « la machine explosive ».

Naturellement, Chike était impressionné par le vocabulaire explosif du professeur. Mais cette qualité féerique que les mots possédaient pour lui était d'une autre sorte. Les premières phrases de son livre de lecture, qui étaient pourtant bien simples, le remplissaient d'un vague ravissement : « Il y avait une fois un sorcier. Il habitait l'Afrique. Il alla en Chine chercher une lampe. » À la maison, Chike lisait et relisait ces phrases ; puis, il en fit une chanson qui n'avait pas de sens et où « Periwinkle » s'était introduit et aussi « Damascus ». Mais c'était comme une fenêtre par laquelle il percevait au loin un monde nouveau, étrange et magique. Et il était heureux.

L’œuf du sacrifice

Julius Obi était assis et contemplait d’un œil vague sa machine à écrire. Le gros chef de bureau ronflait à sa table. Dehors, le garde dans son uniforme vert dormait à son poste. On ne pouvait le lui reprocher ; pas un client n’avait franchi la grille depuis près d’une semaine. Un panier vide était resté sur l’énorme balance autour de laquelle quelques noix palmistes traînaient dans la poussière. Seules les mouches n’avaient pas diminué en nombre.

Julius se dirigea vers la fenêtre qui dominait le grand marché bordant la rive du Niger. Bien qu’on l’appelât toujours *Nkwo,* ce marché s’étendait depuis longtemps aux autres jours *Eke, Oye* et *Afo,* maintenant que le progrès avait transformé la ville en un grand port exportateur d’huile de palme. Mais bien qu’il se poursuivît ainsi les autres jours, c’était celui de *Nkwo* qui était le plus animé parce que la divinité qui avait présidé aux destinées du marché depuis l’Antiquité continuait d’exercer son pouvoir uniquement le jour qui lui était consacré - les autres jours, les gens pouvaient bien s’entre-tuer par cupidité s’ils voulaient. On disait qu’elle apparaissait, au centre du marché, sous la forme d’une vieille femme, juste avant le chant du coq, et qu’elle agitait son éventail magique dans les quatre directions de la terre - devant elle, derrière elle, à droite et à gauche - pour attirer les marchands et les marchandes des endroits éloignés. Et ils venaient tous, apportant les produits de leurs champs - de l’huile de palme et des noix palmistes, des noix de cola, du manioc, des nattes, des paniers et des poteries ; et ils remportaient chez eux des tissus multicolores, du poisson fumé, des marmites en fonte et des assiettes. C’étaient des gens de la forêt. L’autre moitié du monde, qui habitait près des grandes rivières, descendait aussi de ses villages en pirogue, apportant des ignames et du poisson. Parfois, c’était une grande pirogue chargée d’une douzaine de personnes ou même plus ; parfois, c’était un seul pêcheur avec sa femme, dans une petite embarcation venant de l’Anambara au courant rapide. Ils amarraient leur pirogue à la rive et vendaient leur poisson après avoir bien marchandé. Les femmes remontaient alors les pentes abruptes de la rive pour aller acheter au cœur même du marché du sel et de l’huile, et si elles avaient fait de très bonnes affaires, peut-être une aune de tissu. Et pour les enfants restés à la maison, elles achetaient des gâteaux à la farine de haricot et du *mai-mai*[9] que préparent les femmes Igaras. Lorsque le soir venait, ils reprenaient leurs pagaies et s’en allaient, l’eau luisant au coucher du soleil et leur pirogue diminuant de plus en plus à l’horizon, jusqu’à n’être plus

qu’un sombre croissant à la surface de l’eau avec deux formes noires se balançant d’avant en arrière. Umuru était alors le lieu de rencontre des gens de la forêt qu’on appelait les Igbos et des étrangers, habitants des rivières que les Igbos appelaient Olu, et dont le domaine marquait les limites du monde connu.

Julius Obi n’était pas un enfant d’Umuru. Comme tant d’autres, il était venu d’un des villages de la brousse situés à l’intérieur du pays. Ayant réussi son certificat d’études primaires à l’école de la mission, il était venu à Umuru pour travailler comme commis dans les bureaux de la toute-puissante maison de commerce européenne qui achetait les noix palmistes à un prix qu’elle fixait elle-même, et qui vendait du tissu et de la quincaillerie également à son propre prix. Les bureaux étaient situés près du fameux marché, si bien que pendant les deux ou trois premières semaines, Julius avait dû s’habituer à travailler au milieu de cette énorme rumeur qui l’enveloppait. Parfois, quand le chef de bureau était absent, Julius se dirigeait vers la fenêtre et contemplait en contrebas cette activité de vaste termitière. La plupart des habitués n’étaient pas venus hier, pensa-t-il, et pourtant, le marché donnait l’impression d’être toujours aussi plein. Il devait y en avoir des gens dans le monde pour remplir ainsi ce marché jour après jour. Bien sûr, on disait que tous ceux qui y venaient n’étaient pas vraiment des êtres humains ; c’était du moins ce qu’affirmait Ma, la mère de Janet.

- Certaines de ces belles jeunes femmes que tu vois se frayant un chemin à travers la foule ne sont pas des êtres humains comme toi ou moi, mais des *mami-watas* qui ont leur ville au plus profond de la rivière, disait-elle. Tu peux toujours le deviner parce qu’elles ont une beauté trop parfaite et trop froide. Tu as à peine le temps de les entrevoir du coin de ton œil, de cligner ensuite des yeux et de bien les regarder qu’elles ont déjà disparu dans la foule.

Julius pensait à ces choses-là tout en restant debout à la fenêtre, regardant le marché vide et silencieux en contrebas. Qui aurait jamais pu penser que le grand marché si bruyant se viderait ainsi de ses clients ? Mais telle était la force de *Kitikpa* [10], l’incarnation toute-puissante de la petite vérole. Lui seul pouvait chasser tous ces gens et abandonner le marché aux mouches.

Quand Umuru n’était encore qu’un petit village, il y avait une classe d’âge chargée de balayer la place du marché tous les jours *Kwo.* Mais le progrès avait transformé la ville en un grand port qui se vautrait le long de la berge du fleuve, sale et surpeuplé, plein de mouvement ; une zone neutre où le nombre des étrangers dépassait de loin celui des enfants du pays qui ne pouvaient rien y faire, sinon secouer la tête en pensant à cette grossière perversion de leurs vœux. Car ils avaient en effet souhaité - et qui aurait pu le leur reprocher ? - que la ville se développe et devienne de plus en plus prospère. Et elle s’était développée.

Mais il y a deux sortes de développement : le bon et le mauvais. Le ventre ne se gonfle pas uniquement de nourriture et de boisson ; ce gonflement peut être également le signe d'une maladie abominable, qui finira par chasser de chez eux ceux qui en sont les victimes avant même qu'ils ne soient vraiment morts.

Les étrangers venaient à Umuru pour y faire du commerce et de l'argent, non pour y chercher des tâches à accomplir car ils en avaient suffisamment une fois rentrés à la maison, dans leurs villages où ils étaient vraiment chez eux.

Et comme si ce n'était pas suffisant, les garçons et les filles d'Umuru, encouragés par les écoles et les églises, ne se conduisaient pas mieux que les étrangers. Ils négligeaient les devoirs d'autrefois et ne retenaient que les réjouissances.

La ville était donc dans cet état-là, quand *Kitikpa* vint la visiter et exiger le sacrifice que les habitants doivent aux dieux du pays. Il arriva sachant parfaitement qu'il faisait régner la terreur sur les gens. C'était une puissance diabolique et il en était fier. De crainte de l'offenser, on ne disait pas qu'il « tuait » mais qu'il « décorait » ceux qu'il faisait mourir, et personne n'osait les pleurer. Il mettait fin aux échanges entre voisins et entre villages. On disait : « *Kitikpa* est dans ce village », et immédiatement celui-ci se trouvait coupé de ses voisins.

Julius était triste et inquiet parce qu'il y avait presque une semaine qu'il n'avait vu Janet, la jeune fille qu'il allait épouser. Ma lui avait expliqué très gentiment qu'ils ne devraient plus se voir « aussi longtemps que cette histoire n'était pas terminée, par la grâce de Dieu ». (Ma était une fervente convertie au christianisme, et l'une des raisons pour lesquelles elle approuvait le mariage de sa fille unique avec Julius était que celui-ci faisait partie de la chorale de l'église anglicane.)

- Il faut rester chez toi, lui avait-elle dit en baissant la voix, car *Kitikpa* interdisait strictement le bruit et l'exubérance. On ne sait jamais qui on peut rencontrer dans les rues. Cette famille-là l'a attrapée.

Elle baissa encore plus la voix et montra subrepticement du doigt la maison d'en face dont la porte d'entrée était barrée d'une palme jaunie.

- Il a déjà décoré l'un d'eux, et les autres sont partis aujourd'hui dans un gros camion du gouvernement.

Janet fit un petit bout de chemin avec Julius puis s'arrêta ; il s'arrêta alors aussi. Ils donnaient l'impression de ne rien avoir à se dire, et pourtant ils s'attardaient. Puis elle lui dit bonsoir, et il répondit bonsoir. Et puis ils se serrèrent la main, ce qui était très inhabituel, comme si leur séparation cette nuit-là était quelque chose de nouveau et de grave.

Il ne rentra pas directement chez lui, car il voulait désespérément conserver,

même seul, le souvenir de cet étrange adieu. Comme il avait de l'éducation, il n'avait pas peur de rencontrer quelqu'un la nuit ; il alla donc au bord de la rivière et se mit à arpenter la rive. Il dut y rester longtemps car il s'y trouvait encore quand le gong de bois du masque nocturne résonna. Il se mit immédiatement en route pour rentrer chez lui, marchant et courant à la fois, car les masques de la nuit ne relèvent pas de la superstition ; ils existent bien, et choisissent la nuit pour leurs bacchanales parce que, comme la chauve-souris, ils sont très laids.

Dans sa hâte, il marcha sur quelque chose qui se cassa et dont le liquide s'écoula avec un léger bruit d'explosion. Il s'arrêta et fouilla le sentier du regard. La lune n'était pas encore levée, mais il y avait une vague lueur dans le ciel qui prouvait qu'elle ne tarderait pas. Dans cette pénombre, il vit qu'il avait marché sur un œuf déposé là en sacrifice. Quelqu'un en proie au malheur avait apporté son offrande à la croisée des chemins, à la nuit tombante. Et il avait marché dessus. Comme le voulait l'usage, cet œuf avait été déposé à l'intérieur d'un anneau de palmes vertes tressées. Mais pour Julius, cet arrangement ressemblait plus à une maison à l'intérieur de laquelle l'artiste terrifiant était à l'œuvre. Il s'essuya la plante du pied sur le sable du sentier et se dépêcha de partir, emportant dans son esprit une vague préoccupation de plus. Mais sa hâte ne servait plus à rien maintenant ; le masque aux pieds légers était déjà dehors. Peut-être l'approche menaçante et imminente de la lune le forçait-il à se hâter. Sa voix montait haute et claire dans la nuit tranquille comme une lame de feu. Il était encore très loin mais Julius savait que les distances disparaissaient devant lui. Aussi se dirigea-t-il tout droit vers un champ d'ignames qui bordait la route et se jeta à plat ventre, à l'abri des larges feuilles. Il y était à peine caché qu'il entendit le bruit sec de la crécelle de l'esprit et le flot tonitruant de ses paroles ésotériques. Il trembla de tous ses membres. Ces bruits lui tombaient dessus comme une avalanche, lui enfonçant presque le visage dans la terre humide. Et à présent, il pouvait entendre les pas. C'était comme si vingt créatures diaboliques couraient ensemble. La terreur s'empara entièrement de lui et il faillit se lever et s'enfuir. Heureusement, il se contraignit... En un rien de temps, tout cet ébranlement de l'air et de la terre - le tonnerre et la pluie torrentielle, le tremblement du sol et l'inondation - passa et disparut au loin, de l'autre côté de la route.

Le lendemain matin, dans le bureau du chef, un homme du pays parla amèrement de la nuit dernière et raconta comment *Kitikpa* avait été provoqué par de jeunes entêtés qui avaient rendu la liberté au bruyant masque aux pieds légers ; et cela au mépris des ordres des anciens qui savaient que *Kitikpa* serait fou de rage, et alors...

L’ennui avec ces jeunes effrontés, c’était qu’ils n’avaient encore jamais éprouvé eux-mêmes le pouvoir de *Kitikpa* ; ils en avaient juste entendu parler. Mais bientôt, ils sauraient d’expérience.

Tandis que Julius restait à la fenêtre à regarder dehors le marché vide, il revécut la terreur de cette nuit-là. Cela s’était passé à peine une semaine auparavant, mais c’était comme dans une autre vie, séparée du présent par un grand vide. Et ce vide s’élargissait chaque jour qui passait. De ce côté-ci, il y avait Julius, de l’autre, Ma et Janet que l’artiste terrifiant était en train de « décorer ».

Une créancière vindicative

- Par ici, madame, appela d’une voix chantante la vendeuse à l’air éveillé, portant une perruque en hauteur, et qui s’occupait d’une des caisses alignées dans le supermarché.

Mrs Emenike dirigea avec une habileté consommée son caddie vers la jeune fille.

- Madame, vous veniez à ma caisse, se plaignit la jeune fille qui s’occupait de la caisse suivante et qui se trouvait ainsi privée d’une cliente.

- Désolée, ma chère, la prochaine fois.

- Bonjour, madame, chantonna la jeune fille d’une voix douce, tout en faisant passer les achats de madame sur son comptoir. Comptant ou à crédit, madame ?

- Comptant.

Elle frappa les touches à toute vitesse et annonça le verdict. Neuf livres, quinze shillings et six pence. Mrs Emenike ouvrit son sac à main, en sortit un porte-monnaie, l’ouvrit en tirant sur la fermeture Éclair et tendit deux billets de cinq livres neufs et craquants. La jeune fille poussa de nouveau sur une touche et la caisse libéra un tiroir plein de pièces. Elle y rangea l’argent de madame et lui rendit sa monnaie, ainsi qu’une note d’un mètre de long. Mrs Emenike jeta un coup d’œil au bas du long ruban de papier sur lequel la caisse avait imprimé ce qu’elle avait dépensé au total avec cette formule de politesse MERCI ET REVENEZ NOUS VOIR, et elle hocha la tête en signe d’assentiment.

Ce fut alors qu’eut lieu le premier contretemps. Il semblait n’y avoir personne aux alentours pour empaqueter les achats de madame dans un carton, et pour les porter dehors à sa voiture.

- Où sont les petits porteurs ? demanda la jeune fille d’un ton presque désespéré. Excusez-nous, madame, il y en a beaucoup qui nous ont quittés à cause de l’école primaire gratuite... John ! appela-t-elle en apercevant un des rares survivants. Viens ici et emballe les affaires de madame !

John était un « petit porteur » d’une quarantaine d’années, qui boitait et qui transpirait abondamment malgré le confort climatisé du supermarché. Tout en rangeant les achats dans le carton vide, il grommelait à haute voix.

- Moi y en a aller dire au directeur trouver beaucoup encore garçons pour ce sale travail.

- Toi pas savoir tout le monde aller à l’école primaire gratuite ? lui demanda la jeune fille à la perruque avec bonne humeur.

- Ça va là. Mais moi pas vouloir mourir pour primaire gratuite.

Dehors, au parking, il enfourna le carton dans le coffre de la Mercedes grise de Mrs Emenike ; ensuite, il se releva et attendit qu'elle ouvre son sac puis son porte-monnaie, qu'elle fouille parmi un tas de pièces avec un doigt jusqu'à ce qu'elle y trouve une pièce de trois pence qu'elle retira avec deux doigts et qu'elle laissa tomber dans la paume tendue du porteur. Il hésita un moment, puis il s'éloigna en boitant sans dire un mot.

Mrs Emenike n'avait jamais beaucoup aimé ces vieux qui font le travail réservé d'habitude à de petits garçons. Quel que soit le pourboire qu'on leur donnât, ils n'avaient jamais l'air content. Regardez un peu ce boiteux râleur. Combien s'attendait-il à recevoir pour avoir porté quelques mètres un tout petit carton ? Voilà le résultat de l'école primaire gratuite ; et cela avait été encore pire pour les ménages. Mrs Emenike avait perdu trois domestiques y compris la bonne d'enfants, depuis le début de l'année scolaire. Naturellement, le problème de la bonne d'enfants était le pire. Qu'est-ce qu'une femme qui travaille est censée faire d'un bébé de sept mois ?

Mais ça n'avait pas duré longtemps. Après un trimestre d'éducation gratuite, le gouvernement avait mis fin au projet de peur de faire faillite. On disait que sur la foi des spécialistes du ministère de l'Éducation, on avait escompté au départ huit cent mille enfants. En fait, un million et demi s'étaient présentés le jour de la rentrée des classes. D'où venait tout ce monde-là ? Les spécialistes avaient-ils mal conseillé le gouvernement ? Le directeur des statistiques, interviewé à la radio, répondit que c'était absurde de parler d'erreur de calcul. Le mal venait simplement des enfants qui appartenaient à des États voisins de la Fédération et que des gens sans scrupules avaient inscrits frauduleusement, un exemple évident de sabotage.

Quelle qu'en fût la raison, le gouvernement mit fin au projet. *Le New Age* publia un éditorial louant le premier ministre pour son sens de l'État et son courage, mais soulignant que toute cette lamentable histoire aurait pu être évitée si le gouvernement avait, en premier lieu, écouté les avertissements de nombreux citoyens éclairés et dignes de confiance. Ce qui, dans un sens, était assez vrai car ces citoyens avaient écrit au *New Age* pour exprimer leurs doutes et leur méfiance à l'égard de l'éducation gratuite. En ouvrant toutes grandes ses pages à un débat sans restrictions sur cette question, le journal avait souligné qu'il le faisait dans l'intérêt national. Il en avait profité pour reprendre un vieux cheval de bataille, mettant au défi ceux de ses critiques qui refusaient tout mérite à un quotidien dont le capital était étranger, leur enjoignant de faire preuve du même sens de l'État et du même patriotisme que lui, ou même davantage – défi qu'aucun de ces critiques ne releva. Les gens s'emparèrent avec enthousiasme de

l’espace ainsi offert à leur plume par le *New Age* et en dix jours, à raison de deux ou même trois articles par jour, un nombre important de notables, avocats, médecins, commerçants, ingénieurs, représentants de commerce, assureurs, agents de change, universitaires, etc., avaient tous écrit pour critiquer le projet. Personne n’était contre l’éducation des enfants, écrivaient-ils tous, mais l’éducation gratuite était prématurée. Quelqu’un souligna que même les États-Unis, avec toute leur puissance et leur richesse, n’avaient pas encore rendu l’éducation gratuite, combien encore moins...

Mr Emenike lut ces différents articles avec une excitation puérile :

- Comme je voudrais que les fonctionnaires aient le droit d’écrire dans les journaux, répéta-t-il au moins trois fois à sa femme, pendant ces dix jours. Celui-ci n’est pas mauvais mais il aurait dû dire que si ce pays a fait de remarquables progrès dans l’éducation depuis l’indépendance, c’est parce que les parents connaissent la valeur de l’éducation et sont prêts à n’importe quel sacrifice pour trouver de quoi payer l’école à leurs enfants. Nous ne sommes pas une nation d’Oliver Twist.

À ce moment-là, sa femme n’était pas très intéressée par cette discussion ; tout cela lui semblait manquer de réalité. Personnellement, elle avait de vagues doutes sur l’éducation gratuite, mais sans plus.

- As-tu regardé le journal ? Mike a écrit quelque chose sur ce machin-là, lui dit son mari une autre fois.

- Qui est Mike ?

- Mike Ogudu.

- Oh, et qu’est-ce qu’il dit ?

- Je n’ai pas encore lu... Bien, oui, on peut faire confiance à Mike pour appeler un chat un chat. Écoute un peu comment ça commence : « L’éducation primaire gratuite, c’est le communisme pur et simple. » Ce qui n’est pas tout à fait vrai, mais c’est du Mike tout craché. Il doit penser qu’on va peut-être nationaliser sa compagnie de navigation. Il a tellement la frousse du communisme.

- Mais qui veut le communisme ici ?

- Personne, c’est exactement ce que je lui ai dit l’autre jour au club. Mais il a tellement la frousse. Tu sais quoi ? Trop d’argent, c’est pas bon-bon !

Les discussions de la famille Emenike ne dépassèrent pas ce niveau intellectuel jusqu’à ce qu’un jour, le « petit boy », un gosse de douze ans, pas bête du tout, qui aidait le cuisinier et qui se formait sous la direction du boy, annonçât qu’il devait rentrer chez lui pour voir son père malade.

- Comment sais-tu que ton père est malade ? demanda madame.

- Ma frère, lui, il vient dire à moi.

- Quand ton frère est-il venu ?

- Hier, pour le soir.

- Pourquoi est-ce que tu ne l'as pas amené me voir ici ?

- Moi pas savoir, madame, elle veut voir lui.

- Pourquoi toi pas parler depuis hier ? demanda Mr Emenike, en levant les yeux de son journal.

- D'abord, moi veux dire, moi pas aller à la maison. Mais aujourd'hui, l'esprit à moi, lui dire va voir ta père ; peut-être, lui est malade beaucoup. Donc, en conséquent...

- Ça va ! Tu peux y aller mais reviens sans faute demain après-midi sinon...

- Moi, devoir revenir pour le matin, sûr.

Il ne revint pas. Mrs Emenike en fut furieuse surtout à cause de ses mensonges. Elle n'aimait pas que les domestiques se moquent d'elle. Regardez un peu ce petit fouineur qui se croit si malin. Elle aurait dû se douter de quelque chose, surtout à la manière dont il se conduisait ces derniers temps. Et maintenant, il était parti avec tout un mois de salaire, qu'il aurait dû perdre pour ne pas avoir donné de préavis. Ce qui prouvait bien que ça ne servait à rien d'être bon avec ces gens-là.

Une semaine plus tard, le jardinier donna son préavis. Il ne chercha en rien à cacher quoi que ce fût. Son frère aîné lui avait fait dire de rentrer au village pour s'inscrire à l'école gratuite. Mr Emenike essaya, en se moquant, de lui faire comprendre combien cet exemple d'ignorance campagnarde était ridicule.

- L'éducation gratuite, c'est pour les enfants. Personne ne voudra accepter un homme aussi âgé que toi. Quel âge as-tu ?

- Moi yen avoir quinze ans, monsieur.

- Tu en as trois, ricana Mrs Emenike, viens téter.

- Tu n'as pas quinze ans, dit Mr Emenike, tu en as au moins vingt et pas un seul directeur d'école primaire ne t'acceptera chez lui. Si tu veux t'en aller et essayer, ne te gêne pas. Mais une fois parti, ne reviens plus ici quand tu auras échoué.

- Moi pas choué, patron, dit le jardinier, y en avoir un homme pour not' village, lui yena plus vieux que ma père ; lui yena inscrire fini-bon. Lui yena aller pour tribunal et payer cinq shillings et lui jurer pour grigri-tribunal qui pas pouvoir tuer même personne ; pas pouvoir même tuer un rat, sûr.

- Ça te regarde entièrement. Ton travail ici a été satisfaisant mais...

- Mark, à quoi sert toute cette conversation ? Il veut s'en aller, laisse-le donc faire.

- Madame, faut pas dire moi vouloir partir comme ça. Mais le grand frère...

- On le sait. Tu peux t'en aller tout de suite.

- Mais moi pas partir aujourd'hui. Moi yena donner pravis une semaine et moi

yena trouver un autre jardinier pour madame.

- Ne t'occupe pas du préavis ni du jardinier. Va-t'en, c'est tout !
- Moi prendre ma paie maintenant ou moi revenir pour après-midi ?
- Quelle paie ?
- Madame, pour ces dix jours-là, moi travailler pour ce mois-là.
- Ne me mets pas encore plus en colère, va-t'en, c'est tout î

Mais Mrs Emenike ne savait pas encore ce que pouvait être une vraie colère. Un matin, deux jours plus tard, Abigail, la bonne d'enfants, s'approcha d'elle alors qu'elle s'apprêtait à partir au bureau, lui colla le bébé dans les bras et s'en alla. Abigail, entre toutes ! Après tout ce qu'elle avait fait pour cette fille ! Abigail qui lui était arrivée couverte d'eczéma, qui se servait de vieux chiffons comme serviettes hygiéniques, qui était tellement ignorante qu'elle avait donné au bébé un bol plein d'eau pour qu'il s'arrête de pleurer et qui en avait même fait passer un peu par les trous de nez. Mais, à présent, Abigail était une vraie dame : elle savait coudre et faire le pain, elle portait un soutien-gorge et du linge propre ; elle se mettait de la poudre et du parfum, et elle s'aplatissait les cheveux. Et maintenant, elle voulait s'en aller.

De ce jour, Mrs Emenike détesta ces mots d'« éducation primaire gratuite » qui faisaient soudain partie du langage familier des gens, surtout dans les villages où on l'appelait « éduprim gratuite ». Elle se mettait surtout en colère quand les gens en faisaient l'objet de leurs plaisanteries et elle avait alors terriblement envie de leur donner un bon coup sur la tête pour les punir de leur manque de tact et de goût. Et elle haïssait les Américains et les ambassades (mais surtout les Américains) qui jetaient l'argent par les fenêtres et attiraient les quelques domestiques qui restaient, les débauchant de chez leurs maîtres africains. Cette haine s'empara d'elle quand elle apprit que son jardinier n'était pas du tout allé à l'école, mais chez quelqu'un qui travaillait pour la fondation Ford et qui lui avait offert sept livres, lui avait acheté une bicyclette et une machine Singer pour sa femme.

- Pourquoi font-ils ça ? demanda-t-elle sans vraiment vouloir une réponse que son mari lui fournit quand même.

- Parce que, dit-il, chez eux, en Amérique, ils ne pourraient absolument pas se permettre d'avoir un domestique. Alors, quand ils viennent ici et voient qu'ils coûtent si peu cher, ça leur monte à la tête. Voilà pourquoi.

Trois mois plus tard, l'éducation primaire gratuite était supprimée et les droits de scolarité réapparurent. À ce moment-là, le gouvernement s'était convaincu que ce que le *New Age* appelait « son projet socialiste insensé » était inapplicable aux conditions actuelles de l'Afrique, ce qui revenait à condamner le ministre de l'Éducation qui était connu pour ses tendances de gauche, et menait une guerre

perpétuelle contre le formidable ministre des Finances.

- Il est impossible de mener à bien ce projet, à moins d'être prêt à imposer de nouveaux impôts, dit le ministre des Finances à une réunion du conseil des ministres.

- Eh bien, levons ces impôts, répondit le ministre de l'Éducation, ce qui provoqua les rires méprisants de tous ses collègues et même des directeurs généraux de ministères qui, comme Mr Emenike, étaient présents à la réunion et auxquels le protocole aurait dû interdire de se mêler à la discussion, que ce soit en paroles ou par des rires.

- Impossible, répondit avec indulgence le ministre des Finances, la bouche encore ouverte par le rire. Je sais que mon très honorable ami ici présent s'inquiète peu de savoir, comme certains d'entre nous, si le gouvernement durera jusqu'à la fin de son mandat. Mais moi, je veux au moins rester ici assez longtemps pour pouvoir me rembourser de l'argent dépensé pendant les élections...

Cette saillie fut accueillie par des rires bruyants et des cris de « Très bien ! très bien ! ». Pour ce qui était de la maîtrise de la discussion, l'Éducation ne faisait pas le poids en face des Finances. En fait, les Finances n'avaient pas de rival dans tout le conseil, le premier ministre y compris.

- Qu'on ne s'y trompe pas, continua le ministre des Finances d'un ton et d'un visage redevenus sérieux. Si quelqu'un est assez léger pour imposer de nouveaux impôts à nos masses africaines si longtemps opprimées...

- Je croyais qu'il n'y avait pas de masses en Afrique, interrompit le ministre de l'Éducation, avec un maigre rire que deux ou trois de ses collègues reprirent par solidarité.

- Je m'excuse d'empiéter sur le domaine de mon très honorable ami ; les slogans communistes sont tellement contagieux. Mais, comme je le disais, il ne faut pas parler à la légère de nouveaux impôts à moins d'être prêt à faire donner la troupe pour mettre fin à des émeutes antifiscales. Une de ces petites choses de la vie que nous avons été amenés à apprendre assez douloureusement et à regret - et je ne suis même pas sûr qu'à présent, nous l'ayons tous apprise - c'est que les gens se soulèvent contre les impôts, pas contre les droits de scolarité. La raison en est simple. Chacun, même un voyou de gare routière, sait à quoi servent les droits de scolarité. Il voit son enfant aller à l'école le matin et en revenir l'après-midi. Mais allez lui parler de l'impôt et il pense aussitôt que le gouvernement lui vole son argent. Et autre chose encore, si quelqu'un ne veut pas payer l'école, il n'est pas obligé ; après tout, nous sommes ici en démocratie. Au pire, son fils restera à la maison, ce qui ne lui fait rien, sans doute. Mais avec les impôts, c'est différent : tous doivent payer, qu'ils le veuillent ou non. La

différence est profondément marquée. Voilà pourquoi la populace se soulève contre les impôts.

Quelques-uns dirent : « Très bien, très bien ! » ; d'autres laissèrent simplement échapper des soupirs de soulagement ou d'assentiment. Mr Emenike, qui avait une admiration sans borne pour le ministre des Finances, et qui avait marqué son assentiment en hochant la tête comme un lézard tout au long de son discours, cria son « très bien ! très bien ! » trop fort et s'attira les foudres du premier ministre. Quelques remarques sans importance suivirent cette péroraison, et le gouvernement prit la décision non pas de supprimer l'éducation primaire gratuite, mais d'en suspendre les effets jusqu'à ce que tous les facteurs contribuant à la réussite du projet eussent été étudiés avec soin.

Une petite fille de dix ans qui s'appelait Véronique avait le cœur brisé. Elle en était venue à adorer l'école surtout parce qu'elle lui permettait d'échapper aux travaux exténuants et à la tristesse de la maison. Sa mère, une veuve quasiment sans ressources, qui passait toutes les heures du jour au champ, et au marché, les jours de marché, laissait à Véronique le soin de s'occuper des enfants les plus jeunes. En fait, seul le tout petit, âgé d'un an, avait besoin qu'on s'occupe beaucoup de lui. Les deux autres qui avaient sept et quatre ans étaient assez âgés pour se débrouiller eux-mêmes, ramassant des noix palmistes et attrapant des sauterelles qu'ils mangeaient, et ils ne lui causaient aucun ennui. Mais avec Mary, ce n'était pas la même chose. Elle pleurait beaucoup, même après avoir pris le foufou et la soupe de onze heures, reste un peu dilué d'eau du petit déjeuner qui lui-même était un reste également dilué d'eau du dîner de la nuit précédente. Mary n'arrivait pas encore à mâcher les noix palmistes elle-même si bien que Véro devait les mâcher d'abord à moitié avant de les lui donner. Mais même après la soupe et les noix, les sauterelles et les tasses d'eau, Mary était rarement repue bien que son petit ventre fût aussi gros et rebondi qu'un tambour et aussi luisant qu'un miroir.

Leur mère, veuve, Martha, était une femme qui n'avait pas eu de chance. Elle avait pourtant commencé sa vie sous d'heureux auspices bien longtemps auparavant, ayant été l'une des premières élèves de Sainte-Monique, école que venaient alors de fonder des missionnaires blanches pour former les futures femmes des évangélistes autochtones. La plupart de ses camarades d'alors s'étaient mariées avec de jeunes professeurs et étaient à présent femmes de pasteurs ou même d'évêques, pour une ou deux d'entre elles. Mais Martha, encouragée par son professeur, Miss Robinson, avait épousé un jeune menuisier formé par les missionnaires ouvriers de la Mission Industrielle d'Onitsba, une école professionnelle dont la création reposait sur cette fervente croyance que le Noir serait sauvé en apprenant à la fois la Bible et un métier manuel (Miss

Robinson était enthousiasmée par le travail de la Mission Industrielle dont elle devait d'ailleurs plus tard épouser le directeur). Mais malgré les belles espérances de ces premiers temps évangéliques, la menuiserie ne devint jamais un métier aussi profitable que l'enseignement ou les emplois de bureau. Aussi, quand le mari de Martha mourut (ou comme auraient dit ces missionnaires ouvriers qui avaient formé le jeune homme il y a longtemps : quand il fut appelé à servir dans la demeure céleste par celui qui, lui-même, avait été charpentier sur terre), il la laissa complètement ruinée. Dès le départ, ils n'avaient pas eu de chance en mariage. Pour commencer, elle avait dû attendre vingt grandes années après leur mariage pour avoir son premier enfant si bien qu'à présent, elle était presque vieille et devait s'occuper de petits enfants sans avoir la force nécessaire à cette tâche. Non pas qu'elle en éprouvât de l'amertume. Elle avait été tellement transportée de joie que Dieu dans sa bonté eût bien voulu lever la malédiction qui pesait sur sa stérilité qu'elle n'avait pas pensé à se plaindre. Mais ce qui faillit l'amener à se plaindre, ce fut la maladie qui frappa son mari et le laissa paralysé du bras droit pendant les cinq dernières années de sa vie. C'était là une épreuve trop lourde et trop injuste.

Il y avait peu de temps que Véro avait quitté l'école quand Mark Emenike, le grand homme du gouvernement dans le village, fit une visite à Martha. Sa grosse Mercedes 220 SL s'arrêta sur le bas-côté de la grand-route, et il fit à pied les quelque cinq cents mètres du sentier étroit et impraticable aux voitures qui menait à la case de la veuve. Martha fut étonnée de la visite d'un homme aussi important et tandis qu'elle s'agitait pour trouver des noix de kola, elle se demandait quelle pouvait bien en être la raison. Très vite, le grand homme lui-même, adoptant le ton pressé des gens modernes, résolut le mystère.

- Nous cherchons une petite fille pour s'occuper de notre nouveau bébé et quelqu'un m'a dit aujourd'hui de venir voir votre fillette...

D'abord Martha fit montre de mauvaise grâce, mais quand le grand homme lui offrit cinq livres pour les services de la petite fille pendant la première année - nourrie et habillée en plus du reste - elle se radoucit.

- Naturellement, ce n'est pas l'argent qui m'intéresse, dit-elle, mais qu'on s'occupe bien de ma fille.

- Vous pouvez être tranquille là-dessus, Ma. On la traitera exactement comme un de nos propres enfants. Ma femme est assistante sociale, et sait donc ce que c'est que de s'occuper d'enfants. Votre fille sera heureuse chez nous, je peux vous l'assurer. Tout ce qu'on lui demande, c'est de porter le petit bébé sur le dos et de lui donner son lait tandis que ma femme est au bureau et que les autres enfants plus âgés sont à l'école.

- Véro et sa sœur Joy étaient aussi à l'école le trimestre dernier, dit Martha,

sans savoir pourquoi.

- Oui, je sais. Ce que le gouvernement a fait est très mal. Mais je crois fermement qu'un enfant qui doit réussir réussira, qu'il aille à l'école ou non. C'est écrit là, dans les lignes de la main.

Martha fixa le sol du regard et dit, sans lever les yeux :

- Quand je me suis mariée, je me suis dit : Mes filles feront mieux que moi. Quand j'étais jeune, je suis restée trois ans à l'école primaire, et je me suis promis que mes filles iraient au collège. Et maintenant, elles n'auront même pas le peu d'éducation que j'ai eue il y a trente ans. Quand j'y pense, cela me fend le cœur.

- Ma, il ne faut pas tant vous en faire. Comme je viens de le dire, ce que chacun de nous doit devenir est écrit là, quelles que soient les difficultés rencontrées.

- Oui, et je prie Dieu que ce qu'il a préparé pour ces enfants soit meilleur que pour moi et mon mari.

- Amen !... Quant à cette petite fille, si elle obéit et se conduit bien à la maison, qu'est-ce qui empêche ma femme de l'envoyer à l'école quand le bébé sera assez grand pour se débrouiller tout seul ? Rien. Et elle est encore petite. Quel âge a-t-elle ?

- Dix ans.

- Eh bien, c'est encore un bébé. Elle a encore tout le temps pour aller à l'école.

Il savait bien que cette promesse de l'envoyer à l'école était faite en l'air et Martha le savait aussi. Mais Véro, qui avait tout écouté, cachée dans un coin sombre de la pièce voisine, ne le savait pas. Elle calcula mentalement combien de temps il faudrait au bébé pour se débrouiller seul, et cela ne faisait que très peu de temps. Elle alla donc vivre avec plaisir dans la capitale et dans la famille du grand homme ; elle s'occupa d'un bébé qui un jour serait assez grand pour se débrouiller seul et alors, elle pourrait aller à l'école.

Véro était une bonne petite fille très intelligente. Mr Emenike et sa femme étaient très contents d'elle. Elle avait deux fois plus de jugement qu'une fille de son âge et donnait l'impression de pouvoir apprendre étonnamment vite.

Mrs Emenike, que ses récentes difficultés domestiques avaient failli aigrir, retrouva sa bonne humeur. Elle riait en pensant au fiasco de l'« éduprim » gratuite. Elle disait à ses amies qu'elle pouvait de nouveau sortir et rester avec elles aussi longtemps qu'elle le voulait, sans avoir à se préoccuper de son petit bonhomme. Elle était tellement contente du travail de Véro et de ses manières, qu'elle lui avait donné par affection le surnom de « petite madame ». Grâce à Dieu, le cauchemar qui avait suivi le départ d'Abigail était fini. Elle avait cherché une bonne d'enfants partout et n'était pas arrivée à en trouver une. Une

jeune fille déjà un peu trop mûre s'était bien présentée et avait demandé sept livres par mois. Mais ce n'était pas uniquement l'argent, c'était sa façon d'être - des manières qui sentaient le bureau de placement, qui étaient celles de quelqu'un qui connaît tous les droits que lui accorde le code du travail, y compris sans doute le droit de se faire avorter dans la « boyerie » et même d'essayer de séduire le mari de madame ! Non pas que Mark fît ce genre de choses, mais cette jeune fille n'était vraiment pas convenable. Après cela, personne d'autre ne s'était plus présenté jusqu'à l'arrivée de Véro.

Tous les matins, tandis que les enfants plus âgés - trois filles et un garçon - s'en allaient à l'école dans la Mercedes de leur père ou dans la petite Fiat bruyante de leur mère, Véro amenait le bébé sur le perron pour dire au revoir. Elle admirait les beaux vêtements et les belles chaussures des enfants - elle n'en avait jamais porté de sa vie - mais ce qu'elle enviait surtout, c'était ce départ quotidien de la maison, loin des choses et des tâches familières. Les premiers mois, cette envie resta très très peu sensible. Elle restait cachée sous la joie du grand départ du village et de la triste case de sa mère, de la fin des repas de noix palmistes qui vous tordaient les boyaux à midi et de la soupe aux épinards amers sans poisson. Ce départ était quelque chose de fantastique pour Véro. Mais, au fil des mois, cette envie de partir tous les matins dans de jolis habits et de belles chaussures, en emportant des sandwichs et des biscuits enveloppés dans de jolies serviettes en papier, le tout déposé au fond de mignons petits cartables, se fit plus forte.

Un matin, tandis que la Fiat emmenait les enfants et que le petit Goddy se mettait à pleurer sur le dos de Véro, une chanson vint à l'esprit de celle-ci pour calmer l'enfant :

Petite voiture qui fait du bruit,
Si tu t'en vas à l'école,
Emmène-moi aussi,
Tututut, tututut.

Toute la matinée, elle chanta sa petite chanson et la trouva très amusante. Quand, à une heure de l'après-midi, Mr Emenike déposa les autres enfants et s'en alla de nouveau, Véro leur apprit sa nouvelle chanson. Elle plut à tous et pendant plusieurs jours, elle supplanta « Mou-mou, mouton noir », « Simon le simple » et les autres chansons qu'ils ramenaient de l'école à la maison.

- Cette fille est étonnante, dit Mr Emenike quand il entendit finalement la chanson.

Sa femme qui l'avait entendue avant lui avait failli mourir de rire. Elle avait

appelé Véro et lui avait dit :

- Voilà que tu te moques de moi, vilaine fille !

Véro était contente car elle voyait bien que les yeux de madame n'étaient pas en colère mais riaient au contraire.

- Elle est étonnante, répéta son mari, et elle n'est même pas allée à l'école.

- Et en plus de ça, elle voit bien que tu devrais m'acheter une nouvelle voiture.

- Ne parlons pas de ça, ma chérie. Attends encore un an, et tu auras la voiture de sport dont tu as envie.

- Pas vrai ?

- Tu ne me crois donc pas ? Attends un peu et tu verras.

Des semaines et des mois passèrent, et le petit Goddy commença à dire quelques mots, mais personne ne parlait pour autant d'envoyer Véro à l'école. Elle décida que c'était la faute de Goddy, qu'il ne grandissait pas assez vite. Et il commençait à aimer un peu trop rester sur son dos, bien qu'il marchât parfaitement. En fait, son mot favori était « pote-moi ». Véro fit encore une chanson là-dessus, et qui montrait qu'elle perdait de plus en plus patience :

Je te porte ! Je te porte !
Tout le temps, je te porte !
Si tu ne veux pas grandir,
Moi, je vais partir.
À l'école j'irai.
Parce que Véro, elle est fatiguée,
fatiguée, fatiguée, moi fatiguée !

Elle chanta cette chanson toute la matinée jusqu'au retour des enfants de l'école, mais alors elle s'arrêta de chanter. Cette chanson-là, elle la chantait uniquement quand elle était seule avec Goddy.

Un après-midi, Mrs Emenike revint du bureau et remarqua que les lèvres de Véro étaient rouges,

- Viens ici, dit-elle en pensant à son coûteux bâton de rouge à lèvres. Qu'est-ce que c'est que ça ?

Il s'avéra que ce n'était pas du rouge à lèvres, mais l'encre rouge de son mari. Elle ne put s'empêcher de sourire.

- Et regarde un peu tes ongles, et tes ongles de pied aussi ! Voilà donc ce que tu fais, petite madame, quand nous partons et que nous te laissons seule à la maison pour t'occuper du bébé ? Tu le colles dans un coin et tu commences à te faire les ongles. Que je ne t'attrape plus jamais à ce genre de bêtises, tu m'entends ?

Elle pensa qu'il serait bon de renforcer sa menace, ne fût-ce que pour neutraliser l'effet de son sourire au début de la réprimande.

- Ne sais-tu pas que l'encre rouge est un poison ? Tu veux te tuer. Pour ça, il faudra attendre que tu sois partie de chez moi, petite madame, et que tu sois retournée chez ta mère.

Ça marche, pensa-t-elle, extrêmement satisfaite d'elle-même. Elle voyait bien que Véro était aussi effrayée qu'il le fallait. Tout le reste de l'après-midi, la petite fille erra comme une âme en peine.

Quand Mr Emenike rentra, elle lui raconta l'histoire tandis qu'il prenait un déjeuner tardif. Et elle appela Véro pour qu'il voie lui-même.

- Montre-lui tes ongles, dit-elle, et tes ongles de pied aussi, petite madame.

- Je vois, dit-il, en faisant signe à Véro de s'en aller. Elle s'y met vite. Tu connais ce proverbe qui dit que quand la maman-vache mâche de l'herbe haute, ses petits veaux regardent son museau ?

- Et qui est la vache, espèce de rhinocéros ?

- Ce n'est qu'un proverbe, ma chérie.

Un peu plus d'une semaine après, Mrs Emenike qui venait de rentrer du bureau remarqua que le vêtement qu'elle avait mis le matin au bébé avait été remplacé par un autre, bien trop chaud.

- Qu'est-ce qui est arrivé au vêtement que je lui avais mis ce matin ?

- Goddy est tombé et il l'a sali, et je l'ai changé, dit Véro.

Mais il y avait quelque chose de bizarre dans ses manières. Mrs Emenike pensa d'abord que l'enfant avait dû faire une chute grave.

- Où est-il tombé ? demanda-t-elle alarmée. Sur quoi est-il tombé ? Apporte-le-moi ! Qu'est-ce que c'est que ça ? du sang ? Non, qu'est-ce que c'est, mon Dieu, je n'en peux plus, apporte-moi le vêtement, tout de suite !

- Je l'ai lavé, dit Véro en se mettant à pleurer, chose qu'elle n'avait jamais faite auparavant.

Mrs Emenike sortit et courut vers la corde à linge dont elle retira la petite culotte et la chemisette bleues, toutes deux tachées partout de rouge !

Elle se saisit de Véro et se mit à lui taper dessus des deux mains. Puis elle s'empara d'une baguette qu'elle lui cassa dessus en lui fouettant le visage et les bras jusqu'au sang. Alors seulement Véro avoua avoir fait boire à l'enfant une bouteille d'encre rouge. Mrs Emenike se laissa tomber dans un fauteuil et se mit à crier.

Mr Emenike se passa de déjeuner. Ils collèrent Véro dans la Mercedes et firent les soixante kilomètres qui la séparaient de son village et de sa mère. Mr Emenike avait voulu y aller seul, mais sa femme avait insisté pour l'accompagner, prenant avec elle le bébé. Il s'arrêta comme d'habitude sur la

grand-route, mais il n'emmena pas la petite fille le long du sentier. Il se contenta d'ouvrir la portière, de la pousser dehors tandis que sa femme jetait à sa suite un petit ballot de vêtements. Et puis, ils démarrèrent.

Martha rentra des champs sale et fatiguée. Ses enfants se précipitèrent dehors pour l'accueillir et pour lui dire que Véro était de retour et pleurait dans la chambre. Elle faillit en laisser tomber son panier et entra voir ; mais elle n'arrivait pas à comprendre un mot de ce que Véro disait.

- Tu as donné de l'encre rouge au bébé ? Pourquoi ? Pour pouvoir aller à l'école ? Comment ça ? Allons, viens. Allons chez eux. Peut-être vont-ils passer la nuit au village. Ou ils auront raconté ce qui est arrivé à quelqu'un. Je ne comprends pas ce que tu racontes. Tu as peut-être volé quelque chose, non ?

- S'il te plaît, maman, ne me ramène pas chez eux. Ils vont me tuer.

- Allons, viens, puisque tu ne veux pas me dire ce que tu as fait.

Elle saisit le poignet de la petite fille et la tira dehors. C'est alors qu'elle vit tout le sang coagulé, et les marques de la baguette partout, sur la tête, le visage, le cou et les bras de l'enfant. Elle en ravala sa salive.

- Qui a fait ça ?

- Ma madame.

- Et qu'est-ce que tu m'as dit que tu as fait ? Il faut me le dire.

- J'ai donné de l'encre rouge au bébé.

- Bon, allons-y !

Véro se mit à pleurer plus fort. Martha lui saisit à nouveau le poignet et elles quittèrent la maison.

Martha ne prit même pas le temps de changer de vêtements ni de se laver le visage et les mains. Toutes les femmes – et quelquefois les hommes aussi – qu'elles croisèrent sur le chemin hurlaient en voyant les traces du fouet et voulaient savoir qui avait fait ça. La réponse que Martha faisait à tous était :

- Je ne sais pas encore, mais je le saurai bientôt.

La chance la favorisa car la grosse voiture de Mr Emenike était encore là, ce qui prouvait donc qu'ils n'étaient pas encore retournés à la capitale. Elle frappa à leur porte et entra. Mrs Emenike était assise dans la salle de séjour et donnait le biberon au bébé, mais elle ignora complètement la présence des visiteuses, ne leur disant pas un seul mot et ne regardant même pas de leur côté. Ce fut son mari qui, après être descendu un peu plus tard, raconta l'histoire à Martha. À peine celle-ci eut-elle compris, c'est-à-dire que l'encre était destinée à empoisonner le bébé, qu'elle se boucha les oreilles avec deux doigts en hurlant qu'elle ne voulait pas en entendre plus. Et en même temps, elle se précipita dehors, arracha une branche à un buisson en fleurs et la faisant passer entre le pouce et l'index bien serrés, elle l'effeuilla d'un seul coup. Armée de cette verge,

elle se précipita de nouveau dans la maison en criant :

- C’est une horreur que je viens d’entendre là !

Véro se mit alors à hurler en tournant et en courant dans la pièce.

- Ne la touche pas ici chez moi, dit Mrs Emenike d’un ton aussi froid et aussi sévère que celui d’un oracle, accordant pour la première fois son attention à ses visiteuses. Emmène-la d’ici immédiatement. Tu veux me montrer combien tu es horrifiée, c’est très bien, mais moi, je ne veux pas le voir. Va-t’en et passe ta colère sur ta fille chez toi. Ce n’est pas chez moi qu’elle a appris à empoisonner.

Martha se sentit touchée au plus profond de son être et s’immobilisa en pleine marche. Elle resta plantée sans bouger, la main qui tenait le fouet retombant sans vie à son côté.

- Ma fille, dit-elle enfin en s’adressant à cette femme plus jeune qu’elle, comme tu me vois là, je suis pauvre et misérable, mais je ne suis pas une empoisonneuse, et si ma fille Véro l’est devenue, Dieu sait qu’elle n’a pas pu le devenir chez moi.

C’est peut-être moi qui le lui ai appris, dit Mrs Emenike, montrant une dentition parfaite dans un vilain sourire. Ou peut-être l’a-t-elle appris par hasard. C’est ça ! Elle l’a appris par hasard. Allons, bonne femme, prends ta fille et sors de chez moi !

- Véro, allons-nous-en, viens, allons-nous-en !

- C’est ça, allez-vous-en !

Mr Emenike, qui n’avait pas réussi à trouver jusqu’alors l’ouverture qui aurait permis l’intervention masculine, indispensable à la conversation, dit alors :

- C’est le travail du diable. J’ai toujours dit que cet engouement pour l’éducation dans le pays n’apporterait rien de bon à personne. Maintenant, même les enfants sont prêts à tuer pour aller à l’école.

Cette tentative maladroite pour apaiser toutes les parties concernées blessa encore plus Martha. Et tandis qu’elle ramenait Véro à la maison en la tirant d’une main, elle continuait à serrer dans l’autre la baguette devenue inutile. D’abord, elle agonit la fillette d’injures, lui disant qu’elle était l’enfant du diable qui avait pénétré dans le ventre de sa mère en catimini.

- Mon Dieu, qu’ai-je donc fait ? Ses pleurs se mirent à couler. Si j’avais eu un enfant en même temps que les femmes de mon âge, cette femme qui m’appelle une empoisonneuse pourrait être ma fille. Et maintenant, elle me crache à la figure. Voilà ce que tu m’as apporté, dit-elle en s’adressant à Véro dont elle ne voyait que les cheveux, et en la tirant encore plus violemment le long du chemin. Je vais te tordre le cou, tout à l’heure. Attends un peu d’être à la maison !

Et puis une sorte d’étrange et vague révolte qui n’était dirigée contre personne, s’empara lentement d’elle.

- Et cette andouille qui se prétend un homme me parle à moi d'engouement pour l'éducation. Tous ses enfants vont à l'école, même celui qui n'a que deux ans ; mais ça, c'est normal. Les riches n'ont pas d'engouement. C'est uniquement quand les enfants d'une pauvre veuve comme moi veulent y aller avec les autres que ça devient de l'engouement. Quelle vie ! Dieu m'est témoin, quelle vie ! Et voilà mon enfant qui croit qu'il faut empoisonner le bébé qu'elle est chargée de surveiller, pour avoir une chance d'aller à l'école ! Qui a bien pu lui mettre cette horreur dans le ventre ? Mon Dieu, vous savez que ce n'est pas moi.

Elle jeta au loin la baguette, et de sa main redevenue libre, elle essuya ses pleurs.

Le sentier des morts

Les espérances de Michael Obi furent comblées bien plus tôt qu'il ne s'y attendait. Il fut nommé directeur de l'école primaire centrale de Ndume en janvier 1949. Celle-ci avait toujours été une école médiocre, et c'est pourquoi les responsables de la Mission décidèrent d'y poster un jeune homme énergique pour la diriger. Obi accepta cette responsabilité avec enthousiasme. Il avait de nombreuses et brillantes idées, et ce poste lui offrirait l'occasion de les mettre en pratique. Il avait eu une bonne éducation secondaire, ce qui lui valait le titre de « professeur d'élite » dans les actes officiels et le plaçait dans une catégorie différente de celle des autres directeurs d'écoles de mission. Il ne mâchait pas ses mots pour condamner les vues étroites de ces directeurs plus âgés et souvent moins instruits.

Nous allons réussir dans ce poste, n'est-ce pas ? demanda-t-il à sa jeune femme, lorsque la bonne nouvelle de sa promotion leur parvint.

Nous ferons de notre mieux, répondit-elle. Nous aurons un si beau jardin et tout sera tout à fait *moderne* et merveilleux...

Depuis deux ans qu'ils étaient mariés, elle en était arrivée à partager entièrement la passion de son mari pour les « méthodes modernes » et son mépris de « ces gens âgés et à la retraite qu'on garde dans l'enseignement alors qu'ils feraient mieux de s'employer comme commerçants au marché d'Onitsha ». Elle se voyait déjà la femme admirée du jeune directeur, la reine de l'école.

Les épouses des autres instituteurs envieraient sa position. Elle lancerait la mode dans tous les domaines... Mais soudain, elle pensa qu'il n'y avait peut-être pas d'autres épouses. Hésitant entre l'espoir et la déception, elle posa la question à son mari, les yeux pleins d'inquiétude.

- Tous nos collègues sont jeunes et célibataires, dit-il avec un enthousiasme que, pour une fois, elle ne partagea pas. Ce qui est une bonne chose, continua-t-il.

- Et pourquoi ?

- Pourquoi ? Parce qu'ils pourront ainsi donner tout leur temps et leur énergie à l'école.

Nancy en fut découragée. Un bref instant, elle perdit foi dans l'école, mais ce fut seulement un bref instant. Sa petite déception personnelle ne pouvait l'empêcher de voir quel heureux avenir se préparait pour son mari. Elle le

contempla, assis dans le fauteuil où il se recroquevillait. Il avait l'air fragile et les épaules tombantes. Mais parfois, les gens étaient étonnés par ses soudaines poussées d'énergie. Dans sa posture actuelle, il donnait l'impression que toute cette énergie physique s'était réfugiée dans ses yeux profondément ancrés dans leurs orbites, ce qui lui donnait un regard d'une extraordinaire puissance de pénétration. Il avait seulement vingt-six ans, mais il en paraissait trente et même plus. Dans l'ensemble, il n'était pas sans une certaine beauté.

- Que se passe-t-il sous ce grand front, Mike ? dit Nancy après un moment, se servant d'une phrase empruntée au magazine féminin qu'elle lisait d'habitude.

- J'étais en train de penser que c'est enfin pour nous la grande occasion de montrer à ces gens comment on dirige une école.

L'école de Ndume était une école rétrograde dans tous les sens du mot. Mr Obi mit tout son cœur dans son travail et sa femme également dans le sien. Il avait un double but : un enseignement de haute qualité était exigé des professeurs, et le jardin devait devenir un endroit merveilleux. Le jardin dont rêvait Nancy apparut avec les premières pluies qui firent tout fleurir. De belles haies d'hibiscus et d'amandiers aux rouges et jaunes brillants séparaient le jardin de l'école soigneusement entretenu de la brousse luxuriante du voisinage.

Un soir, tandis qu'Obi admirait son travail, il fut scandalisé de voir une vieille femme du village traverser en boitillant tout le jardin en se frayant un chemin à travers un massif de marguerites et à travers les haies. En s'approchant de l'endroit, Obi remarqua les vagues traces d'un sentier peu utilisé qui allait du village à la brousse de l'autre côté en traversant le jardin de l'école.

- Je n'en reviens pas, dit Obi à l'un de ses professeurs qui enseignait depuis trois ans dans l'école, que vous autres ayez permis aux villageois d'emprunter ce sentier. C'est tout simplement incroyable.

Il secoua la tête.

- Ce sentier semble être très important pour les villageois, dit l'instituteur d'un ton d'excuse. Bien qu'il soit rarement emprunté, il conduit à l'autel du village et à l'endroit où ils enterrent leurs morts.

- Et en quoi cela regarde-t-il l'école ? demanda le directeur.

- Ça, je n'en sais rien, répondit l'autre en haussant les épaules. Mais je me souviens qu'il y a eu une grosse querelle il y a quelque temps quand nous avons voulu le bloquer.

- C'était il y a quelque temps. À partir de maintenant, on ne se servira plus du sentier, dit Obi en s'en allant. Que pensera l'inspecteur de l'éducation primaire quand il viendra inspecter l'école la semaine prochaine ? Qu'est-ce qui me dit, après tout, que les villageois ne décideront pas de se servir de la salle des fêtes pour y célébrer leur rituel païen pendant l'inspection ?

On planta de gros pieux très rapprochés les uns des autres au travers du sentier et aux deux endroits où il rencontrait et quittait le terrain de l'école. Et on renforça le tout avec du fil de fer barbelé.

Trois jours plus tard, le féticheur du village qui servait le dieu *Ani* rendit visite au directeur. C'était un vieil homme qui marchait un peu courbé. Il tenait un solide bâton avec lequel il frappait le sol, pour souligner ses propos, chaque fois qu'il passait à un nouveau point de la discussion.

- J'ai appris, dit-il après l'habituel échange de cordialités, que le sentier de nos ancêtres avait été bloqué il y a peu de temps...

- Oui, répondit Mr Obi. Je ne pouvais permettre aux gens de se servir du terrain de l'école comme d'une grand-route.

- Voyons, mon fils, dit le féticheur en frappant par terre avec son bâton, ce sentier existait bien avant que tu ne sois né et que ton père ne soit né aussi. La vie entière du village dépend de ce sentier. Nos parents morts l'empruntent quand ils quittent cette terre et nos ancêtres aussi pour nous rendre visite. Mais ce qui est bien plus important, c'est par là que les enfants à naître arrivent...

Mr Obi écoutait, un sourire satisfait sur son visage.

- Tout le but de notre école, c'est justement de mettre fin à des croyances comme celles-ci, dit-il finalement. Les morts n'ont pas besoin de sentiers. Tout ceci est simplement incroyable. Il est de notre devoir d'enseigner à vos enfants à rire de telles idées.

- Ce que tu dis est peut-être vrai, répondit le féticheur, mais nous suivons les pratiques de nos pères. Si tu rouvres le sentier, nous n'aurons aucune raison de te chercher querelle. J'ai toujours dit qu'il faut laisser l'épervier aussi bien que l'aigle se percher où il veut.

Il se leva pour s'en aller.

- Je regrette, dit le jeune directeur, mais le terrain de l'école ne peut servir de voie de passage. C'est contre nos règlements. Puis-je vous suggérer de construire un autre sentier qui contourne notre terrain ? Nous pourrions même vous prêter nos garçons pour vous aider à le construire. Je ne crois pas que vos ancêtres trouveront un petit détour trop fatigant.

- Je n'ai pas un mot de plus à ajouter, dit le vieux féticheur, déjà dehors.

Deux jours plus tard, une femme du village mourut en couches. Un devin fut immédiatement consulté et ordonna de lourds sacrifices pour apaiser les ancêtres insultés par la pose de la clôture.

Le lendemain matin, Obi se réveilla parmi les ruines de son travail. Les merveilleuses haies avaient été déracinées, non seulement près du sentier mais tout autour de l'école ; les fleurs avaient été piétinées jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien et un des bâtiments de l'école avait été démoli... Ce jour-là, l'inspecteur

blanc vint inspecter l'école, fit un très mauvais rapport sur son état et écrivit une appréciation encore plus mauvaise sur « la situation de guerre tribale qui se développait entre l'école et le village et qui était due en partie au zèle intempestif du nouveau directeur ».

Le choix de l’oncle Ben

En l’an mil neuf cent dix-neuf, j’étais jeune commis à la Compagnie du Niger à Umuru. Être commis en ce temps-là, c’était comme être ministre aujourd’hui. Mon salaire était de deux livres dix. Vous pouvez rire mais en ce temps-là, deux livres dix, c’était comme cinquante livres aujourd’hui. On pouvait alors acheter une grosse chèvre pour quatre shillings. Je me rappelle encore que l’Africain le plus haut placé dans la Compagnie était un Saro qui gagnait dix livres treize shillings et quatre pence. Pour nous, il était aussi important que le gouverneur général.

Comme tous les jeunes gens qui cherchent à progresser, je devins membre du club africain. On y jouait au tennis et au billard. Chaque année, on organisait un tournoi avec le club européen. Mais cela ne m’intéressait guère. Ce que j’aimais le plus, c’était les danses du samedi soir. Il y avait toujours plein de femmes, et pas le genre de femmes qui se déhanchent et qu’on voit aujourd’hui dans les villes, mais des beautés comme ça !

J’avais une bicyclette Raleigh, toute neuve, et tout le monde m’appelait « Ben-la-bonne-humeur ». J’étais très populaire. Mais il y a une chose avec moi – on peut rire et plaisanter et boire et s’amuser, mais moi, je ne perds jamais la tête. Mon père me disait toujours qu’un vrai fils du pays devait savoir comment dormir en gardant un œil ouvert. Je ne l’ai jamais oublié. Je m’amusais et je riais donc avec tout le monde et chacun criait : « Ben-la-bonne-humeur ! Ben-la-bonne-humeur ! », mais je savais très bien ce que je faisais. Les femmes d’Umuru sont très futées ; on n’a pas le temps de compter jusqu’à dix qu’elles en sont déjà à vingt. Aussi fallait-il faire très attention. Je ne montrais à aucune le chemin de ma maison, et je ne mangeais jamais la nourriture qu’elles préparaient, de peur des poudres d’amour. Je voyais beaucoup de jeunes gens se perdre pour des femmes en ce temps-là, aussi n’oubliais-je jamais ces mots de mon père : « Après le petit doigt, ne leur laisse jamais prendre tout le bras. » Il faut pourtant que je reconnaisse que la seule exception à cette règle, je la faisais en faveur d’une grande fille à la peau dorée comme ça, qui vendait du sel et qui s’appelait Margaret. Un dimanche matin, j’étais en train d’écouter mon gramophone, un Voix de son Maître de luxe tout neuf (je n’ai jamais fait confiance aux articles d’occasion. Si je n’ai pas d’argent pour acheter du neuf, j’attends ; voilà ma devise), je faisais passer ce disque, vous savez bien..., et j’étais debout à la fenêtre en train de mâcher mon bâton dentifrice dans la

bouche. Les gens passaient dans la rue pour aller à l'église voisine dans leurs plus beaux atours. Et voilà la Margaret qui passe avec eux et qui me voit. Par malchance, je ne la vis pas à temps pour me cacher. Si bien que le même jour – elle n'attendit ni le lendemain, ni le jour d'après – et dès que la messe fut finie, elle revint chez moi. D'après elle, elle voulait me convertir au catholicisme ! Le monde est plein de merveilles ! Margaret Jumbo ! Une beauté pareille ! Mais ce n'est pas de Margaret que je veux vous parler à présent, mais comment je mis fin à toutes ces bêtises.

C'était la veille d'un certain nouvel an. Vous savez comme on peut s'amuser encore plus au nouvel an qu'à Noël, surtout pour des gens comme nous « qui-touchent-à-la-fin-du-mois ». À Noël, les vingt-cinq jours du mois ont vidé vos poches, mais au nouvel an, elles sont de nouveau pleines. Aussi, ce jour-là, j'allai au club.

Quand je vous entends dire, vous, les jeunes gens d'aujourd'hui, que vous savez boire, ça me fait rire. Vous ne savez pas ce que c'est que de boire. Vous buvez une bouteille de bière ou une mesure de whisky, et vous vous mettez à faire du vacarme, comme le fou du coin. Ce soir-là, j'y allais doucement avec le White Horse. Et comme il est dit quelque part :

Que tous ceux qui veulent aller d'Edimbourg à Londres ou autre part, s'arrêtent en route à l'Auberge du Cheval blanc...

Vous comprenez la plaisanterie ? Il y a une chose avec moi, je ne fais jamais de mélanges. Le jour où je veux boire du whisky, je sais que ce sera le jour du whisky ; si je veux boire de la bière demain, ce sera le jour de la bière. Je ne bois rien d'autre. Ce soir-là, je marchais uniquement au whisky. Je m'étais aussi offert un poulet rôti et une boîte de Guinea Gold. Mais oui, en ce temps-là, j'avais l'habitude de fumer. Je me suis arrêté du jour où un médecin allemand m'a dit que mon cœur était aussi noir qu'une marmite. Ces médecins allemands d'alors étaient de vrais génies. Vous savez qu'ils pouvaient faire des piqûres dans la tête, ou le ventre, ou n'importe où ailleurs. Il suffisait de leur montrer l'endroit où on avait mal et ils vous en donnaient une juste là – sans se préoccuper du reste !

Qu'est-ce que je disais ?... Ah, oui ! Je finis donc une bouteille de White Horse et couronnai le tout avec un poulet rôti... Saoul ? Je ne connais pas ce mot-là. Je n'ai jamais été saoul de ma vie. Mon père disait que le meilleur remède contre la boisson, c'est de dire non. Quand j'ai envie de boire, je bois ; mais quand je veux m'arrêter, je m'arrête. Donc, vers trois heures du matin, cette nuit-là, je me suis dit : tu as assez bu. Je sautai donc sur ma nouvelle bicyclette

Raleigh, et je rentrai tranquillement à la maison pour dormir.

À cette époque-là, notre commis principal avait été emprisonné pour avoir volé des balles de calicot, et je le remplaçais dans son poste. J'habitais donc une petite maison de la Compagnie. Vous savez où se trouve la firme G.B. Olivant, aujourd'hui ?... C'est ça, le bâtiment qui donne sur le Niger. C'est là qu'était la maison. J'avais deux pièces d'un côté et le magasinier avait deux pièces de l'autre. Mais par malchance, cet homme était en congé et son côté était donc vide.

J'ouvris la porte d'entrée et pénétrai à l'intérieur. Puis, je refermai la porte à clé. Je laissai ma bicyclette dans la première pièce et entrai dans la chambre à coucher. J'étais trop fatigué pour chercher ma lampe. Je me déshabillai donc et mis mes vêtements sur le dos d'une chaise, et je me laissai tomber comme une souche sur mon grand lit de fer. Et Dieu m'est témoin ! Il y avait une femme dans mon lit. Je pensai aussitôt que c'était Margaret. Je me mis donc à rire et à la toucher ici et là. Elle était nue à cent pour cent. Je continuai à rire et lui demandai quand elle était arrivée. Elle ne répondit rien et je pensai qu'elle était furieuse parce qu'elle m'avait demandé de l'emmener au club ce jour-là et j'avais dit non. Je lui avais dit : Si tu y vas, on s'y verra, mais moi je n'invite personne au club. Je me disais donc que c'était ça qui la vexait.

Je lui dis de ne pas se vexer mais elle continua à se taire. Je lui demandai si elle dormait, simplement pour dire quelque chose. Elle ne dit rien. Je vous ai dit que je n'aime pas avoir de femmes chez moi, mais chaque règle a son exception. Aussi, si je dis que j'étais très en colère de trouver Margaret chez moi cette nuit-là, je ferai un pieux mensonge. J'étais encore en train de rire quand je remarquai que ses seins étaient fermes comme ceux d'une fille de seize ou dix-sept ans, au plus. Je pensai que c'était peut-être parce qu'elle était couchée à plat sur le dos. Mais quand je lui touchai les poils, je sentis qu'ils étaient doux comme ceux d'une Européenne, et mon rire s'éteignit. Je sautai du lit et je me mis à crier : Qui es-tu ? Ma tête était gonflée comme une outre et je tremblais. La femme s'assit et tendit les mains pour me faire revenir ; et ce faisant, elle me toucha des doigts. Je sautai en arrière et lui criai de nouveau de dire son nom. Et alors, je me dis : comment peux-tu avoir peur d'une femme ? Qu'elle soit blanche ou noire, c'est du pareil au même. Je dis donc :

- Bon, je vais bientôt te faire ouvrir le bec ! et en même temps, je me mis à chercher des allumettes sur la table.

La femme se douta de ce que je cherchais et dit : « *Biko, akpakwana oku* [11] »

Je répondis :

- Tu n'es donc pas une Blanche. Qui es-tu ? Je vais craquer une allumette si tu

ne me le dis pas.

Je secouai la boîte d'allumettes pour la convaincre que j'étais sérieux. À ce moment-là, je n'avais plus peur et j'essayais de me rappeler où j'avais entendu sa voix qui m'était familière.

- Reviens te coucher et je te le dirai, fut ce que j'entendis ensuite.

Celui qui m'avait dit que c'était une voix familière m'avait menti. Elle était douce comme le miel mais pas familière du tout. Je craquai donc une allumette.

- Par pitié, fut la dernière chose qu'elle dit.

Si je vous disais ce que je fis ensuite et comment je réussis à me sortir de cette chambre, ce serait pure invention. Tout ce dont je me rappelle, c'est que je courus comme un fou vers la maison de Matthew. Et là, je me mis à frapper à sa porte des deux poings.

- Qui est là ? dit-il de l'intérieur.

- Ouvre, criai-je, pour l'amour de Dieu, ouvre !

Je lui dis mon nom mais ma voix était bien différente de ma voix habituelle. La porte s'entrebâilla et je vis mon compatriote armé d'un coupe-coupe dans la main droite.

Je m'affaissai par terre et il dit :

- Le bon Dieu ne voudra pas que tu meures.

Et c'était le bon Dieu lui-même qui m'avait conduit chez Matthew Obi, cette nuit-là, car je ne savais pas où j'allais. J'étais incapable de dire si j'étais encore de ce monde ou déjà dans l'autre. Matthew me versa de l'eau froide dessus et après quelques minutes, je fus capable de lui raconter ce qui m'était arrivé. Je crois que je lui racontai tout de travers car, autrement, il n'aurait pas continué à me demander sans arrêt :

- Comment était-elle ? Comment était-elle ?

- Je t'ai déjà dit que je ne l'ai pas vue, dis-je.

- Je vois, mais as-tu entendu sa voix ?

- J'ai parfaitement bien entendu sa voix. Je l'ai touchée et elle m'a touché.

- Je me demande si tu as bien fait ou non de lui faire peur.

Voilà ce qui me dit Matthew. Je ne sais comment l'expliquer, mais ces mots de Matthew m'ouvrirent les yeux. Je compris immédiatement que j'avais eu la visite d'une *mami wata,* de la dame du Niger.

Matthew dit encore :

- Tout dépend de ce que tu veux dans la vie. Si c'est la richesse que tu cherches, alors tu as fais une grosse erreur aujourd'hui, mais si tu es vraiment le fils de ton père, alors prends ma main.

Nous nous serrâmes la main et il dit :

- Nos parents ne nous ont jamais appris à préférer la richesse aux femmes et

aux enfants.

Aujourd'hui, chaque fois que mes épouses se mettent en colère, je leur dis :

- Ce n'est pas votre faute. Si j'avais été malin, j'aurais choisi *mami wata.*

Elles rient et me demandent pourquoi je ne l'ai pas prise.

La plus jeune dit :

- Ne vous en faites pas, papa, elle reviendra, elle reviendra demain.

Et elles rient de nouveau.

Mais nous savons tous que c'est une plaisanterie. Car quel est l'homme qui choisirait la richesse plutôt que les enfants ? Sinon un Blanc aussi fou que le docteur J. M. Stuart-Young. Oh, je ne vous ai pas dit... La nuit même où je chassai *mami wata* de chez moi, elle alla tout droit chez le docteur J.M. Stuart-Young, le commerçant blanc, et devint sa maîtresse. Vous avez entendu parler de lui ? Pour ça, oui, il est devenu l'homme le plus riche de tout le pays. Mais elle ne lui a pas permis de se marier, et quand il est mort, qu'est-ce qui s'est passé ? Toute sa fortune est allée à des étrangers. Est-ce de l'argent honnêtement gagné, je vous le demande ? Dieu m'en préserve !

Jours de paix

Jonathan Iwegbu trouvait qu'il avait eu énormément de chance. Pour lui, le « heureux de te retrouver en vie » dont les vieux amis se servaient pour se saluer les premiers jours grisants de la paix était bien plus qu'une simple expression alors à la mode. Cette formule lui allait droit au cœur. Il avait survécu à la guerre avec cinq bienfaits inestimables : sa tête, la tête de sa femme et trois têtes d'enfants sur les quatre qu'il avait auparavant. Et même, en prime, il avait aussi sa vieille bicyclette – un autre miracle mais qu'on ne pouvait naturellement comparer au salut des cinq têtes humaines.

La bicyclette avait une petite histoire bien à elle. Un jour, alors que la guerre faisait rage, elle avait été réquisitionnée pour une « action militaire immédiate ». Jonathan aurait sans doute durement ressenti la perte de sa bicyclette, mais il l'aurait quand même abandonnée sans regret s'il n'avait eu des doutes sur la sincérité de l'officier. Ce qui troublait Jonathan, ce n'était ni ses haillons peu recommandables, ni ses orteils qui dépassaient de baskets de couleurs différentes, l'une bleue, l'autre brune, ni les deux étoiles indiquant son grade et qui avaient été de toute évidence tracées en vitesse au stylo à bille. C'était plutôt un manque de poigne et de fermeté dans ses manières. Aussi Jonathan soupçonna-t-il que l'officier pourrait se laisser influencer, et après avoir farfouillé dans son sac de raphia, il en sortit deux livres qui auraient dû lui servir à acheter du bois que sa femme, Maria, revendait aux officiels du camp contre de la morue séchée et de la farine de maïs ; grâce à quoi il retrouva sa bicyclette. Cette nuit-là, il l'enterra dans une petite clairière de la brousse où les morts du camp, y compris son plus jeune frère, étaient enterrés. Quand il la déterra un an plus tard après la reddition, tout ce dont elle avait besoin était d'être un peu graissée à l'huile de palme. « Rien n'arrête le bon Dieu », dit-il émerveillé.

Il s'en servit immédiatement comme taxi, et accumula une petite pelote d'argent biafrais en transportant les officiels du camp et leur famille le long des six kilomètres qui conduisaient à la route goudronnée la plus proche. Pour chaque voyage, le prix était fixé à six livres et ceux qui avaient de l'argent biafrais étaient bien trop contents de se débarrasser d'une partie de celui-ci, de cette façon-là. À la fin d'une quinzaine, il avait gagné une petite fortune qui s'élevait à cent cinquante livres.

Il fit alors le voyage d'Enugu et y trouva un autre miracle qui l'attendait. C'était incroyable. Il se frotta les yeux et regarda de nouveau, et elle était

toujours là, devant lui. Mais il est inutile de dire que même cet énorme bienfait ne pouvait être comparé en rien à celui qui avait préservé les cinq têtes de la famille. Ce dernier miracle, c'était sa petite maison d'Ogui Overside. Vraiment, rien n'arrête le bon Dieu ! Pas plus loin que deux autres maisons, un énorme édifice de béton armé, qu'un riche entrepreneur avait bâti juste avant la guerre, n'était plus qu'une montagne de gravats. Et voilà que la petite maison de Jonathan avec son toit de tôle ondulée et ses murs de poto-poto était intacte. Bien sûr, il y manquait les portes et les fenêtres, ainsi que cinq plaques de tôle ondulée sur le toit, mais qu'est-ce que cela représentait ? Et, de toute façon, il était revenu assez tôt à Enugu pour pouvoir encore ramasser de vieux morceaux de zinc, du bois et des morceaux d'aggloméré trempés d'eau qui traînaient aux alentours, avant que des milliers de gens ne sortent de leurs trous dans la forêt pour faire de même. Il trouva un menuisier sans ressources à qui il restait cependant dans sa boîte à outils un vieux marteau, un rabot à la lame émoussée et quelques clous tordus et rouillés et qui transforma cet assortiment de bois, de carton et de métal en battants de portes et en volets de fenêtres, pour cinq shillings nigérians ou cinquante livres biafraises. Jonathan paya en livres, et emménagea avec sa famille débordante de joie et qui portait cinq têtes sur cinq paires d'épaules.

Près du cimetière militaire, ses enfants se mirent à ramasser des mangues qu'ils vendirent aux femmes de soldats pour quelques pennies – de vrais pennies, cette fois-ci – et sa femme commença à faire des beignets d'*akara* pour le petit déjeuner des voisins pressés de recommencer à travailler. Avec les gains de sa famille, il alla à bicyclette dans les villages avoisinants, et acheta du vin de palme frais qu'il baptisait généreusement chez lui avec l'eau qui avait recommencé depuis peu à couler à la pompe en bas de la rue, et il ouvrit un bar pour les soldats et les autres heureux mortels qui avaient du bon argent nigérian.

Au début, il alla tous les jours, puis tous les deux jours et enfin une fois par semaine aux bureaux de la Compagnie Nationale des Charbonnages où il avait travaillé comme mineur pour savoir ce qui s'y passait. La seule chose qu'il découvrit en fin de compte, c'est que sa propre petite maison constituait un bien plus grand bienfait qu'il n'avait d'abord cru. Certains de ses camarades, anciens mineurs, qui n'avaient nul endroit où aller à la fin de la journée passée à attendre, dormaient dehors, devant la porte des bureaux et faisaient cuire dans des boîtes de conserve des repas improvisés avec ce qu'ils avaient réussi à chaparder. Les semaines continuant à passer et personne ne sachant exactement ce qu'il en était, Jonathan finit par cesser ses visites hebdomadaires et se mit sérieusement à s'occuper du bar où il vendait son vin de palme.

Mais rien n'arrête le bon Dieu ! Le jour de la bonne aubaine arriva enfin

quand, après avoir passé cinq jours à se battre sans arrêt au soleil dans des queues qui changeaient constamment de direction, devant le Trésor public, on lui compta dans la paume de la main vingt livres nigérianes de « gratification » pour avoir rendu l'argent rebelle qu'il détenait.

Pour lui, comme pour bien d'autres dans le même cas, ce fut vraiment Noël quand on commença à les payer. Comme ils n'arrivaient pas à prononcer correctement le mot exact, ils appelèrent cette gratification « garde-ton-fric ».

Dès que les billets de banque furent dans sa main, Jonathan la serra simplement bien fort et enfonça son poing et l'argent qu'il renfermait dans la poche de son pantalon. Il fallait faire spécialement attention, surtout qu'un peu plus de deux jours auparavant il avait vu un homme devenir presque fou devant cette énorme foule ondoyante, parce qu'à peine avait-il eu touché ses vingt livres, qu'elles lui avaient été volées par un voyou sans pitié. Sans doute n'était-il pas juste de critiquer un homme souffrant une telle torture, et pourtant plusieurs personnes dans la queue ne se gênèrent pas pour souligner tranquillement l'étourderie de la victime, surtout lorsque celle-ci eut retourné sa poche et révélé un trou assez grand pour y faire passer la tête de son voleur. Mais naturellement, l'homme avait prétendu que l'argent se trouvait dans l'autre poche, la retournant également pour montrer qu'en comparaison, elle était encore neuve. Il fallait donc faire attention.

Bien vite, Jonathan transféra son argent dans sa main et dans sa poche gauche de façon à libérer sa droite pour pouvoir ainsi serrer les mains si nécessaire ; mais faisant en sorte que son regard soit fixé à une telle hauteur qu'il pouvait ignorer tous les visages venant en sens inverse, il s'assura qu'il n'aurait pas besoin de se livrer à cet exercice jusqu'à son retour à la maison.

D'habitude, il avait le sommeil lourd, mais cette nuit-là, il entendit mourir les uns après les autres tous les bruits du voisinage. Même le gardien de nuit qui marquait l'heure en frappant sur un bout de métal, quelque part au loin, était devenu silencieux après avoir frappé une heure. Ce fut la dernière pensée de Jonathan avant d'être emporté à son tour par le sommeil. Mais il n'avait sans doute pas dormi longtemps, quand il fut réveillé avec violence.

- Qui frappe ? chuchota sa femme couchée à côté de lui, par terre.

- Je ne sais pas, répondit-il en chuchotant, le souffle court.

La deuxième fois, les coups résonnèrent suffisamment forts et impérieux pour défoncer la vieille porte branlante.

- Qui frappe ? demanda-t-il alors, la voix sèche et tremblante.

- Un voleur comme ça et ses amis à lui.

La réponse vint froidement.

- Toi ouvrir la porte.

Ceci fut suivi par un coup encore plus fort que tous les autres.

Maria fut la première à jeter l'alarme, suivie ensuite par tous les enfants.

- Hé ! police ! Au voleur ! Hé ! voisins ! Hé ! police ! Nous sommes perdus ! Nous sommes morts ! Voisins, vous êtes endormis ? Réveillez-vous ! Eh ! police !

Et ceci continua pendant longtemps avant de s'arrêter tout d'un coup. Peut-être avaient-ils fait peur au voleur qui s'était enfui. Il y eut un silence total, mais cela ne dura qu'un moment.

- Vous finir, oui ? demanda la voix dehors. Nous, on va aider à vous un petit. Allez, tout le monde !

- Eh ! police ! Au voleur ! Eh ! voisins, nous perdus ! Eh ! police !

Il y avait au moins cinq autres voix en plus de celle du chef.

Jonathan et sa famille étaient à présent complètement paralysés de terreur. Maria et les enfants sanglotaient sans bruit, comme des âmes en peine. Jonathan geignait continuellement.

Le silence qui suivit le vacarme des voleurs se répercuta horriblement dans la nuit. Jonathan aurait presque supplié le chef pour qu'il parle de nouveau et en finisse avec ce cauchemar.

- Mon ami, dit enfin celui-ci. Nous essayer bien-bien appeler mais tous dormir... Alors, quoi faire maintenant ? Peut-être toi vouloir appeler les « sodas » ? Ou nous appeler pour toi ? « Sodas » beaucoup meilleurs que police, pas vrai ?

- Bien vrai ! répondirent ses hommes.

Jonathan crut entendre encore plus de voix qu'avant et il geignit lourdement. Ses jambes se dérobaient sous lui, et sa gorge était comme du papier de verre.

- Mon ami, pourquoi toi pas parler encore ? Moi demander si toi vouloir « sodas » ?

- Non.

- Ça va. Maintenant, nous pouvoir parler business. Nous pas méchants voleurs, nous pas vouloir problème. Problèmes, finis. La guerre, finie, et toute la merde avec. Guerre civile, finie. Maintenant, yena jours de paix, pas vrai ?

- Bien vrai ! répondit l'horrible chœur.

- Que voulez-vous de moi ? Je suis un pauvre homme. Tout ce que j'avais a disparu dans la guerre. Pourquoi venez-vous chez moi ? Vous savez où habitent les gens qui ont de l'argent ! Nous...

- Ça va, nous pas dire toi avoir argent tout plein. Mais nous pas même avoir rien. Donc, conséquent, toi ouvrir ton fenêtre-là et donner à nous cent livres et nous s'en aller partir. Sinon, nous entrer dedans ton maison maintenant pour montrer à toi garçon avec guitare-là !

Une volée de mitraillette résonna dans le ciel. Maria et les enfants se remirent à pleurer tout haut.

- Ah, la madame, pas pleurer encore. Pas raison pour ça. Nous dire nous bons voleurs. Nous prendre un petit argent et s'en aller partir. Pas méchants, nous pas méchants, vrai ?

- Bien vrai ! chanta le chœur.

- Mes amis, commença Jonathan d'une voix rauque, j'ai entendu ce que vous avez dit et je vous en remercie. Si j'avais cent livres...

- Écoute là, mon ami, nous pas venir s'amuser pour ta maison. Si nous entrer sans vouloir, toi pas aimer ça. Donc, conséquent...

- Dieu m'est témoin, si vous entrez et trouvez cent livres, prenez-les et tuez-moi ainsi que ma femme et mes enfants. Je vous jure, au nom de Dieu, que tout ce que j'ai dans cette vie, c'est vingt livres, le « garde-ton-fric » d'aujourd'hui.

- O.K., le temps passer vite. Toi ouvrir ton fenêtre-là et sortir vingt livres. Nous se démerder avec ça.

Le chœur exprimait à présent son dissentiment par des bruits variés.

- Lui mentir, cet homme-là, lui mentir ; lui en avoir argent beaucoup... Nous entrer dedans maison et fouiller bien-bien... vingt livres, ça rien !

- Vos gueules ! La voix du chef résonna comme un coup de fusil dans le ciel et imposa immédiatement silence aux murmures. Toi là ! Toi donner argent vite-vite !

- J'arrive, dit Jonathan en tâtonnant dans le noir avec la clé du petit coffre de bois qu'il gardait toujours à côté de lui sur la natte.

Aux premières lueurs du jour, tandis que les voisins et d'autres gens se rassemblaient pour lui exprimer leur commisération, il était déjà en train d'attacher avec des cordes sa dame-jeanne de dix litres sur le porte-bagages de sa bicyclette ; sa femme transpirait au-dessus d'un feu en plein air et tournait les beignets d'*akara* dans une bassine en terre cuite remplie d'huile bouillante, tandis que dans un coin son fils aîné rinçait le restant de vieux vin de palme que contenaient d'anciennes bouteilles de bière.

- Pour moi, ceci n'est rien, dit-il à ceux qui lui exprimaient leur sympathie, en ne détachant pas les yeux de la corde qu'il serrait, qu'est-ce que c'est que le « garde-ton-fric » ? Est-ce que j'en avais besoin la semaine dernière ? Est-ce que c'est plus important que tout ce qui a disparu pendant la guerre ? Moi, je dis que « garde-ton-fric » peut périr dans les flammes ! Qu'il rejoigne tout le reste ! Rien n'arrête le bon Dieu !

Bébé-la-douceur

Je surpris l’expression de férocité sur son visage au moment même où, sans y réfléchir, il se livrait à cet acte curieux ; et je compris. Je ne parle pas du symbolisme de cet acte en tant que tel ; pour moi, il était suffisamment superficiel et évident. Non. C’était plutôt le sérieux macabre avec lequel il avait été exécuté.

Cela dura à peine une seconde ou deux. Juste le temps nécessaire pour plonger la main dans le sucrier, attraper une poignée de sucre et la jeter par la fenêtre, sa mâchoire assez forte serrée méchamment. Puis son expression se relâcha de nouveau, dans la douceur d’un vague sourire.

- Hein... Pourquoi ? demanda un des deux autres hommes présents, ou peut-être les deux à la fois, étonnés et complètement stupéfaits.

- Simplement pour montrer au sucre qu’aujourd’hui, je suis plus fort que lui, que le jour est arrivé où je peux me permettre non seulement de manger mais, si cela me plaît, de jeter du sucre par la fenêtre.

Ils éclatèrent ensuite de rire. Cletus joignit son rire au leur, mais plus modérément. Quant à moi, je me contentais de rire brièvement.

- Tu es vraiment un drôle de type, Cletus, dit Umera, son énorme poitrine secouée par le rire et les yeux brillants de larmes.

Peu après, nous étions en train de boire le thé de Cletus et de mâcher de gros morceaux de pain recouverts d’une épaisse couche de margarine.

- Très bien, dit l’ami d’Umera dont je n’avais pas saisi le nom, et qu’une balle casse la tête du sucre !

- Amen !

- Un jour, ce sera le tour du beurre, dit Umera ; excusez, s’il vous plaît, mes mauvaises habitudes.

Il avait trempé une grosse mouillette de pain dans son thé, et la portait toute dégoulinante à son énorme bouche, la tête rejetée en arrière.

- C’est comme ça qu’on m’a appris à manger du pain, réussit-il à sortir de sa bouche pleine d’une bouillie humide.

Il prit une autre mouillette, une toute petite cette fois-ci, et la jeta par la fenêtre.

- Va-t’en rejoindre le sucre et qu’une balle vous casse la tête à tous les deux !

- Amen !

- Raconte-leur mes aventures avec le sucre, Mike, allons, raconte ! me dit

Cletus.

- Eh bien, dis-je, il n'y avait pas grand-chose à raconter : sauf peut-être que mon ami Cletus était un peu trop porté sur ce que les Blancs appellent des douceurs. Mais les Blancs, étant des gens au goût mesuré, n'avaient pas prévu dans leur vocabulaire un mot pour qualifier les écœurantes horreurs sucrées qu'adorait Cletus.

C'était une de mes vieilles plaisanteries, mais Umera et son ami ne la connaissaient pas, et la récompensèrent de bruyants éclats de rire supplémentaires, ce qui arrivait à point nommé car je n'avais envie de raconter aucune des histoires véritables que Cletus me poussait à raconter. Et heureusement, également, qu'Umera et son ami débordaient d'envie de raconter de plus en plus leurs propres tribulations ; car, pour la plupart d'entre nous, nous étions devenus à ce moment-là comme un troupeau de vieilles bonnes femmes hypocondriaques, qui auraient rivalisé entre elles pour exposer les détails les plus hauts en couleur de leurs maladies intimes.

Et je trouvais cela d'un pathétique pénible et difficile à supporter. Je n'ai jamais possédé cette faculté qu'ont les gens de tout regarder du bon côté. La douleur dure plus longtemps chez moi que chez Cletus, même quand il s'agit de la sienne, ce qui est pour le moins bizarre. De ma vie, il ne me serait jamais venu à l'esprit de jouer cette farce ridicule pour célébrer ma victoire sur le sucre. D'en être le témoin, était déjà suffisamment gênant. C'était comme si quelqu'un m'avait offert un verre parce que ce jour-là, d'après les journaux du matin, le gars qui avait séduit sa femme venait de mourir. Le verre me serait resté en travers de la gorge car ma pitié et mon mépris seraient retombés sur la victime enfin victorieuse, et mon admiration serait allée à ce bel amant qui l'avait un jour si justement cocufiée.

Pour Cletus, le sucre n'est pas seulement du sucre. C'est ce qui rend la vie supportable. Pendant les dix-huit derniers mois de la guerre, nous travaillâmes et vécûmes ensemble, et j'ai donc été le proche témoin de ses souffrances et de ses nombreuses et humiliantes défaites. Je n'ai jamais tout à fait compris son besoin ni pu le considérer avec indulgence. Avec un seul repas de manioc l'après-midi, je ne me préoccupais ni du petit déjeuner ni du dîner. Au début, le manque de viande et de poisson me fit souffrir et, plus que tout le reste, le manque de sel dans la soupe ; mais dès la seconde année de la guerre, cela me dérangea de moins en moins. Cletus, par contre, devint de plus en plus obnubilé par son thé et son sucre à mesure que passaient les jours de privations ; cas dangereux d'un appétit qui serait de plus en plus porté sur une nourriture pourtant inaccessible. Comment en arriva-t-il, en premier lieu, à prendre cette habitude si étrangère aux Africains, je ne me suis jamais donné la peine de le savoir ; cela commença sans

doute comme un cancer, par une seule cellule affectée, pendant ses jours et ses nuits solitaires dans le ghetto noir de Ladbroke Grove, à Londres.

Les autres buveurs de thé ou de café, s'ils continuaient à trouver leur boisson favorite, avaient depuis longtemps appris à la boire forte et amère. Et puis, un jour, un génie anonyme avait soulagé leur misère en découvrant que le café le plus fort, pris avec un morceau de noix de coco, perdait une bonne partie de son amertume. C'est ainsi que naquit un nouveau petit déjeuner nourrissant. Mais Cletus, comme tout homme qui se sent perdu, voulait avoir tout ou rien. Ai-je déjà dit qu'il me faisait perdre patience ? C'est vrai, parfois du moins. Dans mes moments de plus grande indulgence et de réflexion, j'éprouvais pour lui plutôt de la pitié que de la colère, car pouvait-on, en toute honnêteté, prétendre qu'être dépendant du sucre était plus irrationnel que n'importe laquelle des autres dépendances qui avaient cours à ce moment-là ? Non. Et du moins, cela ne menaçait personne, ce qui n'était pas toujours le cas des autres dépendances.

Un jour, il revint à la maison d'excellente humeur. Quelqu'un, rentré depuis peu de l'étranger, lui avait vendu pour trois livres deux douzaines de comprimés d'un édulcorant artificiel. Il alla directement à la cuisine pour faire bouillir de l'eau. Puis, il sortit de son sac, où il la gardait en sûreté, sa vieille boîte de café soluble – il n'avait plus de thé – qui s'était d'ailleurs solidifié.

Il est encore bon ! m'assura-t-il à plusieurs reprises, bien que je n'eusse pas dit un mot. C'est l'humidité ; l'arôme n'a pas changé du tout.

Il le renifla, puis, ayant détaché deux morceaux qui ressemblaient à de petits rochers, il prépara deux tasses de café. Il s'enfonça alors dans son fauteuil, le visage enluminé.

Je pus à peine supporter le goût de l'édulcorant. Il entrelaçait chaque gorgée de café d'un arrière-goût écœurant, et faisait sourdre dans ma bouche des sources de salive insoupçonnées. Nous bûmes en silence. Puis, Cletus sauta soudain sur ses pieds et se précipita dehors où il s'abandonna à un paroxysme de vomissements qui lui raclèrent la gorge. Je m'arrêtai de boire ce qui restait dans ma tasse.

Je lui dis que j'étais désolé quand il rentra. Il ne répondit rien. Il se dirigea tout droit vers sa chambre, et y ayant pris un verre d'eau, il sortit de nouveau pour se rincer la bouche. Après s'être gargarisé un peu, il versa ce qui restait d'eau dans la paume de sa main à moitié refermée et se la passa sur le visage. Je lui dis encore une fois « désolé » et il me remercia d'un signe de tête.

Peu après, il vint s'asseoir près de moi.

- Est-ce que cela t'intéresse ?

Il me tendit les petits comprimés avec un dégoût évident. Curieux comme un seul accès de vomissements peut abattre un homme !

- Non, pas vraiment. Mais garde-les ; je suis sûr que nous n'aurons pas à aller loin pour trouver des amis qui s'y intéresseront.

Ou bien il n'écoutait pas, ou bien il ne pouvait se résoudre à vivre une minute de plus avec ces machins-là. Il fit un troisième trajet aller-retour et les jeta dans le même parterre de mauvaises herbes qui venait de recevoir ses vomissements.

Il avait dû se faire de telles illusions sur ces fichus comprimés édulcorants que, maintenant, il plongeait la tête la première comme un fil à plomb dans un état de quasi-dépression nerveuse. Il passa au lit les deux jours qui suivirent, n'allant ni le matin à la Direction Générale où nous travaillions tous les deux ni le soir voir sa petite amie, Mercy, comme il en avait l'habitude.

Le troisième jour, je perdis vraiment patience et lui dis un certain nombre de choses assez dures, lui rappelant par exemple qu'on se battait pour survivre, me servant plus ou moins textuellement des effets de rhétorique qui l'avaient rendu si célèbre à la radio.

- Va te faire foutre avec ta guerre ! Va te faire foutre avec ta survie ! me cria-t-il au visage.

Malgré tout, son état s'améliora peu après et il eut alors un air assez honteux. Je me radoucis moi-même et me mis à me renseigner sérieusement de mon côté, sans rien lui dire, pour lui trouver du sucre.

Un autre ami de la Direction Générale me parla d'un certain père Doherty qui vivait à une quinzaine de kilomètres de là et qui contrôlait les entrepôts où se trouvait l'aide alimentaire de Caritas pour tout le district. Cet ami, étant un catholique éminent et bien introduit dans la hiérarchie, me prévint que, bien que le père Doherty fût un homme bon et généreux, il était aussi quelque peu imprévisible, et l'était devenu encore plus ces derniers temps après avoir été atteint à la tête par un éclat d'obus alors qu'il était à l'aéroport.

Le samedi suivant, Cletus et moi-même fîmes le voyage et trouvâmes le père Doherty d'assez bonne humeur pour quelqu'un qui venait de passer six nuits successives à l'aéroport à décharger les avions des organisations de secours, dans la nuit noire, et sous des bombardements aériens presque continuels, rentrant chez lui à 7 heures du matin pour dormir deux heures. Il écarta nos compliments en nous disant que c'était uniquement une semaine sur deux qu'il travaillait. « Après cette nuit, je pourrai me refaire une beauté en dormant sept jours et sept nuits entiers ! »

Sa salle de séjour puait la morue séchée, le lait en poudre, la poudre de jaune d'œuf et d'autres odeurs caractéristiques des produits envoyés par les organisations de secours et qui, mises toutes ensemble, peuvent rendre l'air d'une pièce irrespirable. Le père Doherty se frotta les yeux avec le dos de la main et demanda ce qu'il pouvait faire pour nous. Mais avant que l'un de nous

eût pu répondre, il se leva, encore à moitié endormi, et étendit le bras pour prendre une grande bouteille Thermos en haut d'une étagère vide sur laquelle il n'y avait qu'un tout petit crucifix, et nous demanda si nous avions envie de café. Nous répondîmes affirmativement, espérant qu'au cœur même de la citadelle de Caritas, dont l'air, plein des odeurs de l'aide alimentaire, était à couper au couteau, on pouvait être certain qu'une tasse de café voulait dire : avec sucre et lait. Et je me disais que nous allions fort bon train avec le père Doherty, attribuant notre succès à notre admiration opportune, au début de la conversation, pour son dévouement et son courage au service de nos compatriotes ; car même quand ils donnent l'impression de vouloir les refuser, des éloges bien placés constituent une arme efficace pour atteindre les saints. Le père Doherty disparut dans une pièce et revint ensuite avec trois pauvres tasses en plastique bleu pâle, où il versa le café, vérifiant d'abord sa chaleur sur son petit doigt, tout en s'excusant pour la maladresse de son vieux Thermos.

Je me mis poliment à avaler le mien tout en observant Cletus du coin de l'œil. Il prit une gorgée d'oiseau et la retint dans sa bouche. Et maintenant, que pouvait-il faire pour nous, s'enquit le père Doherty, ne réussissant qu'aux trois quarts à escamoter de la main un énorme bâillement. Je parlai le premier. J'avais des problèmes de rhume des foins et j'aurais voulu des comprimés contre l'asthme s'il en avait en stock.

- Certainement, répondit-il, très certainement. J'ai exactement ce qu'il vous faut. Le père Joseph se plaint de la même chose et nous avons toujours ce médicament.

Il disparut de nouveau et je pouvais l'entendre répéter : « rhume des foins, rhume des foins », comme quelqu'un qui chercherait le titre d'un livre sur une étagère bourrée, et puis : « Ah, nous y voici ! » pour rentrer ensuite avec un petit flacon.

- Tout est écrit en allemand, dit-il, étudiant l'étiquette en clignant des yeux. Vous connaissez l'allemand ?

- Non.

- Moi non plus. Essayez d'en prendre trois par jour, et voyez ce que ça donne.

- Merci, mon père.

- Au suivant, dit-il avec bonne humeur.

Pendant la brève absence du père Doherty à la recherche de comprimés, Cletus avait pu transférer presque tout le café de sa tasse dans sa bouche et se dirigeant vivement vers la fenêtre derrière lui et passant la tête dehors, il recracha très vite le tout.

- Faites un vœu, mais n'oubliez pas, juste un seul vœu, dit le père Doherty avec un accent irlandais très prononcé, et maintenant très gai.

- Mon père, dit solennellement Cletus, j’ai besoin d’un peu de sucre.

Je m’étais demandé avec inquiétude, depuis le début de notre visite, comment Cletus allait présenter sa demande, quel genre de formule il allait employer. Et maintenant, cela sortit tout simplement et sans apprêt comme la vérité toute nue sort du puits. Je l’admirai d’avoir si bien réussi car je savais bien que, moi, je n’y serais jamais arrivé. Peut-être le père Doherty lui-même y avait-il prêté la main sans le savoir en donnant à notre rencontre, malgré sa bonne humeur, un ton de simplicité toute mythologique. Cela ne l’empêcha pas de détruire cette atmosphère avec la même rapidité et le même soin qu’un enfant démolit du pied le château de sable qu’il vient de bâtir. Il saisit Cletus par la peau du cou en criant : « Misérable ! Misérable ! » et le poussa dehors. Et puis, il se retourna contre moi ; mais j’avais déjà trouvé une autre porte de sortie et l’avais empruntée. Il fulminait et jurait et tapait du pied comme un vrai dément. Il implorait le bon Dieu de se rappeler cet outrage contre le Saint-Esprit au jour du Jugement dernier. « Du sucre ! du sucre ! du sucre ! hurlait-il en un crescendo enroué. Du sucre quand des milliers de pauvres innocents du bon Dieu périssent tous les jours faute d’un verre de lait ! » Grisé maintenant de colère par ses propres paroles, il se précipita dehors et s’élança sur nous. Et il n’y eut plus alors qu’à s’enfuir, ses imprécations sacrées résonnant dans nos oreilles.

Nous passâmes une heure triste et muette au bord du carrefour à essayer de nous faire prendre en auto-stop pour rentrer à Amafo. En fin de compte, nous dûmes refaire à pied la quinzaine de kilomètres mais cette fois-ci, sous une chaleur écrasante et dans la crainte d’une attaque aérienne en plein midi.

sans doute voulu que je raconte pour célébrer notre première réunion autour d’une tasse de thé. Mais comment l’aurais-je pu ? À posteriori, elle ne m’apparaissait pas comme une victoire mais, au contraire, comme une défaite pour lui. Et il y en avait encore bien d’autres à venir, les plus sordides.

Peu de temps après notre rencontre avec le père Doherty, je fus choisi par les gens du ministère des Affaires étrangères « pour aller en mission ». C’était le genre de mission que l’on octroie à quelqu’un sans importance, qui durait à peine une semaine et ne m’emmenait pas plus loin que l’île portugaise de Sâo Tomé. Je n’en étais pas moins ravi car l’étranger est toujours l’étranger, et je n’étais pas sorti du Biafra depuis le début de la guerre - chose qui revenait à vous faire apparaître aux yeux de vos camarades comme un homme de peu d’importance. Mais qui plus est, cela voulait également dire qu’on n’avait jamais la chance de se pavaner au retour d’une de ces missions avec ces petites commodités qui étaient soudain devenues les signes d’un rang élevé et d’une vie confortable, comme un savon de toilette, une serviette, des lames de rasoir, etc.

La veille de mon départ, des amis intimes et d'autres qui l'étaient moins, de simples relations ou même des inconnus, ou bien encore presque des ennemis, vinrent me soumettre leurs vœux. C'était devenu un rituel, presque un festival dont la signification passée aurait été aujourd'hui profondément enfouie dans la mémoire des peuples. Un bienheureux s'en allait en mission dans un monde devenu presque mythique, depuis longtemps hors de portée du commun des mortels, où les choses continuaient d'abonder et où la vie était sans danger. Et chacun venait soumettre ses vœux. Et à toutes ces demandes, l'heureux gagnant répondait :

- J'essaierai, mais vous savez ce que c'est...

- Bien sûr, je sais, mais essayez quand même..., sans trop d'espoir de leur part, sans obligation ni promesse de la mienne.

De temps à autre, cependant, on recevait une commande ferme et sérieuse quand quelqu'un de plus chanceux entrait. Pour cela, les paroles étaient inutiles. Il suffisait d'un bout de papier, auquel des « devises étrangères » avaient été épinglées. Certains voulaient du sel, ce qui était hors de question à cause du poids. Plusieurs voulaient du linge pour eux-mêmes ou pour leurs petites amies et un pauvre diable commanda même des préservatifs. Je lui dis que je présumais que c'était pour le planning de son bureau (et non de sa famille), pour le plus grand amusement de la petite foule rassemblée chez moi. J'allais et venais d'un air affairé entre ma salle de séjour et ma chambre avec ma liste et disais, en imitant l'accent du père Doherty : « Juste un vœu ! » Eh oui, ceux qui étaient presque mes ennemis vinrent aussi. Ce fut le cas par exemple de notre grand monsieur qui habitait en face et qui, disait-on, avait été autrefois pasteur, aujourd'hui défroqué : un imbécile prétentieux, s'il y en eut jamais, qui au début de la guerre avait si bien fricoté qu'il s'était retrouvé chargé du contrôle et de la distribution du peu de matériel qu'importait le gouvernement, en particulier des tissus pour femmes, charge dont il se servait naturellement pour faire de l'argent. Il entra pompeusement alors que j'étais sur le point d'aller me coucher. Je n'aurais pas cru qu'il se souvînt même de l'existence de gens comme Cletus et moi. Mais c'était bien lui qui entrait en saluant de la tête, comme un émir à cheval, et suivi par l'arôme de tabac anglais de sa pipe. Il me demanda si je pourrais lui acheter deux pots de pommade spéciale pour teindre les cheveux gris, et il me tendit un billet de cinq dollars. Et c'était le même salaud qui avait demandé à ma petite amie, le jour où elle était allée faire une demande pour l'achat d'un soutien-gorge, de passer un week-end avec lui dans un village retiré.

En me passant de déjeuner pendant huit jours à São Tomé, j'arrivai à la fin de la semaine à économiser suffisamment de devises étrangères sur le peu d'argent qui m'était alloué pour m'acheter deux ou trois choses, y compris ces comprimés

contre l’asthme (ayant abandonné lors de notre retraite précipitée le flacon que le père Doherty m’avait donné). Pour Cletus - et c’est ce qui me fit le plus grand plaisir - j’achetai une boîte de thé Lipton et deux paquets d’une demi-livre de sucre. Imaginez donc ma fureur désespérée quand on me vola un des paquets à mon arrivée à l’aéroport tandis que, ayant quitté momentanément des yeux mes bagages, je me soumettais à de prétendues formalités de douane. Si ce paquet n’avait pas été volé, Cletus n’aurait sans doute pas connu la défaite la plus humiliante que le sucre devait lui infliger.

Mercy vint le voir (et moi aussi) le jour de mon retour de Sao Tomé. Je lui avais acheté un savon Lux et un petit tube de crème pour les mains. Elle en était ravie.

- Veux-tu du thé ? demanda Cletus.

- Oh ! oui, répondit-elle de sa voix douce et ronronnante. Tu as du thé ? chic ! et du sucre aussi ! chic, chic ! il faut que j’en boive un peu.

Je ne faisais pas attention, mais je crois bien qu’elle plongea la main dans le paquet de sucre et en prit une poignée qu’elle allait cacher dans son sac quand Cletus, abandonnant la bouilloire qu’il apportait, lui tomba dessus. Pour ça, je le vis clairement. Elle dut croire un instant que c’était une sorte de plaisanterie ridicule. Mais moi, je savais qu’il n’en était rien et à ce moment-là, j’en vins presque à détester Cletus. Il lui saisit la main qui renfermait les morceaux de sucre, et la força à l’ouvrir, les dents serrées.

- Ça suffit, Cletus, dis-je.

- Rien du tout, mon cul ! dit-il, j’en ai plein le dos des chapardeuses de son genre.

- Laisse-moi, cria-t-elle, des larmes de colère et de honte coulant soudain sur son visage.

Elle réussit à libérer sa main de son emprise. Et alors, elle se recula et lui lança les morceaux de sucre en pleine figure, attrapa son sac et s’enfuit en pleurant. Il ramassa les morceaux de sucre, environ une demi-douzaine de morceaux.

- Sam ! cria Cletus au boy, remets de l’eau sur le feu.

Et puis, se tournant vers moi de nouveau, il répéta, les yeux embués de souvenirs absurdes :

- Mike, il faut leur parler du combat que j’ai mené contre le sucre.

- On l’appelait Bébé-la-douceur à l’école, dis-je en esquivant la demande.

- Eh, Mike, tu ne vaux rien pour raconter des histoires. Je me demande qui a jamais bien pu te recommander à la Direction Générale de la Propagande.

Les deux autres se mirent à rire. Des gouttes de sueur tremblaient sur son front. Il n’en pouvait plus de mendier, d’implorer, de quémander, d’attendre cette merveilleuse torture qu’il éprouverait à se faire fustiger en paroles.

- Et il en a perdu sa petite amie, dis-je, devenant brutal. Oui, il a perdu une gentille fille très convenable parce qu'il ne voulait rien savoir pour lui abandonner une demi-douzaine de morceaux de sucre du paquet que je lui avais rapporté.

- Tu sais que ce n'est pas juste de dire ça, dit-il, se retournant durement contre moi. Une gentille fille ! Mercy, une chapardeuse éhontée comme toutes les autres.

- Comme nous tous. Ce qui m'intéresse, Cletus, c'est de savoir pourquoi tu ne l'as pas découvert pendant tous ces mois passés à coucher avec elle, mais seulement quand je t'ai rapporté un paquet de sucre. Alors, tes yeux se sont ouverts.

- On sait bien que c'est *toi* qui me l'avais rapporté, Mike, tu nous l'as déjà dit. Mais là n'est pas le problème.

- Bon, où est le problème ?

Mais alors, je me rendis compte comme il était bête et facile, même maintenant, de retomber dans ces soudaines discussions, aigres et sans raison, de ces jours encore proches et désespérés quand un mot de colère dit à l'improviste marquait le début d'une dispute aussi féroce que le passage *d'Esun* [12] entre deux amis pacifiques. Aussi me forçai-je à faire une plaisanterie pour rattraper la chose, tout en lui laissant malgré tout un peu de son tranchant.

- Quand Cletus sera décidé à se marier, dis-je, il faudra imaginer pour lui une promesse de mariage spéciale. Par exemple : « De tous mes biens - sauf de mes paquets de sucre Tate and Lyle - je te fais don ! » Si jamais on permet au père Doherty de revenir dans ce pays, je suis sûr qu'il comprendra.

Umera et son ami se remirent à rire.

Femmes en guerre

La première fois que leurs chemins se croisèrent, il ne se passa rien. C'était pendant les premiers jours d'enthousiasme où on faisait semblant de se préparer à la guerre, pendant lesquels des milliers de jeunes gens (et parfois de jeunes femmes aussi) étaient renvoyés quotidiennement des centres de recrutement parce qu'ils étaient trop nombreux à se présenter, brûlant tous d'envie de porter les armes pour défendre cette nouvelle nation pleine de promesses.

La deuxième fois qu'ils se rencontrèrent, ce fut à un contrôle routier à Awka. La guerre avait commencé et se déplaçait lentement du lointain secteur nord vers le sud. Il allait d'Onitsha à Enugu en voiture, et était très pressé. Bien que sa raison le portât à approuver ces contrôles minutieux sur les routes, son tempérament le poussait à se sentir vexé chaque fois qu'il devait s'y soumettre. Il ne l'aurait sans doute pas reconnu, mais les gens pensaient que si on vous fouillait, c'est que vous n'étiez pas vraiment un de ces gros bonnets. D'habitude, il échappait aux contrôles en annonçant de sa voix profonde et pleine d'assurance : « Reginald Nwankwo, du ministère de la Justice » ; ce qui marchait à tous les coups. Mais parfois, que ce soit par ignorance ou par pure perversité, la petite troupe d'un quelconque contrôle refusait de se laisser impressionner. Et c'était ce qui se passait maintenant à Awka. Les deux agents de police, armés de lourds fusils Mark Four, observaient de loin les volontaires du coin.

- Je suis pressé, dit-il à la jeune fille qui s'approchait de sa voiture. Je m'appelle Reginald Nwankwo, du ministère de la Justice.

- Bonjour, monsieur. Je voudrais voir votre coffre.

- Bon Dieu ! Qu'est-ce que vous croyez qu'il y a dedans ?

- Je ne sais pas, monsieur.

Il sortit de sa voiture en retenant sa colère, marcha à grands pas vers l'arrière, ouvrit le coffre et le retenant de la main gauche, il fit un mouvement de la droite comme pour dire : « Après vous ! »

- Vous êtes satisfaite ? demanda-t-il.

- Oui, monsieur. Est-ce que je peux voir votre boîte à gants ?

- Pour l'amour du ciel !

- Désolée de vous retarder. Mais c'est vous, les gens du gouvernement, qui nous avez confié cette tâche.

- Peu importe. Vous avez tout à fait raison. Il se trouve simplement que je suis

pressé. Mais n'en parlons plus. Voilà la boîte à gants. Vous voyez qu'il n'y a rien dedans.

- Très bien, monsieur. Vous pouvez la fermer.

Puis, elle ouvrit la portière arrière et se courba pour regarder sous les sièges. C'est alors qu'il la regarda vraiment pour la première fois, à commencer par le dos. C'était une belle fille qui portait un pull bleu bien moulé, un jean kaki, et des baskets, les cheveux tressés à la nouvelle mode qui donnait aux jeunes filles un air effronté et qu'elles appelaient, Dieu sait pourquoi, la coupe aviation. Et elle avait aussi un air vaguement familier.

- Ça va bien, monsieur, dit-elle, voulant dire par là qu'elle en avait fini. Vous ne me reconnaissez pas ?

- Non, je devrais ?

- Vous m'avez prise en auto-stop pour aller à Enugu, quand j'ai quitté l'école pour m'enrôler dans la milice.

- Ah ! oui, c'était vous la jeune fille. Je vous avais bien dit de retourner à l'école car on n'avait pas besoin de jeunes filles dans la milice. Que s'est-il passé ?

- Ils m'ont dit de retourner à l'école, ou de m'enrôler dans la Croix-Rouge.

- Vous voyez, j'avais raison. Alors, qu'est-ce que vous faites à présent ?

- Je m'occupe simplement en participant à la défense civile.

- Bon, eh bien, bonne chance ! Croyez-moi, vous êtes une chic fille.

Ce fut ce jour-là qu'il finit par croire qu'il y avait peut-être quelque chose de révolutionnaire dans ses propos. Ce n'était pas la première fois qu'il voyait des tas de jeunes filles et de femmes défiler et manifester, mais sans savoir pourquoi, il n'y avait jamais beaucoup prêté attention. Il était persuadé, bien sûr, que ces jeunes filles et ces femmes se prenaient très au sérieux, c'était suffisamment évident. Mais n'en était-il pas de même des gosses qui défilaient d'un bout à l'autre des rues à ce moment-là, faisant l'exercice avec des bâtons et portant sur la tête la marmite de leur mère en guise de casque ? Le comble de l'humour, pour ses amis, était, à cette époque, le contingent de jeunes filles d'une école secondaire du coin défilant derrière une bannière sur laquelle on pouvait lire : NOUS SOMMES IMPRENABLES !

Mais après cette rencontre sur la route d'Awka, il ne pouvait plus rire aussi facilement de ces jeunes filles, ni de ce mot de révolution, car il l'avait vu incarné chez cette jeune fille dont le sérieux au travail, sans la moindre prétention, l'avait condamné pour sa légèreté crasse. Qu'avait-elle dit ? Nous faisons le travail que vous nous avez demandé de faire. Elle n'accorderait aucun passe-droit, même à quelqu'un qui l'aurait aidée précédemment. Il était sûr qu'elle aurait fouillé son père aussi rigoureusement.

Quand leurs chemins se croisèrent pour la troisième fois, au moins dix-huit mois plus tard, la situation s'était beaucoup détériorée. La mort et la faim avaient depuis longtemps remplacé l'enthousiasme des premiers jours, et entraînaient chez les uns une résignation maussade, chez les autres une réaction de défi impitoyable, presque suicidaire. Mais assez curieusement, il y en avait beaucoup qui, à cette époque, n'avaient d'autre envie que de s'emparer des quelques bonnes choses de la vie qui restaient encore, et de s'amuser le plus possible. Pour ces gens-là, le monde était redevenu étrangement normal. Tous ces contrôles inquisiteurs et fébriles avaient disparu. Les filles étaient redevenues des filles, les garçons, des garçons. C'était un monde désespéré, fermé, assiégé, mais qui était pour tous un univers, avec un peu de bon et de mauvais et beaucoup d'héroïsme mais qu'il était impossible aux héros de cette histoire de percevoir car il s'exprimait bien au-delà de leur horizon habituel : dans des camps de réfugiés perdus dans des endroits reculés, dans les haillons trempés, dans le courage de ceux qui, sans rien dans le ventre et sans armes, montaient en première ligne.

Reginald Nwankwo vivait alors à Owerri. Mais ce jour-là, il était allé à la recherche de secours alimentaires à Nkwerri. À Owerri, Caritas lui avait donné quelques têtes de morue séchée, un peu de viande en conserve, et cet horrible produit américain qui s'appelait « Formule 2 » et qui devait être, Reginald en était persuadé, de la nourriture pour bestiaux. Mais il s'était toujours demandé si, n'étant pas catholique, il n'était pas désavantagé dans ses rapports avec Caritas. Aussi alla-t-il voir un vieil ami qui dirigeait un entrepôt du Conseil œcuménique des Églises, à Nkwerri, pour obtenir d'autres choses comme du riz, des haricots et cette excellente céréale communément appelée le manioc du Gabon.

Il quitta Owerri à six heures du matin afin d'attraper son ami au travail, car on savait qu'il n'avait pas l'habitude de s'éterniser à l'entrepôt après huit heures et demie, par crainte des attaques aériennes. Nwankwo eut beaucoup de chance ce jour-là. L'entrepôt avait reçu de grandes quantités d'un nouveau stock, à la suite du nombre inhabituel d'avions qui avaient réussi à se poser les nuits précédentes. Tandis que son chauffeur empilait les boîtes de conserve, les sacs et les cartons dans sa voiture, la foule affamée qui tourne toujours autour des centres de secours faisait des remarques grossières et désagréables, comme « la guerre profite à certains », sous-entendu à ceux qui étaient chargés des dépôts du Conseil œcuménique des Églises.

Nwankwo était profondément gêné, non pas par les brocards de cette foule d'épouvantails en haillons et aux côtes saillantes, mais par ces corps émaciés et

ces orbites enfoncées qui l'accusaient par leur seule présence. Il en aurait été encore plus gêné s'ils n'avaient rien dit, s'ils l'avaient simplement regardé en silence tandis qu'on remplissait son coffre de boîtes de lait, d'œufs en poudre, de céréales, de viande en conserve et de morue séchée. Sa nature lui reprochait toujours d'avoir une telle chance personnelle parmi cette désolation générale. Mais que pouvait faire un homme seul ? Il avait une femme et quatre enfants qui vivaient dans le village reculé d'Ogbu, et qui n'avaient pour se nourrir que les secours qu'il réussissait à trouver et à leur envoyer. Il ne pouvait les abandonner au kwashiorkor. Ce qu'il pouvait faire de mieux - et faisait - chaque fois qu'il obtenait autant de rations qu'aujourd'hui, c'était d'en passer un peu à son chauffeur, Johnson, qui avait une femme et six, ou était-ce sept ? enfants, et un salaire de dix livres par mois alors que le manioc avait atteint au marché le prix d'une livre par mesure. Dans la situation actuelle, on ne pouvait rien faire pour les autres. Tout au plus pouvait-on essayer d'aider les voisins les plus proches, voilà tout.

Sur le chemin du retour, il vit une très jolie fille qui faisait de l'auto-stop sur le bord de la route. Il ordonna à son chauffeur de s'arrêter. Des dizaines de piétons, poussiéreux et épuisés, certains soldats, d'autres civils, s'abattirent de partout sur sa voiture.

- Non, non et non, dit Nwankwo avec fermeté, je me suis uniquement arrêté pour cette jeune fille. J'ai un pneu en mauvais état et je ne peux prendre qu'une personne, désolé.

- Mon fils, s'il te plaît, cria une vieille femme au désespoir, en s'agrippant à la poignée.

- Bonne femme, tu veux te faire tuer, cria le chauffeur en démarrant et en l'obligeant à lâcher la poignée.

Nwanwko avait déjà ouvert un livre et s'était plongé dedans. Pendant près de deux kilomètres, il ne regarda même pas la jeune fille jusqu'à ce qu'elle lui dise, trouvant sans doute le silence trop pesant :

- Vous m'avez sauvée aujourd'hui, merci.

- De rien. Où allez-vous ?

- À Owerri. Vous ne me reconnaissez pas ?

- Mais si, bien sûr, que je suis bête... vous êtes...

- Gladys.

- C'est ça, la jeune milicienne. Vous avez changé, Gladys. Vous étiez très jolie, bien sûr, mais maintenant, vous êtes une vraie reine de beauté. Qu'est-ce que vous faites à présent ?

- Je travaille à la Direction Générale des Carburants.

- C'est merveilleux.

Merveilleux, pensa-t-il, et surtout tragique. Elle portait une perruque de couleur vive et tout en hauteur, une jupe et une blouse très décolletée, toutes deux très chères. Ses chaussures, qui venaient certainement du Gabon, avaient dû coûter une fortune. Bref, se dit Nwankwo, il fallait qu'elle soit entretenue par un monsieur bien placé, un de ceux à qui la guerre fait gagner un tas d'argent.

- Aujourd'hui, j'ai fait exception à ma règle pour vous prendre en auto-stop. À présent, je ne prends plus jamais personne.

- Pourquoi ?

- Combien de gens peut-on prendre ? Il vaut mieux ne pas essayer du tout. Vous avez vu la vieille femme ?

- J'ai cru que vous alliez la prendre.

Il ne répondit rien et, après un autre moment de silence, Gladys, pensant qu'elle l'avait peut-être blessé, lui dit :

- Merci d'avoir fait exception à votre règle en ma faveur.

Elle cherchait son regard qu'il avait légèrement détourné. Il sourit, se retourna et lui frappa légèrement la cuisse.

- Qu'allez-vous faire à Owerri ?

- Je vais voir une amie.

- Une amie ? sûr ?

- Mais oui !... Si vous me déposez chez elle, vous pourrez la voir. Seulement, prions Dieu qu'elle ne soit pas partie en week-end aujourd'hui. Ça serait très embêtant.

- Pourquoi ?

- Parce que si elle n'est pas chez elle, il faudra que je couche dehors ce soir.

- Alors, prions Dieu qu'elle ne soit pas chez elle.

- Pourquoi ?

- Parce que si elle n'est pas chez elle, je pourrai vous offrir une chambre pour la nuit, petit déjeuner compris !... Que se passe-t-il ? demanda-t-il au chauffeur qui avait soudain arrêté la voiture, très brutalement.

La question se passait de réponse. Sur la route, la petite foule devant eux regardait en l'air. Ils sortirent tous les trois de la voiture en se baissant et se jetèrent en trébuchant dans la brousse, la tête tournée pour observer le ciel derrière eux. Mais c'était une fausse alerte. Le ciel était calme et pur à part deux vautours qui y volaient très haut. Un humoriste dans la foule la fit rire de soulagement en disant que le premier était un avion de chasse et le second un bombardier. Ils remontèrent tous les trois dans leur voiture et continuèrent leur voyage.

- Il est bien trop tôt pour une attaque, dit-il à Gladys qui tenait sa poitrine des deux mains, comme pour mieux calmer les battements de son cœur. Ils viennent

rarement avant dix heures.

Mais la peur encore récente l'empêchait de parler. Il vit là une occasion dont il se saisit immédiatement.

- Où habite votre amie ?

- 250 Douglas Road.

- Ah, mais c'est au centre même de la ville, un endroit terrible. Pas d'abris, rien. Je ne vous conseille pas d'y aller avant six heures du soir, c'est dangereux. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vous emmènerai chez moi, où il y a un bon abri, et dès que ce sera prudent, vers six heures, je vous conduirai chez votre amie. Qu'en dites-vous ?

- Ça va, dit-elle d'un ton morne. J'ai tellement peur de ces choses-là. Voilà pourquoi j'ai refusé de travailler à Owerri. Je ne sais même pas pourquoi j'ai accepté de venir aujourd'hui.

- Vous serez très bien, on s'habitue très vite à ce genre de choses.

- Mais votre famille n'est pas avec vous ?

- Non, dit-il, personne n'a sa famille ici. On préfère dire que c'est à cause des attaques aériennes, mais je puis vous assurer qu'il y a autre chose là-dessous. Owerri est une ville où on s'amuse vraiment, et nous vivons tous comme de joyeux célibataires.

- C'est ce que j'ai entendu dire.

- Vous ne ferez pas que l'entendre, vous le verrez dès aujourd'hui. Je vous emmènerai à une soirée vraiment amusante. Un de mes amis, lieutenant-colonel, célèbre son anniversaire. Il a retenu l'orchestre des Sound Smashers pour jouer chez lui. Je suis sûr que cela vous plaira.

Immédiatement il eut tout à fait honte de lui. Il détestait les danses et les frivolités auxquelles ses amis s'accrochaient, comme des gens en train de se noyer. Et d'en parler avec autant d'enthousiasme parce qu'il voulait emmener une fille chez lui ! Et cette fille-là, en particulier, qui avait eu autrefois une telle foi merveilleuse dans la lutte et qui avait été trahie (il n'y avait aucun doute) par un homme comme lui, qui cherchait du bon temps. Il secoua tristement la tête.

- Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Gladys.

- Rien, mes pensées, simplement.

Ils firent le reste du voyage vers Owerri pratiquement sans parler. Elle fut très vite installée chez lui comme si elle avait été sa petite amie du moment. Elle se changea, mit une robe d'intérieur et enleva sa perruque auburn.

- Voilà une jolie coiffure. Pourquoi la cachez-vous sous une perruque ?

- Merci, dit-elle, laissant la question sans réponse pendant un moment.

Puis elle dit :

- Les hommes sont drôles.

- Pourquoi dites-vous ça ?

- Vous êtes maintenant une reine de beauté, dit-elle en le parodiant.

- Oh, ça ? Je ne retire pas un seul mot.

Il l'attira vers lui et l'embrassa. Elle ne refusa ni n'accepta tout à fait son baiser, ce qui lui plut pour un début. Trop de filles étaient vraiment trop faciles aujourd'hui. La maladie de la guerre, comme l'appelaient certains.

Il s'en alla en voiture un peu plus tard pour aller jeter un coup d'œil au bureau et elle s'occupa dans la cuisine à aider le boy pour le déjeuner. Ce fut vraiment « un coup d'œil » qu'il jeta, car il était de retour une demi-heure plus tard, se frottant les mains et disant qu'il ne pouvait rester trop longtemps séparé de sa reine de beauté.

Tandis qu'ils s'asseyaient pour déjeuner, elle dit :

- Tu n'as rien dans ton frigo.

- Quoi, par exemple ? demanda-t-il un peu vexé.

- De la viande, par exemple, répondit-elle, aucunement intimidée.

- Tu manges encore de la viande ? lui dit-il d'un ton de défi.

- Moi, tu me vois ? Mais les gros bonnets comme vous en mangent.

- Je ne sais pas à quels gros bonnets tu penses, mais ils ne sont pas comme moi. Je ne fais pas d'argent en trafiquant avec l'ennemi, ou en vendant de l'aide.

- L'ami d'Augusta non plus. Il a simplement des devises étrangères.

- Comment fait-il pour en avoir ? Il roule le gouvernement... Voilà comment il a des devises étrangères, celui dont tu parles. Qui est Augusta, à propos ?

- Mon amie.

- Je vois.

- La dernière fois, elle m'a donné trois dollars que j'ai changés pour quarante-cinq livres. Son ami lui en avait donné cinquante.

- Eh bien, ma chère petite, je ne fais pas le trafic de devises étrangères et je n'ai pas de viande dans mon frigo. Nous faisons la guerre et il se fait que je connais des jeunes garçons au front qui boivent de l'eau assaisonnée de manioc une fois tous les trois jours.

- C'est vrai, dit-elle simplement. Le rat tire les marrons du feu, le singe les mange.

- Ce n'est même pas ça, c'est pire, dit-il, avec un tremblement dans la voix, des gens meurent tous les jours. Alors que nous sommes en train de bavarder, quelqu'un est en train de mourir.

- C'est vrai, dit-elle de nouveau.

- Un avion ! hurla le boy de la cuisine.

- Oh, maman ! hurla Gladys.

Et tandis qu'ils se précipitaient vers l'abri de troncs de palmier et de poto-

poto, se couvrant la tête de leurs mains et se baissant un peu dans leur fuite, le ciel tout entier explosait sous la clameur des moteurs à réaction et du bruit énorme des obus de la défense antiaérienne, fabriqués localement.

À l'intérieur de l'abri, elle continua à s'agripper à lui, même après que l'avion fut reparti et que les canons, en retard aussi bien au début qu'à la fin, se furent tus de nouveau.

- Il ne faisait que passer, lui dit-il, la voix un peu tremblante. Il n'a rien lâché. D'après sa direction, je crois bien qu'il se dirigeait vers le front. Peut-être nos troupes pressent-elles trop l'ennemi. C'est toujours ce qu'ils font dans ce cas-là. Dès que nos gars les attaquent un peu trop, ils envoient un SOS aux Russes et aux Égyptiens pour qu'ils viennent avec leurs avions.

Il soupira profondément. Elle ne répondait rien, toujours pressée contre lui. Il entendait son boy raconter à celui de la maison voisine qu'il avait vu deux avions et que l'un piquait comme ceci, et l'autre comme ça.

- Moi les voir bien-bien, dit l'autre tout aussi excité. Dommage le machin-là lui savoir tuer, parce que regarder lui, très beau. Vrai de vrai !

- Faut le dire ! dit Gladys retrouvant enfin sa voix.

Elle avait une façon à elle, pensa-t-il, de faire passer des quantités de choses en peu de mots, ou même en un seul. Ce qu'elle exprimait maintenant, c'était son étonnement, en même temps que sa réprobation, teintée peut-être aussi d'une admiration réticente pour ces gens qui pouvaient se préoccuper si peu de ces porteurs de mort.

- N'aie pas si peur, dit-il.

Elle se rapprocha encore et il se mit à l'embrasser et à lui caresser les seins. Elle se laissa aller de plus en plus, et puis se donna totalement. L'abri était sombre et sale et pouvait également abriter des choses rampantes. Il se dit qu'il devrait aller chercher une natte dans la maison mais il décida à contrecœur de ne pas le faire. Un autre avion pourrait passer et faire venir un voisin ou simplement un passant qui leur tomberait dessus sans crier gare. Ce qui vaudrait à peine mieux que ce qui était arrivé à un certain monsieur pendant une autre attaque aérienne. On l'avait vu s'enfuir en plein jour de sa chambre vers son abri complètement nu, poursuivi par une femme dans le même appareil !

Exactement comme l'avait craint Gladys, son amie n'était pas en ville. Il semblait que son puissant protecteur lui avait dégoté une place dans l'avion de Libreville pour aller faire ses achats. C'est du moins ce que pensaient ses voisins.

- Parfait ! dit Nwankwo, tandis qu'ils s'en allaient en voiture. Elle reviendra dans un avion transporteur d'armes, chargé à la place de chaussures, de perruques, de slips, de soutiens-gorge et de produits de beauté et Dieu sait quoi

d’autre qu’elle revendra alors pour des milliers de livres. Vous, les femmes, vous êtes vraiment en guerre, pas vrai ?

Elle ne dit rien et il crut enfin l’avoir atteinte à l’endroit sensible, quand elle répliqua soudain :

- C’est ce que les hommes veulent de nous.

- Eh bien, dit-il, voici un homme qui ne veut pas que tu fasses ça. Tu te souviens de la fille en jean kaki qui fouillait sans merci ma voiture, sur la route ?

Elle se mit à rire.

- Voilà la fille que je veux que tu redeviennes. Tu te souviens d’elle ? Pas de perruque, et je crois qu’elle n’avait même pas de boucles d’oreilles.

- Ah, pas vrai, ça ! J’avais des boucles d’oreilles.

- D’accord, mais tu vois ce que je veux dire.

- Ce temps-là est fini ! Maintenant, chacun veut en réchapper. On appelle ça le six. Tu sors le six, je sors le même numéro, tout le monde gagne.

La soirée du lieutenant-colonel devait tourner à l’imprévu. Mais au début, les choses se passèrent très bien. Il y avait du cabri, quelques poulets et du riz, plein d’alcool fabriqué localement. Il ÿ en avait un, en particulier, très fort, qu’on avait surnommé « le lance-flammes » ; et c’est vrai qu’il vous enflammait la gorge. Ce qui était amusant, c’est qu’à le voir dans la bouteille, il avait l’air d’un innocent jus d’orange. Mais ce qui créa la plus grande commotion, ce fut le pain, un petit pain par personne ! Il avait la taille d’une balle de golf et à peu près la même consistance ! Mais c’était du vrai pain. L’orchestre était excellent, lui aussi, et il y avait beaucoup de filles. Et pour rendre la soirée encore plus réussie, deux Blancs de la Croix-Rouge arrivèrent bientôt avec une bouteille de Courvoisier et une de Scotch ! Tout le monde se leva et leur fit une ovation et puis, chacun se précipita pour en avoir un peu. On s’aperçut assez vite, à sa conduite, que l’un des Blancs avait sans doute déjà trop bu : probablement parce qu’un pilote qu’il connaissait bien s’était tué en posant son avion sur la piste de l’aéroport, la nuit d’avant, alors qu’il apportait de l’aide par un temps détestable.

Peu de gens à la soirée avaient déjà entendu parler de l’accident. Aussi cela rafraîchit-il immédiatement l’atmosphère. Certains couples qui dansaient retournèrent vers leurs sièges, et l’orchestre s’arrêta. Et alors, pour Dieu sait quelle raison, le saoulard de la Croix-Rouge explosa.

- Pourquoi faut-il qu’un homme, et un homme bien, gaspille ainsi sa vie ? Pour rien ! Charley n’avait pas besoin de mourir. Pas pour cet endroit qui pue. Mais oui, tout pue ici. Même ces filles qui sont là, attifées comme des poupées et tout sourire, qu’est-ce qu’elles valent ? Comme si je ne le savais pas ? Une tête

de morue séchée, pas plus, ou un dollar américain et les voilà prêtes à tomber dans votre lit.

Dans le silence menaçant qui suivit cette sortie, un des jeunes officiers se dirigea vers lui et lui donna trois claques retentissantes - sur la joue droite, sur la gauche et de nouveau sur la droite - le tira de son siège et (on aurait dit qu'il y avait des larmes dans ses yeux) le poussa dehors. L'ami qui avait cherché en vain à le faire taire le suivit et les gens, toujours silencieux, entendirent leur voiture démarrer. L'officier qui s'était chargé de cette besogne revint en faisant le geste de s'essuyer les mains.

- Le sale con, dit-il d'un ton froid impressionnant.

On voyait bien que pour toutes les filles, il était à la fois un vrai mâle et un héros.

- Tu le connais ? demanda Gladys à Nwankwo.

Il ne répondit pas, mais il dit à la cantonade :

- On voyait bien que le gars était saoul.

- Je m'en fiche, dit l'officier, c'est quand un homme est saoul qu'il dit ce qu'il pense vraiment.

- Tu lui as donc tapé dessus pour ce qu'il avait dans la tête, dit l'hôte, ça, c'est du courage, Joe.

- Merci, mon colonel, dit Joe en saluant.

- Il s'appelle Joe, dirent Gladys et la fille à sa gauche à l'unisson, se tournant l'une vers l'autre.

Au même moment, Nwankwo et un ami qui se trouvait de l'autre côté disaient doucement, très doucement, que l'homme avait sans doute été très grossier et blessant, mais que ce qu'il avait dit des filles était l'amère vérité ; seulement, il ne lui appartenait pas de le dire.

Quand la danse recommença, le capitaine Joe vint demander à Gladys de danser. Elle était déjà debout, avant même qu'il eût fini de faire sa demande. Puis elle se souvint tout d'un coup de Nwankwo, et se tourna vers lui pour lui demander la permission. En même temps, le capitaine se tournait aussi vers lui en disant :

- Me permettez-vous ?

- Allez-y, dit Nwankwo en fixant son regard quelque part entre eux.

Ce fut une longue danse et il les suivit des yeux sans se faire remarquer. De temps en temps, un avion d'une organisation de secours passait dans le ciel et quelqu'un éteignait alors aussitôt les lumières en disant que c'était peut-être « l'Intrus ». Mais c'était surtout une excuse pour pouvoir danser dans le noir et faire glousser les filles de plaisir, car on reconnaissait parfaitement le son de « l'Intrus ».

Gladys revint s’asseoir d’un air très emprunté et demanda à Nwankwo de danser avec elle. Mais il ne voulait pas.

- Ne t’en fais pas pour moi, dit-il, je m’amuse parfaitement à rester assis et à regarder ceux d’entre vous qui dansent.

- Alors, si tu ne danses pas, allons-nous-en !

- Mais je ne danse jamais, je t’assure. Va, amuse-toi donc.

Elle dansa ensuite avec le lieutenant-colonel et puis de nouveau avec le capitaine Joe et après Nwankwo accepta de la ramener à la maison.

- Je regrette de ne pas danser, dit-il alors qu’ils partaient en voiture. Mais j’ai juré de ne plus danser aussi longtemps que la guerre durerait.

Elle ne dit rien.

- Quand je pense à ce pilote qui s’est tué la nuit dernière ! Et notre querelle ne le regardait absolument pas. Tout ce qu’il voulait, c’était nous apporter de quoi manger...

- J’espère que son ami n’est pas comme lui, dit Gladys.

- Le pauvre homme était simplement ému par la mort de son ami. Mais ce que je veux dire, c’est qu’avec des gens comme ça qui se font tuer et nos gars qui souffrent et meurent au front, je ne comprends pas comment on peut se réunir, organiser des soirées et danser.

- C’est toi qui m’y as emmenée, dit-elle, se révoltant enfin, ce sont tes amis, je ne les connaissais pas avant.

- Voyons, ma chère, je ne t’accuse pas. Je te dis simplement pourquoi je refuse, quant à moi, de danser. De toute façon, changeons de sujet... Est-ce que tu veux toujours repartir demain ? Mon chauffeur pourrait te reconduire assez tôt lundi matin pour que tu sois à ton travail. Non ? Bon, tu fais comme tu veux, c’est toi qui commandes.

Il fut choqué par l’empressement qu’elle mit à le suivre au lit et par son langage.

- Tu veux tirer tes munitions ? demanda-t-elle, et sans attendre la réponse, elle ajouta : Vas-y, mais n’envoie pas la troupe en renfort à l’intérieur.

Il n’avait pas envie non plus d’envoyer « la troupe » à l’intérieur, ce qui arrangeait tout. Mais elle voulut quand même en avoir la preuve sous les yeux, et il la lui montra.

Une de ces ingénieuses économies que la guerre vous apprenait à faire, c’était qu’on pouvait se resservir tant qu’on voulait du même préservatif. Pour cela, il suffisait de le laver, de le faire sécher et de bien le talquer pour l’empêcher de coller, et il était comme neuf. Mais, naturellement, il fallait que ce soit un de ceux fabriqués en Angleterre, et non une de ces choses bon marché venant de Lisbonne qui étaient aussi dures qu’une feuille d’igname séchée par l’harmattan.

Il prit son plaisir mais pour lui la fille n'avait plus aucun intérêt. Il aurait tout aussi bien pu coucher avec une prostituée, se dit-il. Pour lui, il était clair comme le jour qu'elle avait dû coucher avec plusieurs officiers. Quel terrible changement en moins de deux ans ! N'était-ce pas un miracle qu'elle se souvînt encore de son autre vie, qu'elle se souvînt même de son nom ! Qu'un incident comme celui de l'homme de la Croix-Rouge se reproduise, se dit-il, et j'irai me mettre à côté du gars pour dire aux gens que cet homme dit la vérité. Quel terrible destin était advenu à toute une génération ! Les mères de demain !

Le lendemain matin, il se sentit un peu plus optimiste et plus enclin à la générosité dans ses jugements. Il se dit que Gladys était comme un miroir reflétant l'image d'une société dont le cœur est entièrement pourri et plein de vers. Le miroir même était intact ; il était simplement sali, voilà tout. Tout ce qu'il fallait, c'était un chiffon propre.

« J'ai une responsabilité, se dit-il, vis-à-vis de la petite fille qui, un jour, m'a fait comprendre notre situation. Maintenant, elle est en danger, soumise à une terrible influence. »

Il voulait atteindre la racine de cette influence pernicieuse. Ce n'était sûrement pas son amie qui cherchait simplement à avoir du bon temps, Augusta ou comment s'appelait-elle encore ? Il devait y avoir un homme derrière tout ça. Peut-être un de ces trafiquants qui suivent les armées et qui font le trafic des devises étrangères ; qui gagnent des centaines de milliers de livres, en envoyant des jeunes gens derrière les lignes ennemies risquer leur vie pour troquer des biens pillés contre des cigarettes. Ou bien un de ces fournisseurs de l'armée qui reçoivent des monceaux d'argent pour de la nourriture qu'ils ne fournissent jamais aux troupes. Ou peut-être encore un quelconque officier, vulgaire et lâche, plein d'histoires de corps de garde dégoûtantes, et d'histoires de hauts faits d'armes inventés.

Il décida de trouver le fin mot. La nuit dernière, il avait pensé envoyer uniquement son chauffeur pour la reconduire chez elle. Mais non, il fallait qu'il aille lui-même voir où elle habitait. Il y trouverait sûrement quelque chose qui lui permettrait de mieux comprendre, quelque chose qui lui permettrait d'ancrer sa mission de sauvetage. Tandis qu'il se préparait pour le voyage, ses sentiments à son égard se faisaient de plus en plus tendres. Il réunit pour elle la moitié de ce qu'il avait reçu la veille au centre de secours. Même si les choses étaient difficiles, une fille qui avait de quoi manger pouvait ainsi éviter, sinon toutes, du moins certaines tentations. Il s'arrangerait avec l'ami du Conseil œcuménique des Églises pour qu'il lui envoie quelque chose tous les quinze jours.

Des larmes vinrent aux yeux de Gladys quand elle vit ces cadeaux. Nwankwo n'avait pas beaucoup d'argent sur lui, mais il réunit vingt livres et les lui remit.

- Je n’ai pas de devises étrangères et je sais que tu n’iras pas loin avec ça... mais...

Elle vint simplement se jeter dans ses bras en sanglotant. Il lui embrassa les lèvres et les yeux en murmurant quelque chose comme « victime des circonstances », ce qu’elle ne pouvait naturellement pas comprendre. Par déférence pour lui, pensa-t-il avec joie, elle avait rangé dans son sac sa grosse perruque de couleur vive.

- Je voudrais que tu me promettes quelque chose, dit-il.

- Quoi ?

- N’emploie plus jamais cette expression de « tirer un coup ».

Elle lui sourit à travers ses pleurs.

- Tu n’aimes pas ça ? C’est ce que disent toutes les filles.

- Oui, mais toi tu n’es pas comme les autres filles. Tu me promets ?

- O.K.

Naturellement, le départ s’en était trouvé légèrement retardé. Et quand ils furent dans la voiture, celle-ci refusa de partir. Après avoir farfouillé dans le moteur, le chauffeur décida que c’était la batterie qui était à plat. Nwankwo était consterné. Cette même semaine, il avait payé trente-quatre livres pour faire changer deux éléments, et le mécanicien qui avait réussi l’opération lui avait promis six mois de service. Une nouvelle batterie, qui coûtait maintenant deux cent cinquante livres, était simplement hors de question. Le chauffeur avait dû oublier de faire attention à quelque chose, pensa-t-il.

- Ça doit être à cause d’hier soir, dit le chauffeur.

- Qu’est-ce qu’il y a eu hier soir ? demanda Nwankwo d’un ton coupant, se demandant quelle insolence allait sortir. Mais il n’en vint aucune.

- Parce qu’on s’est servi des grands phares.

- Doit-on se servir uniquement des lanternes, peut-être ? Va chercher des gens pour essayer de nous pousser.

Il sortit de la voiture avec Gladys et rentra dans la maison tandis que le chauffeur allait dans les maisons voisines pour demander de l’aide aux autres domestiques.

Après au moins une demi-heure passée à pousser la voiture d’un bout à l’autre de la rue, avec de nombreux conseils bruyants de la part de ceux qui poussaient, la voiture démarra en cahotant et en envoyant d’énormes nuages de fumée noire par le tuyau d’échappement.

Il était 8 heures et demie à la montre de Nwankwo quand ils se mirent en route. Quelques kilomètres plus loin, un soldat estropié faisait de l’auto-stop.

- Arrête, hurla Nwankwo.

Le chauffeur écrasa son pied sur le frein et tourna la tête vers son maître,

complètement ahuri.

- Tu ne vois pas le soldat qui fait signe ? Fais marche arrière et prends-le.

- Pardon, monsieur, dit le chauffeur. Je ne savais pas que monsieur voulait le prendre.

- Quand on ne sait pas, on demande. Fais marche arrière.

Le soldat, un tout jeune garçon, dans un uniforme kaki dégoûtant et trempé de sueur, avait perdu la jambe droite en dessous du genou. Il parut non seulement reconnaissant qu'une voiture s'arrêtât pour lui, mais également extrêmement surpris. Il passa d'abord ses grossières béquilles de bois, que le chauffeur rangea entre les deux sièges avant, puis, difficilement, il s'introduisit dans la voiture.

- Merci, monsieur, dit-il en tournant la tête pour regarder derrière lui, complètement essoufflé par son effort. Je vous suis très reconnaissant, madame, merci.

- Tout le plaisir est pour nous, dit Nwankwo, où as-tu été blessé ?

- À Azumini, monsieur, le 10 janvier.

- Tant pis, mais tout finira par s'arranger. Nous sommes fiers de vous, les garçons, et nous ferons en sorte que vous soyez dûment récompensés quand la guerre sera finie.

- Si Dieu le veut, monsieur.

Ils roulèrent en silence pendant la demi-heure qui suivit, ou même un peu plus. Et alors, tandis que la voiture descendait à grande vitesse la côte conduisant à un pont, quelqu'un hurla – peut-être le chauffeur, peut-être le soldat : « Les voilà ! » Le crissement des freins se mêla aux hurlements et aux explosions qui envahirent le ciel au-dessus d'eux. Les portes s'ouvrirent à la volée avant même l'arrêt de la voiture et ils s'enfuyaient déjà sans rien voir vers la brousse. Gladys précédait de peu Nwankwo quand ils entendirent dans le tumulte assourdissant la voix du soldat qui criait : « S'il vous plaît, venez m'ouvrir la portière ! » Il vit vaguement Gladys s'arrêter ; il la dépassa en lui criant en même temps de continuer. Et alors, un sifflement aigu descendit du ciel comme une lance et traversa le chaos, explosant en un bruit énorme et en un mouvement qui écrasa tout. Un arbre, auquel il s'était raccroché, l'envoya bouler à travers la brousse. Puis un autre sifflement terrible qui s'amorça très haut dans le ciel et finit de nouveau par une explosion monumentale de toute la terre ; et puis, encore un autre, et puis, Nwankwo n'entendit plus rien.

Il reprit conscience aux bruits de voix humaine et de pleurs, à l'odeur et à la fumée d'un monde en cendres. Il se releva péniblement et se dirigea en trébuchant vers l'endroit d'où venaient les bruits.

De loin, il vit son chauffeur se précipiter vers lui en larmes et couvert de sang. Il vit les restes fumants de sa voiture et aussi ceux emmêlés de la jeune fille et du

soldat. Alors, il laissa échapper un cri perçant et retomba sur le sol.

FIN

Notes

[←1]
En ibo, les quatre jours sont les suivants : Eke, Oye, Afo, Nkwo.

[←2]
Camion dont l’arrière a été aménagé pour transporter des passagers.

[←3]
La terre des esprits.

[←4]
L’un des dieux des intouchables.

[←5]
Qui appartient à la caste des intouchables.

[←6]
Le professeur se sert du fouet pour fouetter les enfants jusqu’au sang.

[←7]
Siza est le maître de Rome, et c’est aussi le maître du monde entier.

[←8]
Di b’teil vet posé su’ le mu’
Di b’teil vet posé su’ le mu’
Hm hm hm hm hm
Hm hm hm hm hm hm
Et di b’teil vet posé su’ le mu’.

[←9]
Sorte de gélatine qu’on mange comme une friandise.

[←10]
Dieu de la petite vérole.

[←11]

S’il te plaît, ne craque pas du feu.

[←12]

Mille-pattes. Cette expression signifie donc que la discussion peut durer aussi longtemps que le passage du mille-pattes qui met un temps indéfini pour progresser d’un seul centimètre.